

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE FINALE  
DU PROGRAMME DE MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE**

**PAR  
JONATHAN ROY**

**CONSEILLISME ET AUTOGESTION DANS  
L'ŒUVRE DE L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE**

**Août 2008**

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Ce mémoire étudie l'utilisation des concepts d'autogestion et de conseillisme par l'Internationale situationniste (I.S.), groupe à la frontière entre les avant-gardes artistiques et l'ultra-gauche dont l'existence s'étend de 1957 à 1972. Cette étude fait ressortir les apports originaux de l'I.S. dans le traitement de ces concepts ainsi que l'arrière-plan artistique qui les a fait germer. Contrairement aux autres grandes figures de l'ultra-gauche, Anton Pannekoek et *Socialisme ou barbarie* par exemple, l'I.S. ne se contente pas de proposer une alternative au léninisme, reformulant complètement le projet révolutionnaire et les concepts centraux de conseillisme et d'autogestion à la lumière de l'héritage artistique des avant-gardes. Par conséquent, l'I.S. met beaucoup plus d'emphasis sur la vie quotidienne, la subjectivité et le ludique, des thèmes abordés avec attention dans ce mémoire, au détriment du discours plus ouvriériste de l'ultra-gauche en général.

Sur cette base, ce mémoire souligne quatre points centraux dans l'utilisation des concepts de conseillisme et d'autogestion par l'I.S. Premièrement, celle-ci développe un argumentaire en faveur d'un processus d'abolition du système capitaliste, dans ses différentes formes, dont le socle serait le conseil ouvrier et la démocratie directe, alternatives à l'État autoritaire de type soviétique. Deuxièmement, constatant les multiples dérapages que certains régimes ont fait subir au concept d'autogestion, l'I.S. précise que le conseillisme ne peut prendre sa pleine valeur qu'accompagné d'un projet d'autogestion généralisée qui doit toucher l'ensemble des secteurs de la société : le domaine artistique, scientifique, médiatique, de l'éducation et de l'urbanisme. Ceux-ci furent tour à tour analysés dans leurs écrits comme des lieux où l'exploitation capitaliste se lie à une séparation sociale, mais aussi des lieux qui peuvent être objets de lutte et d'autonomie, donnant sens à la révolution des conseils. Troisièmement, l'I.S. croit que la révolution n'est pas qu'une affaire de structures, mais aussi une question idéologique et symbolique : les conseils ouvriers et l'autogestion généralisée ne

peuvent perdurer sans la création d'individus libres intellectuellement qui savent participer activement à la vie sociale, sans dogmatisme. Finalement, l'instrument politique que l'I.S. se donne pour accélérer la révolution, sous le principe que les moyens sont la fin, se doit d'être une union d'individus libres et égaux qui maximise la participation de tous et ne soumet pas le sujet révolutionnaire, le prolétariat. Cette étude de l'utilisation de ces concepts prouve que l'autogestion et le conseilisme sont l'aboutissement conséquent de toute l'œuvre de l'I.S., ce qui permet de critiquer les formes diverses de réappropriation de l'héritage situationniste, très fréquentes après 1972, qui les écartent au profit d'une vision purement artistique, anti-théorique ou non-révolutionnaire de l'œuvre de l'I.S.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ</b>	<b>p.2</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>p.6</b>
<b>CHAPITRE 1 – L’I.S. ENTRE ULTRA-GAUCHE ET AVANT-GARDES</b>	<b>p.9</b>
1.1 - Contexte historique général	p.9
1.2 - L’ultra-gauche et ses origines	p.10
1.3 – Le mouvement des avant-gardes artistiques	p.18
<b>CHAPITRE 2 – ESQUISSE DE L’HISTOIRE DE L’I.S</b>	<b>p.28</b>
1.1 – Qu’est-ce que l’I.S.	p.28
1.2 - Formation et fondation de l’I.S.(1952-1957)	p.29
1.3 – La période du dépassement de l’art (1957-1961)	p.32
1.4 – Le tournant politique (1961-1966)	p.34
1.5 – Du scandale de Strasbourg à Mai 68 (1967-1968)	p.37
1.6 – Mai 68	p.39
1.7 – De Mai 68 à la scission de 1972	p.44
<b>CHAPITRE 3 – CRITIQUE DE LA SÉPARATION</b>	<b>p.47</b>
1.1 – Une conception de l’être humain : l’ <i>homo ludens</i>	p.47
1.2 - La construction de situation	p.50
1.3 – La vie quotidienne	p.53
1.4 – Catégorie de la totalité	p.57
1.5 – Séparation et hétéronomie	p.59
<b>CHAPITRE 4 – CONSEILLISME ET COMMUNISME ANTI-AUTORITAIRE</b>	<b>p.62</b>
1.1 - Le prolétariat comme sujet révolutionnaire	p.62
1.2 – Le prolétariat contre l’État	p.68
1.3 – Le conseilisme comme critique du travail salarié	p.72
1.4 – Le conseilisme comme alternative au travail salarié	p.76
<b>CHAPITRE 5 – L’AUTOGESTION GÉNÉRALISÉE</b>	<b>p.84</b>
1.1 – Conseilisme et autogestion généralisée	p.84
1.2 – Le domaine artistique	p.86
1.3 – Urbanisme et architecture	p.90
1.4 - Médias et communication sociale	p.92
1.5 – École et milieu de l’éducation	p.96
1.6 – Le domaine scientifique et technique	p.98
<b>CHAPITRE 6 – ASPECTS SUBJECTIFS ET INDIVIDUELS</b>	<b>p.102</b>
1.1 – Subjectivité radicale et idéologie	p.102
1.2 – Religion et spiritualité	p.104

1.3 – Le langage et sa critique	p.106
<b>CHAPITRE 7 – L’ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE</b>	<b>p.109</b>
1.1 – La démocratie situationniste	p.109
1.2 – Organisation et cohérence théorique	p.115
1.3 – La publicité situationniste	p.117
1.4 – Oppositions et échecs sur le plan de l’organisation	p.119
<b>CHAPITRE 8 – L’I.S. FACE À SA POSTÉRITÉ</b>	<b>p.123</b>
1.1 – Le situationnisme ou la récupération des idées situationnistes	p.123
1.2 – Intégration culturelle et tendance artistique	p.126
1.3 – Tendance vaneigemiste et style de vie	p.129
1.4 – Tendance post-moderne	p.131
<b>CONCLUSION</b>	<b>p.137</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>p.141</b>

## INTRODUCTION

Dans son livre *Guy Debord*, Anselm Jappe cite un socialiste autrichien qui affirmait : « Quand j'ai commencé à lire Marx, je me suis étonné de ne pas en avoir entendu parler à l'école. Quand j'ai commencé à comprendre Marx, je ne m'en suis plus du tout étonné »<sup>1</sup>. La formule pourrait aussi s'appliquer à l'Internationale situationniste (I.S.), puisqu'il s'agit d'une littérature de combat extrêmement subversive dont les ennemis sont aujourd'hui omniprésents, une littérature qui se propose de mettre l'abolition du capitalisme, de l'État et du travail salarié à l'ordre du jour, rien de moins. Peu connus, outre quelques grands succès comme la *Société du spectacle* de Guy Debord, leurs écrits sont d'une utilité énorme pour comprendre : 1) la logique des mouvements révolutionnaires des années 60, plongés dans un contexte historique très mouvementé; 2) la fin de l'épopée des avant-gardes artistiques qui ont marqué tout le début du siècle (futuristes, dadaïstes, surréalistes), et dont l'I.S. représente le dernier maillon important; 3) l'évolution des différents thèmes qui animent aujourd'hui les mouvements anarcho-communiste et ultra-gauche, fortement influencés par la critique de la vie quotidienne et les tactiques utilisées par les situationnistes; 4) les transformations du système capitaliste classique en société de consommation, ou système *spectaculaire-marchand*, qu'ils ont si sérieusement analysées.

La question centrale qui animera ce mémoire porte sur la profondeur et l'articulation de deux concepts centraux à toute l'œuvre situationniste, soit le conseilisme et l'autogestion. Dans quelle mesure sont-ils le socle de tout l'édifice situationniste, auquel se greffent les autres éléments théoriques ? Comment ont-ils été travaillés par l'I.S. ? Quelles en sont les limites ? Voilà les principales questions qui seront traitées au cours des chapitres qui suivent. Il ne s'agit pas de faire l'éloge des concepts situationnistes, mais bien de les critiquer et de

---

<sup>1</sup> Anselm Jappe, *Guy Debord*, Pescara, Éditions sulliver, 1998, p.16.

voir leurs limites, sans pourtant perdre de vue les idées d'ultra-gauche, communiste et libertaire qui les animent.

La première question se présentant inévitablement dans une telle étude concerne le terme « situationniste » : de quoi s'agit-il, qu'est-ce qu'un situationniste ? Apparût pour la première fois dans la revue *Potlatch* au cours des années de formation de l'I.S., le situationniste est défini comme « celui qui s'emploie à construire des situations », étant entendu qu'une situation construite est un moment de la vie non plus subi mais « concrètement et délibérément » modelé<sup>2</sup>. Le terme sera approfondi ultérieurement, mais son utilisation se doit d'être immédiatement codifiée : l'appellation « situationniste », comme le propose Laurent Chollet, sera réservée pour qualifier les membres actifs de l'I.S. pendant son existence ; le terme « mouvement situationniste » sera utilisé pour parler de l'ensemble des gens ayant navigué ou naviguant encore autour des idées et de l'organisation de l'I.S. ; finalement, « pro-situ », tel que définit par Debord et Sanguinetti, concernera les admirateurs passifs de l'I.S. surtout après 1968<sup>3</sup>. Afin d'être bien précis, l'objet d'étude de ce mémoire n'est que secondairement le mouvement situationniste et les pro-situs, toute l'attention étant portée sur les situationnistes et leurs écrits en tant que tel.

Tous les textes qui forment la base de cette étude ont été écrits par des membres de l'I.S. et approuvés (ou signés) par celle-ci de l'époque de sa fondation à sa scission (soit environ de 1957 à 1972). S'ajouteront à titre d'analyse les écrits sur l'I.S. par d'autres auteurs et par les ex-membres de cette avant-garde après sa dissolution. Tous les écrits de Debord, Vaneigem, Sanguinetti ou d'autres membres qui furent publiés après la dissolution seront considérés comme secondaires (sauf concernant les rappels historiques), n'étant plus liés aux obligations théoriques et pratiques de ce groupe et ne formant plus de véritable cohésion collective.

---

<sup>2</sup> Internationale Situationniste, « Définitions », dans *Internationale Situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.13-14.

<sup>3</sup> Laurent Chollet, *L'insurrection situationniste*, Paris, Éditions Dagorno, 2000, p.15.



Le mémoire débutera par une présentation des origines historiques et philosophiques de l'I.S (Chap. 1 et 2), pour ensuite analyser ses bases philosophiques (Chap. 3) ainsi que les deux concepts principaux de cette étude (Chap. 4 et 5). Les chapitres 6 et 7 présenteront ensuite l'articulation des domaines idéologiques et organisationnels avec le conseilisme et l'autogestion, pour finalement, au chapitre 8, analyser la postérité critique de l'I.S..

## CHAPITRE 1 – L’I.S. ENTRE ULTRA-GAUCHE ET AVANT-GARDES

### 1.1 - Contexte historique général

L’I.S. émerge dans un contexte européen tout à fait unique qui voit se rejoindre deux grands mouvements qui ont marqué le 20<sup>ème</sup> siècle : d’une part l’ultra-gauche et le conseillisme, qui prennent corps à partir de 1905 avec le soviet de Saint-Petersbourg<sup>4</sup> et l’opposition au léninisme par la suite, et qui se manifesteront à diverses occasions dont en Allemagne en 1918, à Turin en 1919, en Espagne en 1936-37, etc. ; d’autre part, les avant-gardes artistiques, surtout à partir des futuristes en 1909 jusqu’aux lettristes, en passant par les dadaïstes et les surréalistes. Le projet unifiant ces deux mouvements qui se fonderont en un seul consiste à changer la vie en transformant la société, projet impossible à réaliser sans la liaison indissoluble de l’art et du politique<sup>5</sup>. Cette convergence typiquement européenne forme aussi le cadre géographique de l’organisation situationniste, qui se développera de façon mineure hors de ce continent.

Pour bien comprendre l’I.S., il faut indispensablement prendre en compte qu’elle est également tributaire des réalités économiques nouvelles qui surgissent dans les années 50, c’est-à-dire un système capitaliste éloigné de la lutte de classes classique, avec des revenus élevés, des conditions matérielles avantageuses et la mise en avant du loisir et de la consommation de masse. Entre 1936 et 1970, selon l’ouvrage du collectif Adret, la productivité par heure de travail est multipliée par 3.4 en France, et ce sans baisse notable de la durée du travail, ce qui provoque une explosion industrielle transformant la configuration du capitalisme en profondeur, c’est-à-dire la vie quotidienne des « prolétaires »<sup>6</sup>. Finalement, les années 50 et 60 sont également marquées par la déstalinisation, la guerre d’Algérie, la terreur nucléaire, le gaullisme, tous des éléments qui mobiliseront l’I.S. ou influenceront ses

---

<sup>4</sup> Cf. Voline, *La révolution inconnue*, Paris, Verticales, 1997, 772 p.

<sup>5</sup> Daniel Sénécal, *La théorie situationniste du spectacle, l’esthétique, le politique, le philosophique dans l’I.S.*, Montréal, U.Q.A.M., 2002, 147p.

<sup>6</sup> Adret, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Éditions du seuil, 1977, p.102

positions. Seul un tel bouillon contextuel pouvait créer ainsi une organisation internationale aussi complexe, hors des balises classiques de la gauche révolutionnaire ou des mouvements artistiques.

## 1.2 - *L'ultra-gauche et les origines politique de l'I.S.*

### *a. Les fondements de l'ultra-gauche*

Rosa Luxembourg, Anton Pannekoek, Otto Rühle, Maximilien Rubel, Cornelius Castoriadis, Claude Lefort et les situationnistes, tous ces penseurs parfois très hétérogènes ont en commun d'être désignés par une appellation un peu vague, l'« ultra-gauche » ou le « gauchisme ». Ultra-gauche au sens de plus extrême que l'extrême-gauche ou opposition de gauche à l'extrême-gauche officielle de type marxiste-léniniste<sup>7</sup>. Posée comme incontournable par Lénine lui-même dans *La maladie infantile du communisme*, l'ultra-gauche se présente comme une critique du capitalisme sous toutes ses formes, une théorie de la société communiste à venir et une idée du passage de la société actuelle au communisme mettant l'accent sur l'aspect volontariste et total de la révolution : encore et toujours, « transformer le monde et changer la vie. »<sup>8</sup>.

Afin de préciser le contenu du concept d'ultra-gauche, les définitions de Gérard Gombin et de Christophe Bourseiller seront utilisées. Le premier présente le phénomène comme suit :

« Par gauchisme nous désignerons cette fraction du mouvement révolutionnaire qui offre, ou veut offrir, une alternative radicale au marxisme-léninisme en tant que théorie du mouvement ouvrier et de son évolution. Ce qui exclut sur-le-champ toutes les tentatives de renouveau théorique en provenance de la social-démocratie, en tant qu'elles ne sont pas révolutionnaires (c'est-à-dire ne visent pas au bouleversement immédiat et total de la société capitaliste). Ce qui exclut encore toutes les entreprises d'*opposition* communiste ou de renouvellement communiste en tant qu'elles n'offrent pas d'alternative (mais se proposent de revenir aux sources léninistes ou *révolutionnaires* du communisme). À ces deux types « purs » on pourrait ajouter un troisième, qui se situerait entre les deux; ce sont les groupes

<sup>7</sup> Christophe Bourseiller, « Aux origines de Mai 1968 », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, p.44.

<sup>8</sup> Richard Gombin, *Les origines du gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p.28.

qui se veulent à la fois révolutionnaires et réformistes, qui puisent dans les fonds bolchevique *et* social-démocrate »<sup>9</sup>.

Bourseiller, pour sa part, se passe de définition dans son *Histoire générale de l'ultra-gauche*, mais synthétise ailleurs celui-ci par trois points, soit les convictions théoriques que la dictature du prolétariat léniniste est une dictature *sur* le prolétariat, que l'U.R.S.S. est une forme de capitalisme d'État et que la démocratie directe des conseils ouvriers doit être la base de toute révolution communiste<sup>10</sup>.

Concernant le premier élément de la synthèse de Bourseiller, il faut bien voir que c'est la lutte forcenée de Lénine, qui scandait pourtant « Tout le pouvoir aux soviets »<sup>11</sup> quelques années plus tôt, contre les éléments refusant de se plier à ses directives centralisatrices et hostiles au contrôle des soviets par les ouvriers, qui donne forme à l'ultra-gauche au départ. La position de Lénine est claire, il est évident pour lui « qu'une centralisation absolue et la plus stricte des disciplines sont pour le prolétariat une des conditions fondamentales de la victoire sur la bourgeoisie »<sup>12</sup>, ouvrant la voie à cette dictature *sur* le prolétariat dénoncée immédiatement par Anton Pannekoek. De cette critique du léninisme, Pannekoek va aboutir à une dénonciation bien plus vaste, reprise par l'ensemble de l'ultra-gauche, celle de l'U.R.S.S. en tant que capitalisme d'État, où la bureaucratie joue le rôle de la bourgeoisie en s'appropriant les moyens de production au détriment des travailleurs.

Critique de la dictature du prolétariat et de l'U.R.S.S. donc, mais aussi critique du mode d'organisation d'avant-garde de type léniniste qui prétend mener le prolétariat vers la révolution avec « un petit noyau compact »<sup>13</sup> apportant la conscience de classe de l'extérieur, allant même jusqu'à « combattre la spontanéité »<sup>14</sup>. À l'opposé, des gauchistes comme

---

<sup>9</sup> Richard Gombin, op. cit., p.19.

<sup>10</sup> Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, Paris, PLON, 1999, p.150.

<sup>11</sup> Le mot *soviet* est l'équivalent de *conseil* en français.

<sup>12</sup> Lénine, *La maladie infantile du communisme: Le « communisme de gauche »*, Paris, Éditions sociales, 1946, p.7.

<sup>13</sup> Lénine, *Que faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p.175.

<sup>14</sup> Idem, p.97.

Pannekoek et Luxembourg croient que la démocratie directe des conseils a un rôle à jouer non seulement dans l'organisation future de la société, mais aussi au cœur même du processus révolutionnaire<sup>15</sup>. Pour eux, la démocratie des conseils signifie un mandat impératif lié à la délibération, des délégués révocables et une égalité accrue entre les participants. En plus de cette rupture envers les méthodes des partis d'avant-garde ou des directions ouvrières et syndicales, l'ultra-gauche élargit son éventail de pratiques liées à l'autonomie des groupes particuliers : grèves sauvages, sabotage, occupation d'usines, etc., l'action révolutionnaire se doit désormais de devenir protéiforme et de fonctionner par essai et erreur<sup>16</sup>.

Pour tout dire, le fondement de l'ultra-gauche, et donc de l'I.S., est l'absence totale de carcans idéologiques caractérisant l'extrême-gauche traditionnelle, plus propre à limiter ses méthodes et ses réflexions. L'ultra-gauche brise le cadre imaginaire et idéologique de l'extrême-gauche classique et ouvre la recherche pratique et théorique à de nouveaux domaines, « aux confins du marxisme et de l'anarchisme »<sup>17</sup>. Elle se présente comme une négation vivante de toute idéologie révolutionnaire figée, ou simplement de toute idéologie au sens marxiste de « fausse conscience ». L'I.S. apparaît dans ce grand mouvement à une époque particulièrement féconde, suivant les traces du groupe *Socialisme ou barbarie* et profitant des désillusions des marxistes orthodoxes suite aux révélations du XXe congrès du P.C.U.S. sur Staline et aux interventions de l'U.R.S.S. en Hongrie et en Pologne.

#### *b. Anarchisme et communisme libertaire*

« Ultra-gauche », étiquette qui colle le mieux à l'I.S., est au fond une fusion non dogmatique d'éléments marxistes et anarchistes que nous devons également appréhender afin de mieux comprendre cette Internationale. L'anarchisme, tout d'abord, est un terme d'origine grecque qui signifie « absence de chef », *an* étant un privatif et *arkhê* signifiant autorité ou

---

<sup>15</sup> Rosa Luxembourg, *Marxisme contre dictature*, Paris, Spartacus, 1974, p.21.

<sup>16</sup> Richard Gombin, op.cit. p.21.

<sup>17</sup> Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël impacts, 2003, p.308.

commandement<sup>18</sup>. Repris par une partie du mouvement révolutionnaire ouvrier autour des scissions de la 1<sup>ère</sup> Internationale, le terme d'anarchisme en vient rapidement à désigner une *méthode* antiautoritaire pour atteindre l'idéal communiste de la société sans classe et sans État. Alors que le mouvement anarchiste est composé d'une multitude de courants, les deux principaux, *individualiste* et *communiste*, définissent parfaitement le projet situationniste dans ses grandes lignes : le principe communiste, nous dit Voline, « établit la *base d'organisation de la nouvelle société en formation* », alors que le principe individualiste admet « l'émancipation totale et le bonheur de l'individu » comme « *le vrai but de la révolution sociale et de la société nouvelle.* »<sup>19</sup>.

Plus précisément, l'I.S. se rapproche principalement des anarcho-communistes et du marxisme libertaire, tendance développée par Daniel Guérin dans les années 60-70 et ayant comme fondement la réinterprétation des écrits de Marx dans une optique libertaire. Malgré quelques références à Stirner et les déclarations plus individualistes de Vaneigem, pour Guy Debord, « dans ses variantes individualistes, les prétentions de l'anarchisme restent dérisoires »<sup>20</sup>. Mais malgré les affinités assez fortes entre l'I.S. et l'anarcho-communisme, ils refusent d'employer le terme en raison des postures idéologiques des militants anarchistes, se contentant généralement de lire les canons (Bakounine, Kropotkine, Malatesta) et de les répéter par cœur tout en utilisant l'étiquette anarchiste afin de se complaire dans de petits groupes d'intellectuels théoriquement figés. « L'anarchisme », nous dit Debord, « est la négation encore idéologique de l'Etat et des classes »<sup>21</sup>.

Le refus de l'étiquette n'évacue cependant pas le contenu, et la radicalisation de l'autonomie des groupes politiques ou l'autogouvernement à tous les échelons sont inhérents autant à l'ultra-gauche qu'à l'IS., tout comme le combat contre les formes d'aliénation et de

---

<sup>18</sup> Michel Antony, *Les positions des libertaires*, 2006, En ligne, [http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/Utopies/utopies.htm](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/Utopies/utopies.htm), Consulté en juillet 2006.

<sup>19</sup> Voline, *La synthèse anarchiste*, 1934, En ligne, <http://iquebec.iffance.com/nouvelordre/>, Consulté en juin 2006.

<sup>20</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.87.

<sup>21</sup> Idem, p.87.

hiérarchie plus quotidiennes, hors de l'usine, qui échappent aux marxistes orthodoxes. Si le mouvement anarchiste a apporté quelque chose d'important à ceux-ci, c'est bien cette extension de la lutte des classes à la totalité de la vie quotidienne, intégrant tout le lumpenprolétariat si cher à Bakounine<sup>22</sup> dans une démarche qui dépasse amplement la vision marxiste du conflit social.

### C. Le marxisme

À la question « Êtes-vous marxistes ? », les situationnistes répondent ainsi : « Bien autant que Marx disant “Je ne suis pas marxiste” ». »<sup>23</sup>. En fait, il s'agit de refuser de figer Marx dans son idéologie, d'être plus marxien que marxiste, de reprendre Marx dans ses aspects les plus profitables, du jeune au vieux Marx, sans se laisser encombrer par aucune construction *a posteriori* telles que celle d'Althusser<sup>24</sup>. Comme l'explique Jean Barrot, dans ces années où régnait la conception althusserienne du marxisme scientifique, les situationnistes furent pratiquement les seuls à renouer avec les textes plus utopiques de Marx, à revaloriser le jeune-Marx<sup>25</sup>.

D'avantage que la mise en lumière d'autres facettes de Marx, le travail de l'I.S. se propose de détourner certaines de ses thèses afin de l'actualiser. « Pour sauver la pensée de Marx », nous dit Mustapha Khayati, « il faut toujours la préciser, la corriger, la reformuler à la lumière de cent années de renforcement de l'aliénation et des possibilités de sa négation. Marx a besoin d'être détourné par ceux qui continuent cette route historique et non pas d'être imbécilement cité par les mille variétés de récupérateurs. »<sup>26</sup>. À ce titre, Guy Debord s'avère le grand champion du détournement (correction de thèses tout en en gardant la forme et une

---

<sup>22</sup> Cf. Michel Bakounine, *Étatisme et anarchie*, Paris, Champ libre, 1876, 465p.

<sup>23</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.24-27.

<sup>24</sup> Cf. Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1966, 258p.

<sup>25</sup> Jean Barrot, *Critique of the Situationist International*, 1979, En ligne, <http://www.geocities.com/%7Ejohngrey/barsit.htm>, Consulté en août 2006.

<sup>26</sup> Mustapha Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », dans *Internationale Situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.51.

partie du contenu) des phrases les plus connues de Marx, avec 33 citations retouchées dans le livre *La société du spectacle* (talonné de loin par Hegel avec 17)<sup>27</sup>.

Impossible, par conséquent, de nier l'influence et l'importance de Marx pour les situationnistes. Le marxisme en tant que mouvement officiel et idéologique, par contre, se présente à leurs yeux comme une véritable cible à abattre. Selon les mots du post-situationniste Jean-Pierre Voyer, il s'agissait de « combattre le marxisme » afin de « rendre justice à Marx. »<sup>28</sup>. Pour Vaneigem, « de Marx, il est vrai, les spécialistes de la révolution connaissent surtout ce qu'il a écrit sous le pseudonyme de Staline, ou au mieux de Lénine et de Trotsky »<sup>29</sup>, alors que ces déviations idéologiques sont devenues « la plus ferme police »<sup>30</sup> contre les prolétaires. Cette position pose cependant de sérieux problèmes dans la mesure où elle exonère Marx de tout, et ce malgré ses actes et ses déclarations parfois autoritaires et centralisateurs au temps de la 1<sup>ère</sup> Internationale, de même que son économisme scientifique que l'I.S. aurait dû critiquer plus directement<sup>31</sup>.

#### *d. Henri Lefebvre*

Néanmoins, l'I.S. n'a pas rejeté tous les marxistes, et la nébuleuse du « marxisme occidental » (composée de Lukacs, Korsch, Gramsci, Adorno, Horkheimer, Benjamin, Marcuse, Lefebvre, etc.)<sup>32</sup>, adaptant les théories de Marx aux nouvelles formes d'aliénation liées à la société de consommation et aux nouvelles formes du capitalisme, leur ont été d'une grande utilité. Parmi ceux-ci, Henri Lefebvre eut un rôle prépondérant autant par ses écrits, par ses cours, que par ses contacts directs et continuels avec l'I.S.. Ayant fourni les

---

<sup>27</sup> Guy Debord, *Citations et détournements de La société du spectacle*, 2002, En ligne, <http://cf.geocities.com/contrefeu/spectacle.html>, Consulté en juin 2006.

<sup>28</sup> Jean-Pierre Voyer, *Une enquête sur la nature et les causes de la misère des gens*, 1976, En ligne, <http://perso.wanadoo.fr/leuven/enquete.htm>, Consulté en janvier 2006.

<sup>29</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.268.

<sup>30</sup> Internationale situationniste, « De l'aliénation, examen de plusieurs aspects concrets », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.75.

<sup>31</sup> Jean-Louis Schlegel, « Trente ans après La Société du spectacle », dans *Esprit*, numéro 11, novembre 2001, p.145.

<sup>32</sup> Michael Löwy, « Marxisme occidental », dans *Dictionnaire critique du marxisme*, Labica-Bensussan, Paris, P.U.F., 1982, p.717.



fondements conceptuels des écrits de Constant Nieuwenhuis, Guy Debord et Raoul Vaneigem principalement, Henri Lefebvre pourrait certainement affirmer que sans lui, l'I.S. aurait été tout à fait différente<sup>33</sup>.

Membre du parti communiste depuis 1928 et de 30 ans l'aîné de Guy Debord, Henri Lefebvre est un des plus importants et hétérodoxes penseurs marxistes du milieu du siècle, avançant avec la conviction que « la révolution est à réinventer »<sup>34</sup>. Son œuvre principale, *Critique de la vie quotidienne*, désire étendre la critique marxiste du capitalisme à l'analyse et la transformation de la vie quotidienne<sup>35</sup>, projet repris tel quel par les situationnistes, outre quelques oppositions qui seront mentionnées au troisième chapitre. De même, en proposant très tôt que le but de la révolution soit de créer sa vie comme une œuvre d'art, puis par sa théorie des *moments*, son influence s'est exercée jusque dans le concept même de *création de situations*, d'où provient le mot situationniste.

En premier lieu, la marque de Lefebvre s'imprime dès l'aventure de Constant Nieuwenhuis avec Cobra, groupe artistique précurseur de plusieurs thèmes utilisés par les situationnistes. Mirella Bandini affirme même que la *Critique de la vie quotidienne* « est considéré comme l'une des composantes originaires de la formation de l'idéologie diffusée par le mouvement Cobra »<sup>36</sup>. De plus, Constant et Lefebvre prirent contact et c'est Lefebvre lui-même qui rapprocha celui-ci de Debord avant la fondation de l'I.S. Debord, de son côté, passa des nuits entières à discuter avec Lefebvre<sup>37</sup>, dans une amitié très forte qui ne sera brisée qu'en 1962 par des désaccords théoriques et une mésentente sur la publication d'un texte (*Sur la commune*). Finalement, c'est aussi Lefebvre qui présenta Vaneigem, qui suivait ses cours, à Debord et qui lui légua un lot de thématiques qu'il conservera dans ses écrits. Si

---

<sup>33</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, A.M. Métailié, 1988, p.220.

<sup>34</sup> Henri Lefebvre, *Introduction à la modernité*, Paris, Éditions de minuit, 1962, p.234.

<sup>35</sup> Cf. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'arche, 1958, 267 p.

<sup>36</sup> Mirella Bandini, *L'esthétique, le politique, de Cobra à l'Internationale Situationniste*, Rome, Sulliver et Via Valeriano, 1998, p.22.

<sup>37</sup> Henri Lefebvre, *Henri Lefebvre on the Situationist International*, 1997, En ligne, <http://www.notbored.org/lefebvre-interview.html>, Consulté en août 2006.

ces trois situationnistes rompirent plus ou moins avec Lefebvre par la suite, c'est que la posture du marxisme occidental, dont Lefebvre est un bon exemple, se veut celle d'intellectuels plutôt désengagés, préférant la philosophie à l'action politique : pour l'I.S., bien au contraire, la révolution n'est pas une question utopique, mais un « ici et maintenant » qu'on doit vivre et faire advenir par la subversion. Bref, Lefebvre voulait réinventer la révolution alors que l'I.S. voulait la refaire.

#### *e. Socialisme ou barbarie*

Le groupe Socialisme ou Barbarie (S.O.B.), pivot de l'ultra-gauche du milieu du siècle et groupe *conseilliste* (détail non négligeable), fut d'une importance théorique au moins équivalente à celle de Lefebvre pour l'I.S. Fondé en 1949 à partir des divergences profondes de Castoriadis et Lefort au sein du P.C.I. trotskyste, ce groupe composé de 87 personnes à son pic comportera des personnalités aussi diverses et importantes, outre les deux nommés ci-haut, que Jean-François Lyotard, Guy Debord, Jean Laplanche, Gérard Genette, Jean-Jacques Lebel, Maurice Rajsfus, Daniel Blanchard, sans oublier des compagnons de route qui inspirent le respect, comme Anton Pannekoek et Maximilien Rubel<sup>38</sup>. Influencés par Weber, ils seront les premiers à développer une critique aussi étayée de l'U.R.S.S. en tant qu'État bureaucratique et capitalisme d'État, ce qui les propulsera à l'avant-plan de l'ultra-gauche<sup>39</sup>.

Très vite attirés par S.O.B., des membres de l'I.S. envoyèrent leur revue à cette organisation et des contacts se nouèrent rapidement par l'entremise de Daniel Blanchard, débouchant même sur l'adhésion de Debord en tant que membre, la rédaction d'un excellent texte cosigné avec Blanchard<sup>40</sup> et finalement la participation disparate des situationnistes

<sup>38</sup> Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël impacts, 2003, p.235.

<sup>39</sup> A. Bonnett, « Situationism, geography and post-structuralism », dans *Society and space*, Volume 7, 1989, p.133

<sup>40</sup> Cf. P. Canjuers et Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, pp.222-228.

André Frankin et Attila Kotanyi à des activités des sociaux-barbares. Ces rapprochements survinrent, non sans raison, juste avant le tournant politique dans la revue *Internationale situationniste*, plusieurs textes devant beaucoup à la lecture des sociaux-barbares. Malheureusement, et ce malgré les affinités évidentes, des désaccords entre Castoriadis et Debord poussèrent ce dernier à la démission en 1962. Parmi les legs théoriques de S.O.B. à l'I.S., on retrouve la primauté de l'opposition décideurs / exécuteurs dans la formation des classes sociales et donc l'extension de la définition du prolétariat, une critique du consommateur satisfait comme leurre idéologique, la critique de la bureaucratie soviétique et du capitalisme d'État, etc. Ces différents éléments seront analysés dans les chapitres qui viennent. Il nous suffit de noter pour l'instant l'approfondissement des thèmes d'ultra-gauche, dont le conseilisme, qui s'est réalisé dans l'I.S. par le contact avec SOB.

### *1.3 Les avant-gardes artistiques*

#### *a. Qu'est-ce qu'une avant-garde*

Quatre grands mouvements artistiques sont généralement considérés comme formant le centre de l'avant-garde historique : les futuristes, les dadaïstes, les surréalistes et finalement, celui qui clôt cette mouvance, les situationnistes, le seul de ces groupes ayant clairement un pied dans l'ultra-gauche et un autre dans l'art d'avant-garde, et ce en toute logique. Ce qui caractérise ces mouvements, selon le philosophe Raymond Williams, est leur opposition à l'art marchand et aux institutions qui le supportent, ce qui les pousse à créer un art qui leur soit propre et un réseau artistique qui lui soit relié, le moment ultime de l'avant-garde étant le conflit ouvert entre ces deux formes de création et de milieu<sup>41</sup>. Chacune d'entre elles s'est donc opposée de façon agressive à l'art marchand et officiel, mais toujours en conceptualisant « une activité plus large et plus libre [...] dont la création était étroitement liée à un

---

<sup>41</sup> Raymond Williams, *The politics of modernism, against the New Conformists*, New York, Verso, 1989, pp.50-51.

comportement expérimental »<sup>42</sup>. Cette nouvelle forme d'activité artistique, peu importe les figures particulières qu'elle a pu prendre dans chacune des avant-gardes, correspond à une unification de l'art et de la vie et à un renversement de « l'approche contemplative en approche active »<sup>43</sup>.

Face à de tels objectifs, les avant-gardes artistiques n'ont jamais pu s'empêcher d'agir dans le champ politique, mais souvent de façon plus ou moins élaborée. Les situationnistes sont les premiers, dès leurs débats d'orientation, à se donner comme projet « de mettre fin à la séparation [...] entre les artistes d'avant-garde et la gauche révolutionnaire »<sup>44</sup>. Une citation de leur revue, quoique sévère envers le passé des avant-gardes, exprime très bien l'évolution à ce niveau :

« Les avant-gardes précédentes se présentaient en affirmant l'excellence de leurs méthodes et principes, dont on devait juger immédiatement sur des *œuvres*. L'I.S. est la première organisation artistique qui se fonde sur l'insuffisance radicale de toutes les œuvres permises ; et dont la signification, le succès ou l'échec ne pourront étre jugés qu'avec la praxis révolutionnaire de son temps. »<sup>45</sup>.

D'où leur conseillisme et leurs théories autogestionnaires : l'échec des avant-gardes précédentes a démontré qu'une union de l'art et de la vie, ou un art total, était impossible dans une société capitaliste qui dépossède les artistes de leurs moyens ; les artistes de l'avant-garde devront donc être avant tout des révolutionnaires actifs.

### *b. Le futurisme*

Bien que moins incontournable que ses successeurs dans le mouvement des avant-gardes, le futurisme traça la voie d'une « façon de vivre », pour les artistes, « qui était indépendante

---

<sup>42</sup> Constant Nieuwenhuis, « Sur nos moyens et nos perspectives », dans *Internationale Situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.26.

<sup>43</sup> Jean-louis Violeau, *Situations construites*, Paris, Sens et tonka, 1998, p.10.

<sup>44</sup> Internationale situationniste, « Le sens du dépérissement de l'art », dans *Internationale Situationniste*, numéro 3, 1959, p.7.

<sup>45</sup> Internationale situationniste, « Sur l'emploi du temps libre », dans *Internationale Situationniste*, numéro 4, 1960, p.4.

de la production d'objets. »<sup>46</sup>. Avec le futurisme naît « l'art-vie-action »<sup>47</sup>, l'art qui, plutôt que de magnifier « l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil », exalte « le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing »<sup>48</sup>, selon les termes de Marinetti, son fondateur. Condamnant l'art passif et mou du passé, les futuristes déclamaient la violence nouvelle de l'artiste grâce à la provocation, l'insulte, le scandale, l'expédition punitive, etc., éléments qui seront repris par les situationnistes.

Dans l'application de leur conception globale de l'art, les futuristes innove dans tous les domaines et se montrent capable d'intégrer leur vision dans les moindre racoin de la production culturelle : en peinture, les futuristes ont pour but, selon le programme de Marinetti, d' « exprimer le mouvement »<sup>49</sup> en réalisant des œuvres qui « détruisent la matérialité des corps »<sup>50</sup>, que ce soit en prenant pour objet des décors urbains, de guerre, de machines ou même des sons; en sculpture, il s'agit de réaliser, dans les mots de Boccioni, des « reconstructions abstraites [...] des plans et des volumes qui déterminent les formes » qui doivent se prolonger « dans l'espace pour le modeler »<sup>51</sup>, et ce à partir d'un choix d'objets résolument moderne; en littérature et poésie, les futuristes tentent de déstabiliser le lecteur par tous les moyens, autant en employant des structures de phrases inattendues qu'en jouant sur la typographie; en architecture, ils ambitionnent de construire des villes « à l'image d'un immense chantier tumultueux » et des maisons « comme une machine gigantesque »<sup>52</sup>, anticipant le fonctionnalisme; en musique, ils prétendent que tous les sons peuvent être musique, dont les bruits de la ville, des machines, etc. ; en cuisine finalement, ils « militent » contre les pâtes et désirent « éveiller tous les sens afin d'intensifier la vie psychologique de

---

<sup>46</sup> Ralph Rumney, *Le consul*, Paris, Éditions allia, 1999, p.88.

<sup>47</sup> Giovanni Lista, *Futurisme : Manifestes – proclamations – documents*, Lausanne, L'âge d'homme, 1973, p.17.

<sup>48</sup> Marinetti, F.T., « Manifeste du futurisme », Giovanni Lista, 1973, op.cit., p.87.

<sup>49</sup> Giovanni Lista, *Le futurisme*, Paris, Éditions Pierre Terrail, 2001, p.66.

<sup>50</sup> Idem, p.47.

<sup>51</sup> Umberto Boccioni, *Première exposition de sculpture futuriste*, 1913, En ligne, <http://www.rodoni.ch/busoni/boccioni/scultura/boetie3.html>, Consulté en juin 2006.

<sup>52</sup> Sant'Ella, « L'architecture futuriste », dans Giovanni Lista, 1973, op.cit., p.234.

l'homme »<sup>53</sup>, mélangeant tous les éléments les plus lourds et incongrus dans une même assiette afin d'en faire une œuvre d'art à l'image de l'idéal futuriste.

Quoique les futuristes n'aient légué que peu de contenu bien défini à l'I.S., ils ont influencé celle-ci sur au moins une problématique, celle du rapport à la technique<sup>54</sup>. Technophiles à outrance, les futuristes étaient persuadés de l'avènement d'un homme nouveau par le développement du machinisme et de la technique, ils chantaient de façon acritique « la beauté de la vitesse » et « l'homme qui tient le volant »<sup>55</sup>. Évidemment, les situationnistes n'approuvent pas un tel unilatéralisme dans le rapport à la technique, Debord remarquant avec justesse que « la puérité de l'optimisme technique futuriste disparut avec la période d'euphorie bourgeoise qui l'avait porté. »<sup>56</sup> ; néanmoins, ils envisagent un emploi libérateur des nouveaux moyens qui se rapproche parfois de la vision futuriste.

À l'intérieur du *Rapport sur la construction des situations*, la mention des futuristes ne sert que d'appui pour élaborer sur les avant-gardes en général et leurs erreurs passées, mais en aucun cas pour mentionner une filiation idéologique ou politique profonde qui ne saurait exister entre ces deux groupes. S'il est possible de fusionner art et politique dans une même activité tel que le revendiqueront les situationnistes, nous pouvons affirmer que des liens étroits se profilent entre ces deux mouvements quant à la forme de l'agitation politique : « La soirée futuriste était pour l'intellectuel la volonté de révolutionner le monde non plus à travers une opération culturelle qui [...] agit toujours sur les « temps longs », [...] mais à travers une action « politique » immédiate, sur les « temps courts », grâce à la provocation et à l'insulte. »<sup>57</sup>. Cependant, les buts visés par l'agitation de ces deux mouvements sont complètement opposés : les idées de vitesse et de violence comme vecteur de changement poussèrent Marinetti à défendre des thèses nationalistes, impérialistes et guerrières qui lui

<sup>53</sup> Giovanni Lista, *Le futurisme*, op.cit., p.186

<sup>54</sup> Sylvie Goupil, *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, Montréal, UQAM, 1994, p.64.

<sup>55</sup> Giovanni Lista, 1973, op.cit., p.87.

<sup>56</sup> Guy Debord, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale*, Paris, Mille et une nuits, 2000, 63p.

<sup>57</sup> Giovanni Lista, 1973, op.cit., p.17.

valurent d'être rapidement rejeté par les anarchistes et d'être accueilli par les fascistes. Si au début le groupe noua des liens avec les milieux de gauche, par exemple avec une exposition à la Maison des travailleurs de Milan en 1911, les futuristes déclaraient déjà sur les anarchistes et les socialistes, en 1913 : « Nous autres futuristes, nous les avons toujours trouvés violemment opposés à toutes les recherches révolutionnaires en art. »<sup>58</sup>. En 1915, l'engagement à droite apparaît encore plus évident avec la publication du livre de Marinetti, *La guerre, la seule hygiène du monde*, ce qui n'est que le début d'une longue histoire d'amour entre cet artiste et ce régime qui lui permettra d'être élu à l'Académie d'Italie en 1929.

### c. Dadaïsme

Sur le même plan, les dadaïstes ont « émis l'idée que l'art véritable n'était rien d'autre que l'art de vivre ? »<sup>59</sup>, mais leur démarche a influencé plus profondément les situationnistes, qui en reprendront la puissance du négatif. Le dadaïsme en son point culminant, selon l'I.S., fut celui de l'Allemagne du début des années 20, lié étroitement aux forces révolutionnaires allemandes<sup>60</sup>, s'étant donné comme objectif explicite d'être une négation en bloc de la culture bourgeoise, une entreprise de destruction ne visant rien d'autre qu'un champ de ruine. Richard Huelsenbeck, au Cabaret Voltaire, ne déclarait-il pas : « Nous voulons changer le monde avec rien, nous voulons changer la poésie et la peinture avec rien, et nous voulons venir à bout de la guerre avec rien. Nous sommes ici sans intention, nous n'avons pas le moins du monde l'intention de vous divertir ou de vous amuser »<sup>61</sup>.

L'innovation artistique majeure des dadaïstes consiste à avoir revalorisé « le déchet, le laissé-pour-compte, tout objet auquel la culture et la civilisation contemporaine n'accordent

---

<sup>58</sup> Giovanni Lista, 2001, op.cit., p.58.

<sup>59</sup> Raoul Vaneigem, « Dada et les situationnistes », dans *Magazine littéraire*, numéro 446, octobre 2005, p.65.

<sup>60</sup> Internationale situationniste, « Communication prioritaire », dans Internationale situationniste, numéro 7, Paris, 1962, p.23.

<sup>61</sup> Henri Béhar, Michel Carassou, *Dada : Histoire d'une subversion*, Paris, Fayard, 1990, p.17.

aucune attention »<sup>62</sup>. En déhiérarchisant les objets et les méthodes de l'œuvre d'art, ceux-ci s'ouvrent au hasard, aux combinatoires et à la déconstruction que celui-ci apporte : en poésie, ils introduisent des sons purs, détachés de leur signification afin de créer des rythmes et des séquences élémentaires (l'utilisation de chants maoris en étant un bon exemple) ; en peinture, en plus d'introduire des éléments hétérogènes dans le tableau, les dadaïstes ramènent les objets fonctionnels dans la catégorie de l'art; dans le domaine musical, dada poursuit l'exploration futuriste des bruits purs en cherchant des combinaisons nouvelles de sons provenant des objets les plus divers; finalement, dans le domaine de la sculpture, les dadaïstes vont jusqu'au bout de la définition de leur art en rassemblant tous les objets de la vie quotidienne, des déchets en passant par les objets ménagers. S'appliquant de manière transversale à tous ces domaines, la technique du collage est omniprésente, que ce soit la juxtaposition de photographies et d'images pour créer un photomontage, de mots découpés dans les journaux pour créer un poème ou de matériaux pris dans son établi pour élaborer une sculpture. Finalement, la présence simultanée de tous ces domaines concourant à une œuvre d'art globale est aussi un élément important de l'art dadaïste puisque leurs prestations artistiques prenaient principalement la forme de cabarets protéiformes, que ce soit à Zurich, Paris ou New York.

Sur le plan politique, Dada est d'abord une réaction à la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale qui met une forte emphase, par son art, sur les contradictions sociales, économiques et politiques qui l'ont provoqué. violemment anti-bourgeois et anti-nationalistes dans leur réaction à la guerre, les dadaïstes adoptaient également des positions libertaires qui transcendaient la sphère artistique et qui les rapprochent des anarchistes, selon leur propres déclarations, d'autant plus que comme eux ils ne désiraient pas s'associer à un parti politique, et même se méfiaient

---

<sup>62</sup> Idem, p.127.



d'eux dans leur lutte contre la bourgeoisie<sup>63</sup>. Néanmoins, leur activisme politique hors parti demeure très peu élaboré et souvent plus nihiliste que positif. Les actions les plus concrètes furent la création en 1919 par Raoul Hausmann, Richard Huelsenbeck et Jefim Golyscheff du Comité Central des Révolutionnaires Dadaïstes de Berlin, qui écrivit un manifeste mélangeant les idées communistes, la provocation et l'humour, ainsi que le Manifeste de l'art prolétarien écrit par Théo van Doesburg, Kurt Schwitters et Jean Arp en 1923<sup>64</sup>.

Si les situationnistes partagent entièrement cette volonté de tuer l'art spécialisé et marchand, ils critiquent les dadaïstes sur au moins deux points, soit la récupération postérieure de leurs oeuvres et leur absence de projet « politique » cohérent. En effet, la négation de l'art bourgeois des dadaïstes, au moyen de leurs cabarets et revues composés de collages, poèmes criés, poésie onomatopéique, etc., s'est rapidement transformée en négation *marchande* de l'art, à travers le néo-dadaïsme et le pastiche; d'un refus catégorique de la culture artistique bourgeoise, les successeurs de Dada n'ont cultivé que le *style* du « refus », transformant cette aventure « en divertissement réactionnaire »<sup>65</sup>. Le seul fait que ce mouvement soit aujourd'hui reconnu comme une école artistique, nous dit le situationniste Alexander Trocchi, témoigne du renversement du message originel d'une avant-garde qui voulait abolir l'art marchand<sup>66</sup>. Pour l'I.S., cet échec du dadaïsme provient justement du fait que « Dada détruit et se borne à cela »<sup>67</sup>, qu'il n'avait pas un projet constructif, ou politique, à la hauteur de sa destruction. C'est exactement cette construction que les situationnistes se proposent d'entreprendre à partir de Dada, avec un projet politico-artistique révolutionnaire et sans concession ayant pour but de réaliser l'art, et ce à l'encontre du programme surréaliste de reprise du dadaïsme.

---

<sup>63</sup> Fernand Drijckoningen, « Dada et anarchisme », dans *Avant-garde. Revue interdisciplinaire et internationale*. Amsterdam, Éditions Rodopi B.V., 1984, pp.69-81.

<sup>64</sup> Florent Schoumacher, *Dada vaincra*, 2008, en ligne, <http://www.dissidences.net/>, consulté en juillet 2008.

<sup>65</sup> Guy Debord, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », dans *Rapport sur la construction des situations*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p.56.

<sup>66</sup> Alexander Trocchi, « Technique du coup de monde », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.51.

<sup>67</sup> Henri Béhar, Michel Carassou, op.cit., p.17.

#### d. Le surréalisme

Le surréalisme, qui fut constitué par d'anciens dadaïstes, se présenta avant tout comme une tentative de définir une alternative constructive à partir de « l'usure extrême des moyens traditionnels de communication marqués par le dadaïsme »<sup>68</sup>. Guy Debord analyse très clairement ce lien entre le dadaïsme et le surréalisme lorsqu'il écrit :

« Le dadaïsme et le surréalisme sont à la fois liés et en opposition. Dans cette opposition qui constitue aussi pour chacun la part la plus conséquente et radicale de son apport, apparaît l'insuffisance interne de leur critique, développée par l'un comme par l'autre d'un seul côté. Le dadaïsme a voulu supprimer l'art sans le réaliser ; et le surréalisme a voulu réaliser l'art sans le supprimer. La position critique élaborée depuis par les situationnistes a montré que la suppression et la réalisation de l'art sont les aspects inséparables d'un même dépassement de l'art. »<sup>69</sup>

Réaliser l'art sans le supprimer, pour les surréalistes, ce fut reprendre les formes de l'expression pourtant ridiculisées par les dadaïstes, comme la littérature, dans un véritable abandon du projet initial des avant-gardes.

Le programme surréaliste se divisait en un projet, l'avènement du merveilleux, objet d'une reprise critique par les situationnistes, et un moyen, l'automatisme psychique, formellement rejeté par leurs successeurs. L'objectif de Breton, tel que défini dans son *Manifeste du surréalisme*, était « de faire justice de la haine du merveilleux qui sévit chez certains hommes, de ce ridicule sous lequel ils veulent le faire tomber », alors que « le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau »<sup>70</sup>. Quant au moyen, l'automatisme psychique se présente comme la « dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale », en plus de mettre l'accent sur « la toute-puissance du rêve » et le « jeu désintéressé de la pensée »<sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup> Guy Debord, *Rapport sur la construction de situations*, op.cit., p.14.

<sup>69</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.186.

<sup>70</sup> André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1988, p.25.

<sup>71</sup> Idem, p.36.

À partir d'une application de la psychologie freudienne, les techniques des surréalistes, en plus de reprendre le scandale futuriste et dadaïste, comportaient : en littérature, l'écriture automatique qui consistait à écrire le plus rapidement possible afin que la production échappe au contrôle de la pensée, ce qui donna des écrits comme *Les champs magnétiques* d'André Breton; en peinture, la tentative de créer le merveilleux se solde par des juxtapositions inattendues d'objets et des décors proches du rêve, que ce soit grâce au « cadavre exquis » pictural dans le premier cas ou la paranoïa critique de Dali dans le deuxième; débordant le cadre des arts traditionnels, les surréalistes abordent aussi l'art de marcher, anticipant les situationnistes, grâce à des techniques déambulatoires utilisant le hasard; plus généralement, l'attitude surréaliste consiste à appliquer les règles de l'inconscient et du hasard pour faire surgir le merveilleux dans tout ce qui pourrait être potentiellement considéré comme un objet artistique<sup>72</sup>.

Sur le plan politique, les surréalistes se présentaient à la base comme un groupe diversifié où les sympathies autant anarchistes que marxistes cohabitaient<sup>73</sup>, mais qui fut unifié dans sa position par l'influence de quelques membres sur une ligne proche de Parti Communiste Français (P.C.F.) et de l'U.R.S.S. Contrairement aux avant-gardes précédentes, plusieurs surréalistes (Aragon, Breton, Eluard, Péret et Unik) ne se contentèrent pas d'être des sympathisants et adhérèrent officiellement au P.C.F., transférant certains des thèmes et des pratiques de ce parti à leur mouvement<sup>74</sup>. Cependant, il faut tempérer l'efficacité réelle de ces adhésions en précisant que ces membres ne furent pas pris très au sérieux au sein du parti, que plusieurs d'entre eux se sont montrés très critiques par la suite envers l'U.R.S.S. et le P.C.F. (par exemple dans le cas de Breton et de ses liens avec Trotsky dans les années 30), et surtout qu'« aucune action concrète ne vient étayer leurs positions politiques »<sup>75</sup>, à l'extérieur de

---

<sup>72</sup> Jacqueline Chénieux-Gendron, *Le surréalisme*, Paris, PUF, 1984, pp.43-153.

<sup>73</sup> Idem, pp.197-203.

<sup>74</sup> Francis Dupuis-Déry, « Sur les traces du surréalisme », dans *Possibles*, numéro 17(1), 1993, p.206.

<sup>75</sup> Idem, p.204.

leurs écrits, ce qui n'est tout de même pas rien. C'est cette manière de participer à la politique dans un organe officiel tout en étant au degré zéro du politique dans ses actions qui heurta tant les situationnistes, qui prirent pour cible les surréalistes dans des articles innombrables.

Pour l'I.S., le programme surréaliste était plus qu'intéressant à son départ, avec l'objectif d'un nouvel usage passionnant de la vie, en y intégrant le merveilleux. Malheureusement, dès que le surréalisme a abandonné le projet révolutionnaire de s'emparer des moyens de contrôle de la vie quotidienne des individus (dont les moyens de production), et qu'il s'est réfugié dans ses techniques freudiennes, il a alors organisé sa « fuite réactionnaire hors du réel »<sup>76</sup>. Le « caractère libérateur » d'une avant-garde « dépend maintenant de sa mainmise sur les moyens matériels supérieurs du monde moderne »<sup>77</sup>, tandis que les surréalistes ont fait l'inverse en se réfugiant dans le monde littéraire et artistique pour fuir la vie quotidienne qu'ils auraient dû passionner. La critique est d'autant plus tenace que les techniques liées à l'automatisme psychique, selon l'I.S., ont démontré leur incomparable pauvreté : « Nous savons finalement que l'imagination inconsciente est pauvre, que l'écriture automatique est monotone, et que tout un genre d' "insolite" qui affiche de loin l'immuable allure surréaliste est extrêmement peu surprenant. »<sup>78</sup>. Tel est le cas de l'écriture automatique, qui n'aurait permis que de créer des œuvres littéraires dignes de robots utilisant l'aléatoire en guise de composition.

A la lumière de ce qui précède, il n'est pas étonnant que le surréalisme ait subi le même sort que le dadaïsme en terme de récupération, ramené au rang d'une école artistique honorable qui se serait contentée d'explorer l'irrationnel par différentes techniques. Le surréalisme, tout compte fait, ne nous aurait encombré que d'attitudes irrationnelles dans l'art comme « l'occultisme, la magie, la platitude humoristique, la passion d'un insolite toujours

---

<sup>76</sup> Guy Debord, « Le surréalisme est-il mort ou vivant », dans *Textes et documents situationnistes*, Paris, Éditions Allia, p.86.

<sup>77</sup> Internationale situationniste, « Le bruit et la fureur », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.5.

<sup>78</sup> Guy Debord, *Rapport sur la construction des situations*, op.cit, p.15.

pareil à lui-même »<sup>79</sup>, toutes des valeurs n'ayant rien de révolutionnaires, surtout avec la déhiérarchisation des valeurs propre au développement du capitalisme. Vu la longue survivance des groupes surréalistes, l'I.S. et ses prédécesseurs continueront pendant longtemps à développer la critique du surréalisme, autant dans leur revue, où chaque référence à Breton fut toujours accompagnée de violentes dénonciations, que dans les manifestations de l'avant-garde à Paris, où ils se heurteront directement aux surréalistes, et ce à plusieurs reprises<sup>80</sup>. En résumé, le surréalisme fut important pour l'I.S. en traçant la voie à ne pas suivre, une voie non-révolutionnaire et apolitique pour reprendre et compléter l'aventure dadaïste.

#### *e. De Cobra au M.I.B.I.*

La période post-surréaliste, suivie par un recul flagrant des avant-gardes comme de l'ultra-gauche, fut marquée par deux essais majeurs de reprise du projet d'un art révolutionnaire, Cobra et le lettrisme. L'I.S., loin d'être seulement l'aboutissement théorique de ces deux tentatives, fut composée des membres les plus influents de ces mouvements. Cobra, tout d'abord, prit corps avec la rencontre du groupe danois Host, du groupe hollandais Reflex et du groupe belge Surréalisme Révolutionnaire, en 1948, puis au gré des liaisons entre Constant Nieuwenhuis, Asger Jorn, Karel Appel, Corneille, Pierre Alechinsky et Christian Dotremont, qui participèrent à la fondation de ce groupe-acronyme composé d'artistes révolutionnaires de CO-penhague, BR-uxelles et Amsterdam<sup>81</sup>. Éditeurs de la revue Cobra, ces artistes créèrent un énorme réseau européen (adhésions françaises, allemandes, anglaises, suédoises et tchécoslovaques<sup>82</sup>) d'échanges entre peintres, architectes, poètes, etc., et ce

---

<sup>79</sup> Guy Debord, « Le surréalisme est-il mort ou vivant », op.cit., p.86.

<sup>80</sup> Shigenobu Gonzalvez, *Guy Debord ou la beauté du négatif*, Paris, Mille et une nuits, 1998, p.22.

<sup>81</sup> Jean-Louis Brau, *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !: histoire du mouvement révolutionnaire étudiant en Europe*, Paris, Éditions Albin Michel, 1968, p.58.

<sup>82</sup> Mirella Bandini, *L'esthétique, le politique, de Cobra à l'Internationale Situationniste*, Rome, Sulliver et Via Valeriano, 1998, p.24.

autour d'une ambiance rebelle liée à l'esprit des avant-gardes. Le groupe subsista jusqu'en 1951 où il se fragmenta en plusieurs sous-groupes.

Les ambitions de Cobra se rapprochent de l'I.S. au moins sur deux aspects : la volonté d'une activité internationale organisée au-delà des frontières, tel que mentionné plus haut, puis celle d'un art expérimental<sup>83</sup>. L'art expérimental se décline pour Cobra dans la recherche d'un élargissement de l'éventail des moyens de l'expression artistique. Cette évolution, surtout chez Constant, se réalise dans l'optique d'un retour aux « relations entre la vie et l'art telles qu'elles existent chez les primitifs, telles qu'elles ont été coupées et détruites dans notre société moderne au grand détriment de l'humanité et de la culture. »<sup>84</sup>. Mais ce retour à un passé lointain se projette chez Constant dans un futur à construire, par l'abolition de l'art marchand et séparé et le constat de base de tout artiste d'avant-garde que « nous vivons dans une société qui nous accule à la lutte »<sup>85</sup>. Loin d'être un aboutissement culturel, Constant affirme que l'art est naturel, chez le primitif comme chez l'enfant, et que seul la culture de classes en fait un objet de spécialistes.

Malgré ses forces théoriques évidentes et leurs proclamations révolutionnaires - allant jusqu'à affirmer que « la satisfaction de notre désir élémentaire, c'est la révolution »<sup>86</sup> - Cobra demeura toujours bien en deçà de ses objectifs. Rapidement ramené à un style artistique et institutionnalisé en tant qu'art national hollandais, ce groupe ne fut pour beaucoup de situationnistes qu'une étape nécessaire en Europe vers le retour d'une avant-garde transnationale dépassant l'héritage dadao-surréaliste. Comme l'affirmera Constant des années après cette aventure, « Cobra croyait qu'il suffisait d'avoir de bonnes intentions, le slogan

---

<sup>83</sup> Guy Debord, « Notes pour le "manifeste" Contre-Cobra », dans *Le Consul*, Paris, Éditions Allia, 1999, p.82.

<sup>84</sup> Jean-Clarence Lambert, « Portrait de l'artiste en utopien », dans *Constant, New Babylon, Art et utopie*, Paris, Cercle d'art, 1997, p.11.

<sup>85</sup> Constant Nieuwenhuis, « Hosterport », dans *Cobra 1948-1951*, Paris, J.-M. Place, 1980, p.4.

<sup>86</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme : Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste 1957-1972*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, p.41.

d'un art expérimental »<sup>87</sup>, alors qu'il fallait s'en donner les moyens techniques et politiques. Dès 1953, une première tentative de dépasser Cobra eut lieu avec Asger Jorn qui fonda le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste (M.I.B.I.), axé sur la lutte pratique et théorique contre le fonctionnalisme en art. Au sein du M.I.B.I., Jorn et Constant opérèrent un « virage technologique », c'est-à-dire qu'ils acceptèrent « la machine comme instrument digne de l'artiste »<sup>88</sup>, et se rapprochent sérieusement des thèses de l'Internationale Lettriste, autre groupe fondateur de l'Internationale situationniste.

#### *F. L'Internationale Lettriste*

Certainement l'aventure d'avant-garde la plus sérieuse et folle à la fois dans sa démarche entre les épisodes surréaliste et situationniste, le lettrisme prend forme autour d'une personnalité aux marges du génie et de la folie, le poète roumain Isidore Isou, après son arrivée à Paris en 1945. Persuadé qu'il a découvert les lois universelles de l'évolution artistique, composée d'une phase amplique de la culture grecque à Baudelaire puis d'une phase ciselante (déconstructive) de Baudelaire au lettrisme, Isou entendait mener à son terme toute l'histoire de l'art dont il serait le couronnement<sup>89</sup>. Pour ce faire, il se lia à plusieurs artistes parisiens avec lesquels il théorisa de nouvelles techniques de déconstruction aux noms plus étranges les uns que les autres : l'hyperphonie, l'hypergraphie, l'art infinitésimal, la méca-esthétique, la morale nucléaire, l'érotologie mathématique intégrale, etc<sup>90</sup>. Attirés par ce laboratoire d'idées et cette petite communauté d'artistes, des jeunes très politisés vont rapidement se joindre à Isou, dont le principal fondateur de l'I.S., Guy Debord.

Beaucoup trop attaché à l'art pour Debord et ses nouveaux compagnons, Isou se fit désavouer en 1952 autour d'une dispute à propos d'un tract dénonçant la visite de Charlie

---

<sup>87</sup> Constant Nieuwenhuis, « Sur nos moyens et nos perspectives », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.25.

<sup>88</sup> Jean-François Martos, *Histoire de l'Internationale Situationniste*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1989, p.47.

<sup>89</sup> Mirella Bandini, *Pour une histoire du lettrisme*, Paris, J-P Rocher, 2003, p.19.

<sup>90</sup> Isou, Isidore, « L'Internationale situationniste, un degré plus bas que le jarrivisme et l'englobant », dans *Poésie nouvelle*, Paris, 1960, p.2-137.

Chaplin à Paris. Le petit groupe à l'origine du tract dénonçait « l'enthousiasme unanime et servile » autour de sa visite, ainsi que son rôle de « commerçant et policier » au sein du système spectaculaire<sup>91</sup>. Le différend était tel que Michele Bernstein, Gil J. Wolman, Mohamed Dahou, Jacques Fillon, Serge Berna et Jean-Louis Brau décidèrent de faire scission et de former un nouveau groupe, l'Internationale lettriste, puis par la suite une nouvelle revue, *Potlatch*. Liant indissolublement art et politique, le groupe s'imposa une série de contraintes qui seront conservées au sein de l'I.S. :

« 1. Adoption du principe de la majorité et de l'utilisation des noms. 2. Constatation que c'est dans le dépassement culturel que la démarche reste à faire. 3. Interdiction de soutenir une morale régressive jusqu'à l'élaboration de critères précis. 4. Circonspection extrême dans la présentation d'œuvres personnelles pouvant engager l'IL et exclusion *ipso facto* de quiconque publierait sous son nom une œuvre commerciale. »<sup>92</sup>.

Essentiellement, la démarche de l'I.L. fut de faire de la vie le « huitième art », inventant des techniques comme la dérive et la psychogéographie, ses membres se comportant entre eux sous le mode le plus ludique possible, même lors des exclusions, mélangeant philosophie et alcool, etc. Cependant, elle développa également son côté théorique dans la trentaine de numéros de la revue *Potlatch*, envoyée gratuitement par la poste à des individus sélectionnés pour leurs affinités politiques. Parmi ces éléments théoriques, la lutte de classe est à l'ordre du jour, tout comme une révolution « totale », c'est-à-dire de la vie quotidienne, est déjà assénée à la manière d'un leitmotiv. Cette révolution ludique du quotidien se manifestait surtout à l'époque par une attitude de groupe qui tendait à bannir toute séparation entre la théorie et la pratique : « l'I.L. se donnait le plus grand mal pour maintenir la conviction que rien n'était plus important »<sup>93</sup> que la participation en son sein, que le *jeu* dans lequel chacun d'eux s'était engagé était la chose la plus *sérieuse* qui soit. Avec tous ces

---

<sup>91</sup> Internationale lettriste, *Internationale lettriste numéro 1*, 1952, En ligne, <http://www.chez.com/debordiana/francais/il.htm>, consulté en juillet 2006.

<sup>92</sup> Laurent Chollet, *L'insurrection situationniste*, Paris, Éditions Dagorno, 2000, p.29.

<sup>93</sup> Greil Marcus, *Lipstick traces: Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Éditions Allia, 1998, p.427



développements, il n'est pas exagéré d'affirmer que l'I.L. a fourni le cadre de l'I.S., auquel ne feront que se greffer les autres éléments.

## CHAPITRE 2 – ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE L'I.S

### 2.1. *Qu'est-ce que l'I.S.*

Qu'est-ce que l'Internationale situationniste, en quelques lignes ? Il est possible de dresser le portrait de cette organisation, mais il est nécessaire de bien conserver à l'esprit la très grande flexibilité de sa composition et les bouleversements constants qui en ont transformé le visage. Sur la composition de l'Internationale, elle consistait essentiellement en de petites sections nationales assez fermées qui se réunissaient dans différents congrès. Ses membres étaient surtout des artistes au début, puis dans sa deuxième et troisième phases, des révolutionnaires engagés. D'une poignée d'individus au départ (8 à la conférence de fondation de Cosio d'Arroscia), l'organisation en intégrera plusieurs dizaines (70 personnes dont 7 femmes en tout jusqu'en 1969) dans sa période forte, pour retomber tranquillement, sous le coup des expulsions et scissions, vers une poignée d'individus<sup>94</sup>. À cette question du nombre, ils répondent avec humour :

« Un peu plus que le noyau initial de la guérilla dans la Sierra Maestra, mais avec moins d'armes. Un peu moins que les délégués qui étaient à Londres en 1864, pour fonder l'Association Internationale des Travailleurs, mais avec un programme plus cohérent. Aussi fermes que les Grecs des Thermopyles (« Passant, va dire à Lacédémone... »), mais avec un plus bel avenir. »<sup>95</sup>.

Il ne s'agit pas d'une organisation générationnelle, mais assez bien répartie dans les âges, avec une moyenne, en 1969, de 32 ans<sup>96</sup>. Finalement, son expansion géographique fut assez considérable (variant selon les époques), des sections ou des groupes proches de l'I.S. ayant été fondés en Allemagne, en Belgique, au Canada (concentrée à Montréal autour de Patrick

---

<sup>94</sup> Jean-Jacques Raspaud, Jean-Pierre Voyer, *L'Internationale Situationniste*, Paris, Éditions Champ libre, 1972, p.15.

<sup>95</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.27.

<sup>96</sup> Internationale situationniste, « Renseignements situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, p.17.

Straram), au Danemark, aux Etats-Unis, en Finlande, en France (la section la plus importante), en Grande-Bretagne, en Hollande, en Italie et en Suède<sup>97</sup>.

Sur ses activités, en plus d'une activité rédactionnelle assez imposante (12 numéros de la revue *Internationale situationniste*, plusieurs revues en d'autres langues reprenant ses articles, de nombreux tracts et quelques livres), l'I.S. oeuvra principalement, pendant ces années, à la propagande de ses idées à travers le monde, à créer des liaisons avec les éléments artistiques et politiques révolutionnaires de la planète, et à améliorer les conditions en vue d'une révolution sociale. L'intensité de l'activité de chacune des sections fut assez variable, certaines se contentant de publier quelques textes, principalement sous forme de tracts, et de réaliser une agitation minimale, alors que d'autres (la section française principalement) parvinrent à s'imposer par un travail sérieux et des publications nombreuses. L'activité de l'Internationale dans son ensemble, quant à elle, varia tout autant non seulement par son intensité, mais surtout par son objet. C'est ainsi qu'il est possible, comme le propose Debord lui-même, de distinguer trois phases bien distinctes de son histoire, témoignant de l'importance accrue de l'action et de la théorie révolutionnaire en son sein : la première époque s'étale de 1957 à 1962 et témoigne d'une prépondérance des artistes et des thématiques artistiques au sein de l'organisation; la deuxième va de 1962 à 1969 et évoque le tournant politique pris par l'organisation, ce qui nous intéressera le plus dans ce travail; finalement, les dernières années de l'organisation, jusqu'en 1972, furent marquées par des débats organisationnels et des ruptures qui se terminèrent par la scission<sup>98</sup>. Les thèmes du conseillisme et de l'autogestion ne se sont donc pas imposés de prime abord aux membres de l'I.S., émergeant au contraire à la fin d'une lente maturation qui commence, en filigrane, dès 1956.

---

<sup>97</sup> Internationale situationniste, « Renseignements situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.39.

<sup>98</sup> Guy Debord, « La question de l'organisation pour l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.112.

## 2.2 - Formation et fondation de l'I.S.(1952-1957)

À l'origine de la création de l'I.S. se trouve la réunion des principaux personnages de deux mouvements artistiques incontournables au début des années 50. D'un côté, un pas fut fait vers la création de l'I.S. dès 1952 avec la scission, parmi les lettristes, d'un groupe de quelques personnes ancrées politiquement à gauche. Ce petit groupe s'attribua alors le nom d'Internationale Lettriste et commença à publier une revue dans laquelle les bases théoriques de l'I.S. furent énoncées : *Potlatch*. C'est d'ailleurs dans cette revue qu'apparut pour la première fois, dans le numéro 25 de *Potlatch* en 1956, le mot *situationniste*<sup>99</sup>. De l'autre côté, les anciens membres de Cobra., dont Nieuwenhuis et Jorn, en plus de divers éléments avant-gardistes hors de cette mouvance, appelèrent à une réunification des éléments de l'avant-garde artistique européenne au congrès d'Alba en Italie, toujours en 1956.

Au fil des contacts, ces individus s'accordèrent pour se joindre dans une nouvelle organisation autour d'une plate-forme commune. Le moment officiel de cette union survint finalement les 27 et 28 juillet 1957 dans la ville de Cosio d'Arroscia en Italie : les parties prenantes, désormais soudées autour d'un programme commun, furent l'Internationale Lettriste (Michèle Bernstein et Guy Debord), le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste (Giuseppe Pinot-Gallizio, Asger Jorn, Walter Olmo, Piero Simondo, Elena Verrone) et le Comité psychogéographique de Londres (Ralph Rumney)<sup>100</sup>.

L'atmosphère de cette première rencontre témoigne du caractère ludique et festif de l'Internationale : « Nous sommes restés saouls pendant une semaine. C'est ainsi que l'Internationale situationniste a été créée »<sup>101</sup>, affirme Ralph Rumney dans un livre retraçant cette époque. Outre la débauche d'alcool et les amitiés qui s'y tissèrent, les futurs situationnistes parvinrent à s'entendre sur un programme préalablement élaboré par Debord

<sup>99</sup> Internationale Lettriste, *Potlatch 1954-1957*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1985, 243p.

<sup>100</sup> Gérard Berréby, *Textes et documents situationnistes : 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, p.24.

<sup>101</sup> Ralph Rumney, *Le consul*, Paris, Éditions allia, 1999, p.43.

présentant les fondements d'une nouvelle avant-garde artistique qui dépasserait le cul-de-sac surréaliste. Ce texte superbe se présente sous la forme d'un détournement du *Manifeste du parti communiste* prenant le titre de *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale*. Dès les premières lignes, la nouvelle organisation se place sur le terrain de la révolution et de la radicalité :

« Nous pensons d'abord qu'il faut changer le monde. Nous voulons le changement le plus libérateur de la société et de la vie où nous nous trouvons enfermés. Nous savons que ce changement est possible par des actions appropriées. Notre affaire est précisément l'emploi de certains moyens d'action, et la découverte de nouveaux, plus facilement reconnaissables dans le domaine de la culture et des mœurs, mais appliqués dans la perspective d'une interaction de tous les changements révolutionnaires. »<sup>102</sup>

Dans ce texte, la révolution annoncée et l'avant-garde pouvant la faire advenir ont encore un pied dans le champ artistique en tant qu'accompagnateur privilégié des bouleversements à venir, fidèle à leurs prédécesseurs ayant tentés de faire de la vie le septième art. Nulle part ne se trouvent clairement développés les thèmes du conseilisme et de l'autogestion, mais la table est mise. Ni soumise à un parti, ni apolitique, l'I.S. s'affiche comme une force qui irradie le champ culturel et la superstructure afin d'hâter la révolution : « un intellectuel créateur », affirme Debord, « ne peut être révolutionnaire en soutenant simplement la politique d'un parti, serait-ce par des moyens originaux, mais bien en travaillant, au côté des partis, au changement nécessaire de toutes les superstructures culturelles »<sup>103</sup>. Cette attaque superstructurelle consiste alors à intégrer l'art à la vie quotidienne, à valoriser de nouvelles formes de loisirs, de jeux, d'emplois de la vie, etc. Détournant Marx, le *Rapport* se termine sur ce slogan-programme : « On a assez interprété les passions : il s'agit maintenant d'en trouver d'autres. »<sup>104</sup>. Suffisamment inclusif pour intégrer

---

<sup>102</sup> Guy Debord, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p.7.

<sup>103</sup> Idem, p.31.

<sup>104</sup> Idem, p.45.

tous les membres présents, ce texte ouvrit ainsi la voie à une fusion beaucoup plus poussée de l'art et de l'engagement politique : il plaça d'entrée de jeu l'I.S. sur un nouveau terrain, encore vaguement défini et peu exploré, dans le champ des avant-gardes artistiques.

### 2.3 – *La période du dépassement de l'art (1957-1961)*

Les cinq premières années de l'I.S. se déroulèrent principalement sous le signe du dépassement de l'art, chèrement défendu par Asger Jorn et Constant Nieuwenhuis, mais aussi par d'autres qui seront tranquillement mis à l'écart. La deuxième conférence de l'organisation, tenue à Paris en janvier 1958, et surtout la troisième, tenue à Munich en avril 1959, démontre la prépondérance des artistes de l'I.S. se concentrant sur l'urbanisme unitaire<sup>105</sup> et un concept de construction de situations tous deux marqués par l'optique de ce dépassement<sup>106</sup>. Les textes de la revue française de l'I.S. en sont bien la preuve : le premier numéro, publié en juin 1958, est consacré en grande partie à la critique des surréalistes, à la construction de situations et à l'urbanisme unitaire; le deuxième, publié fin 1958, traite principalement de Cobra, de la peinture industrielle et de la dérive psychogéographique; le troisième, publié en 1959, s'intéresse surtout à l'art en général, au détournement, et encore une fois à l'urbanisme unitaire et la peinture industrielle. Aucun article de cette période ne se présente comme entièrement politique, ce dernier champ opérant toujours en association avec des thèses artistiques. De plus, activité centrale sur laquelle se consacrent plusieurs situationnistes, l'urbanisme unitaire a droit à un bureau de recherches très actif sur lequel la discorde entre « artistes » et « révolutionnaires » va démarrer.

Rapidement, certaines contradictions insurmontables apparurent chez les partisans d'une I.S. davantage centrée sur des pratiques particulières qui permettraient de dépasser l'art

---

<sup>105</sup> Définition par l'I.S. dans le numéro 1 de la revue portant son nom : « Théorie de l'emploi d'ensemble des arts et techniques concourant à la construction intégrale d'un milieu en liaison dynamique avec des expériences de comportement. »

<sup>106</sup> Mirella Bandini, *L'esthétique, le politique, de Cobra à l'Internationale Situationniste*, Rome, Sulliver et Via Valeriano, 1998, p.141.

séparé ou marchand. Par exemple, comment serait-il possible de mettre les théories de l'urbanisme unitaire à l'œuvre dans un système capitaliste ? Et face aux résistances qui empêchent cette théorie d'entrer dans la pratique, le danger n'est-il pas d'abandonner l'espoir de changements radicaux immédiats en faveur d'un utopisme détaché de la réalité, ou au contraire d'un réformisme qui s'allie à tous les pouvoirs ? Debord avait bien compris cette impasse, et commença dès cette période à tenter de convaincre ses camarades que « le dépassement révolutionnaire des conditions existantes dépend d'abord de l'apparition de perspectives concernant la totalité »<sup>107</sup>. Si quelques compromis apparaissaient ici et là pour satisfaire les deux tendances (dont *Le manifeste*, où la révolution globale en prend pour son grade au profit de la proposition loufoque de s' « emparer de l'U.N.E.S.C.O. »<sup>108</sup>), certains comme Debord entendaient bien lier indissolublement dépassement de l'art et révolution totale.

Loin de se geler, la scission passa à une phase supérieure à la IV<sup>ème</sup> Conférence de l'I.S. qui se déroula à Londres du 24 au 28 septembre 1960. D'entrée de jeu, la question fatidique est posée et charge lourdement le débat : « Dans quelle mesure l'I.S. est-elle un mouvement politique ? »<sup>109</sup>. Debord y proposa même, afin d'ancrer l'I.S. au-delà d'un simple groupe de réflexion ou de théorie politique, mais aussi d'action, que chacun des membres explique selon lui s'il y a « des forces dans la société sur lesquelles l'I.S. peut s'appuyer » et dans quelles conditions<sup>110</sup>. Toujours scindée en deux à sa clôture, cette quatrième conférence se clôt cependant sur un remaniement du fonctionnement de l'I.S., diminuant le pouvoir des sections nationales au profit de l'organisation dans son ensemble et préparant la table pour les

---

<sup>107</sup> Internationale situationniste, « Discussion sur un appel aux intellectuels et artistes révolutionnaires », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, p.22.

<sup>108</sup> Internationale situationniste, « Manifeste », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.36-39.

<sup>109</sup> Internationale situationniste, « La quatrième conférence de l'I.S. à Londres », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, p.20.

<sup>110</sup> Idem, p.20.

exclusions qui suivront, la plupart d'entre elles provenant de Debord et ses partisans, majoritaires dans l'Internationale.

Cette époque fut également celle de l'élargissement considérable de l'influence des textes situationnistes, entre autre au Québec où une revue situationniste, *Cahier pour un paysage à inventer*<sup>111</sup>, est brièvement publiée (un seul numéro) par Patrick Straram. Quant aux endroits où l'I.S. était déjà implantée, son importance grandissante ne va pas sans heurts, comme en Allemagne, où elle déranga tellement que la revue situationniste *Spur* fut perquisitionnée par la police alors que les membres subirent le chantage des autorités<sup>112</sup>. Cette influence en pleine expansion n'était évidemment que le début d'un lent processus qui va colorer les événements de 1968 des deux côtés de l'Atlantique.

#### 2.4. Le tournant politique (Vème Conférence de 1961 au scandale de Strasbourg en 1966)

En aucun cas une division *a posteriori* du contenu de l'œuvre de l'I.S. et extérieure à sa propre volonté, comme certains philosophes tels qu'Althusser ont tenté de le faire avec l'œuvre de Marx, le tournant politique fut entièrement délibéré et reconnu par les membres de l'Internationale eux-mêmes. Il était important pour eux qu'il « n'échappe à personne que les recherches théoriques de l'I.S. constituent — heureusement — un mouvement qui s'est approfondi et *unifié* en corrigeant un bon nombre de ses premières présuppositions »<sup>113</sup>. Le terme de correction est ici employé à bon escient puisqu'il s'agissait selon eux, du moins pour le courant dominant de l'I.S., d'un bond en avant vers l'idéal qui les animait depuis le départ, et non pas un abandon ou un recul.

Plusieurs éléments précipitèrent l'I.S. du côté de l'ultra-gauche dans les débuts des années 60. Debord, qui pesait d'un poids considérable au sein de l'Internationale, se lia à

---

<sup>111</sup> Patrick Straram, *Cahier pour un paysage à inventer*, Montréal, UQAM, 1960, non-paginé.

<sup>112</sup> Spur, « Tract », dans *Archives situationnistes : Volume 1 Documents traduits 1958-1970*, Paris, Contre-Moule / Parallèles, 1997, p.79.

<sup>113</sup> Internationale situationniste, « La pratique de la théorie », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.58.



l'activité de *Socialisme ou Barbarie* dès 1960, allant même jusqu'à écrire un texte à saveur politique et révolutionnaire avec P. Canjuers au titre de *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*<sup>114</sup>. En parallèle avec ce travail théorique, un nouveau venu présenté à Debord par Henri Lefebvre répondant au nom de Raoul Vaneigem vint s'ajouter à l'organisation. Ce dernier, très charismatique et parvenant rapidement à se faire une place importante au sein de l'I.S., donna un nouvel élan au courant politique contre le courant artistique. Finalement, le contexte bouillonnant de ce début des années 60 donna une force vitale à ceux parmi l'I.S. qui croyaient à la possibilité d'une révolution prochaine dans laquelle les situationnistes auraient un rôle à jouer et de nouveaux concepts à apporter. Comme l'explique Gianfranco Marelli, ce contexte était riche en événements, autant avant que pendant le tournant politique :

« la situation internationale, caractérisée par l'aggravation de la guerre froide (crise cubaine, Mur de Berlin), par les processus de décolonisation dans les pays sous-développés (1960 fut « l'année de l'indépendance africaine »), par la rupture idéologique entre Moscou et Pékin, par la naissance des premiers mouvements anti-impérialistes dans les pays industrialisés (*Zengakuren* au Japon), et enfin par la protestation de la jeunesse ( *Provos*, *Blousons-noirs*, *Hooligans*), allait conforter la théorie situationniste sur le terrain qu'elle commençait d'investir, en confirmant son opinion quant à l'existence de conditions révolutionnaires dans la société actuelle. »<sup>115</sup>

La Vème Conférence de l'I.S., se déroulant du 28 au 30 août 1961 à Göteborg, dévoila clairement cette nouvelle tangente. Vaneigem y lut un rapport d'orientation qui expliquait à lui seul toute l'action future de l'Internationale :

« Le monde capitaliste ou prétendu anti-capitaliste organise la vie sur le mode du spectacle... Il ne s'agit pas d'élaborer le spectacle du refus mais bien de refuser le spectacle. Pour que leur élaboration soit *artistique*, au sens nouveau et authentique qu'a défini l'I.S., les éléments de destruction du spectacle doivent précisément cesser d'être des œuvres d'art. Il n'y a pas de *situationnisme*, ni d'œuvre d'art situationniste, ni davantage de situationniste spectaculaire. Une fois pour toutes. Une telle perspective ne

<sup>114</sup> P. Canjuers et Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, pp.222-228.

<sup>115</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme : Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste 1957-1972*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, p.156.

signifie rien si elle n'est pas liée directement à la praxis révolutionnaire, à la volonté de *changer l'emploi de la vie* [...] Notre position est celle de combattants entre deux mondes : l'un que nous ne reconnaissons pas, l'autre qui n'existe pas encore. Il s'agit de précipiter le télescopage. De hâter la fin d'un monde [...] »<sup>116</sup>

Le message est on ne peut plus clair : la récréation est terminée, la seule attitude conséquente avec l'héritage des avant-gardes est de transformer de fond en comble le système économique et politique, et aucun art marchand et réformiste ne peut être tolérable dans cette optique. Art et philosophie ne peuvent aboutir à une remise en question de la vie quotidienne qu'en bouleversant complètement, à l'aide de l'action politique, les bases du capitalisme : en d'autres termes, l'I.S. passe « de la révolution de l'art vers l'art de la révolution »<sup>117</sup>. Dans le numéro 6 de la revue *Internationale situationniste*, en août 1961, ces changements se manifestent par la première apparition du mot *conseillisme*, de références à ce sujet et d'un changement de ton dont le titre du premier texte témoigne : *Instruction pour une prise d'armes*<sup>118</sup>.

Au gré des Conférences, tous les éléments ne voulant pas déroger de leur position uniquement artistique furent sommés de prendre la porte de l'I.S. : aux démissions des très influents Constant Nieuwenhuis et Asger Jorn, déjà annoncées en 1960 et 1961, s'ajoutèrent les exclusions de la section allemande (le groupe Spur) et de la section scandinave, faisant finalement de l'Internationale une organisation d'individus liés par une même volonté révolutionnaire. La section scandinave, toujours persuadée de la validité de ses thèses, décida alors de fonder, le 15 mars 1962, une deuxième Internationale situationniste composée de quelques membres (Ansgar Elde, Jörgen Nash, Katja Lindell, Steffan Larsson et Hardy Strid), en plus du cheval de Jörgen Nash, Abrosius Fjord, afin de gonfler cette liste<sup>119</sup>. Pendant un certain temps, le *nashisme* se présenta comme un repoussoir aux membres de l'I.S., en tant que

---

<sup>116</sup> Internationale situationniste, « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.27.

<sup>117</sup> Thomas Genty, « La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art », 1998, En ligne, <http://library.nothingness.org/articles/all/all/display/218>, Consulté en juillet 2006.

<sup>118</sup> Internationale situationniste, « Instructions pour une prise d'armes », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, 1961, p.3.

<sup>119</sup> Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denöel impacts, 2003, p.306.

refus chez les artistes de se plonger dans « les luttes engagées contre les conditions dominantes de la culture et de la société. »<sup>120</sup>.

La scission consommée, les revues comme l'activité changèrent rapidement de teneur : les numéros huit et neuf de la revue centrale furent presque entièrement consacrés à l'étude concrète des transformations du mode de production capitaliste, à l'organisation révolutionnaire ainsi qu'à l'esquisse de la révolution à venir. L'Internationale se permit même de faire un *mea culpa*, affirmant à l'entrée du neuvième numéro que « la part d'échec de l'I.S., c'est ce qui est communément considéré comme du succès : la valeur artistique que l'on commence à apprécier parmi nous »<sup>121</sup>. De plus, l'I.S. se mélanga et se lia toujours plus à Socialisme ou Barbarie, autour de 1964-65, par le biais de Jean-François Lyotard et d'autres membres : Mustapha Khayati, Théo Frey, Judith Frey, Herbert Holl et Jean Garnault, tous des activistes proches de l'ultra-gauche et de ce dernier mouvement, passèrent dans l'Internationale en alimentant davantage la ferveur conseilliste et autogestionnaire<sup>122</sup>. Sans cachette sur ses allégeances révolutionnaires, l'I.S. s'auto-définit clairement dans un tract de 1965 comme l'« expression d'un groupe international de théoriciens qui, dans les dernières années, a entrepris une critique radicale de la société moderne : critique de ce qu'elle est réellement, et critique de tous ses aspects »<sup>123</sup>.

#### 2.4– Du scandale de Strasbourg à Mai 68 (1967-1968)

Dans la foulée de la 7<sup>ème</sup> Conférence de Paris en juillet 1966, les événements se précipitèrent rapidement pour une I.S. beaucoup plus soudée et forte de nouveaux membres. Au Danemark, les thèses de l'Internationale se répandirent comme une traînée de poudre suite

---

<sup>120</sup> Internationale situationniste, « L'opération contre-situationniste dans divers pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.26.

<sup>121</sup> Internationale situationniste, « Maintenant, l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.3.

<sup>122</sup> Christophe Bourseiller, 2003, op.cit., p.315.

<sup>123</sup> Idem, p.317.

à la poursuite très médiatisée du situationniste Jeppesen Victor Martin, accusé par l'association Réarmement Moral d' « offenses à la morale et aux bonnes mœurs, pornographie, outrage à l'État et à la famille royale danoise »<sup>124</sup> en raison du détournement antireligieux et provocateur d'une bande dessinée. De plus, ce même Victor Martin, ayant planifié des actions contre des exercices des troupes de l'OTAN à Copenhague, fut par la suite ciblé par la police et son appartement explosa quelques secondes après en être sorti, tout pour attirer l'attention sur cet activiste et les positions qu'il défendait.

Parallèlement, à Amsterdam, l'ex-situationniste Constant Nieuwenhuis faisait partie du mouvement Provos, organisant des *happening* et des manifestations de masse témoignant d'une imagination débridée héritée en grande partie des situationnistes, accumulant scandales après scandales tout en diffusant des thèses proches de l'I.S. S'ajouta à tout ceci les liens nouveaux entre l'I.S. et l'association étudiante japonaise *Zengakuren*, avec le groupe *Accion comunista* celui de *Pouvoir ouvrier*, avec la librairie d'ultra-gauche *La Vieille Taupe* qui diffusa largement leurs écrits, avec des situationnistes nord-américains qui y répandirent un texte sublime sur les émeutes de Watts, etc.

Le coup de semonce le plus important fut finalement ce qui est aujourd'hui désigné sous le titre de *Scandale de Strasbourg*. Le tout commença à l'été 1966 quand des étudiants partisans des thèses situationnistes vinrent rencontrer des membres de l'I.S. pour avoir leurs conseils afin de gérer une situation très particulière : l'élection de six d'entre eux à la direction de l'Association étudiante locale (A.F.G.E.S.)<sup>125</sup>. Par le biais de Mustapha Khayati, l'I.S. tenta d'influencer ce groupe d'étudiants prêts à tout mettre en jeu. Peu après la rentrée de l'automne 2006, ces étudiants diffusèrent à Strasbourg un détournement de B.D. à saveur situationniste, puis la revue *Nouvelles*, qui publia des textes liés aux Provos, à Watts, à

---

<sup>124</sup> Internationale situationniste, « Les mois les plus longs », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.37.

<sup>125</sup> Internationale situationniste, « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.23.

Zengakuren, etc. Évidemment, toutes ces publications furent alors financées par le budget de l'association étudiante.

Le grand scandale eut finalement lieu le 22 novembre 1966, à l'ouverture du Palais universitaire, quand une brochure au contenu mélangeant provocation et théorie situationniste, intitulée *De la misère en milieu étudiant*<sup>126</sup> et écrite principalement par Mustapha Khayati, fut déposée sur chacun des sièges disponibles à la cérémonie. La réaction fut immédiate en raison du contenu explosif de ce bref écrit : commençant par dresser le portrait de la situation médiocre de l'étudiant dans la société capitaliste autant par sa pauvreté matérielle que par le rôle qui lui est assigné dans la reproduction du système, la brochure enchaîne avec une critique des références culturelles et politiques de cette jeunesse qui prétendent le libérer de sa condition, pour finalement terminer avec quelques propositions situationnistes vers une révolution qui soit à la fois hédoniste et libertaire. Suite à la distribution de cet écrit, il s'ensuivit une absence de compromission très active envers les journalistes couvrant le scandale, la fermeture d'un bureau d'aide psychologique relié à l'association étudiante qualifié de « contrôle para-policier d'une psychiatrie répressive »<sup>127</sup>, et surtout un militantisme contre les formes régressives du syndicalisme étudiant qui mena ce petit groupe à la dissolution forcée par l'entremise de l'Union Nationale des Étudiants Français (U.N.E.F.).

Même s'il est impossible de décrire en détail les suites trop complexes de cet événement, il est indispensable de noter que l'influence de cette brochure sur le milieu étudiant français fut indubitable pour la révolte de Mai 68. Au tirage de 20 000 exemplaires de ce texte<sup>128</sup>, phénoménal pour une publication d'ultra-gauche, s'ajoutera très tôt, en 1967, deux autres livres indispensables pour la théorie situationniste, soit *La société du spectacle* de Guy Debord et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem,

---

<sup>126</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, 59p.

<sup>127</sup> Internationale situationniste, « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg », op.cit., p.27.

<sup>128</sup> Éliane Brau, *Le situationnisme ou la nouvelle internationale*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1968, p.55.

tirés eux aussi à des forts tirages de plus de 2000 exemplaires avant les événements de mai<sup>129</sup>, ce qui s'explique par la très grande qualité de ces deux écrits. Le livre de Guy Debord, tout d'abord, représente une remarquable tentative d'actualisation de la l'analyse marxiste du capitalisme là où les rapports d'exploitation et les rapports sociaux en général sont désormais médiatisés par des images. Analysant ces nouvelles réalités du capitalisme dans les moindres racoins de la vie quotidienne, dont l'urbanisme, la représentation et l'utilisation du temps, la culture, Debord détruit à la fois les illusions du mouvement révolutionnaire tout en indiquant des pistes de départ pour des nouvelles luttes plus conséquentes et mieux adaptées à leur temps. Quant au livre de Raoul Vaneigem, il s'agit d'une longue exhortation à la révolte à l'encontre du capitalisme et de la société de consommation. Divisé en deux parties, la première tente de dresser un portrait complet de la « perspective du pouvoir », c'est-à-dire en quoi elle empêche l'individu de participer, de communiquer et de se réaliser pleinement, pour ensuite s'adresser à la subjectivité radicale de l'individu et à ses possibilité révolutionnaires dans une optique très proche des libertaires individualistes. Ce sont principalement les slogans de ces trois livres qui inspirèrent les graffitistes pendant les événements de mai 1968, ce qui démontre en partie leur très grande importance<sup>130</sup>.

## 2.5. Mai 68

Les situationnistes, sans affirmer qu'ils furent responsables des événements de mai 68, en ont lourdement influencé le cours par leur travail théorique préparatoire comme par leur activité concrète pendant l'explosion. Rapidement, il est possible de dresser une liste des groupuscules dans lesquels des membres de l'I.S. ont participé directement, en plus, évidemment, de leur présence constante avec les émeutiers : les Enragés de Nanterre, le

---

<sup>129</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.18.

<sup>130</sup> Sur les graffitis de mai 68, cf. Walter Lewino, *L'imagination au pouvoir*, Paris, Éric Losfeld Éditeur, 1968, non-paginé.

Mouvement du 22 mars, les révolutionnaires de Nantes, le Comité d'occupation de la Sorbonne et le Comité pour le maintien des Occupations<sup>131</sup>. Cependant, l'influence situationniste s'est manifestée également dans les thèmes et les méthodes utilisées : premièrement, des thèses conseillistes et autogestionnaires furent présentes dans plusieurs milieux et revendications, quoique davantage dans le Comité pour le Maintien des Occupations<sup>132</sup> ; ensuite, la présence un peu partout de thèmes étrangers « aux schémas révolutionnaires classiques », nous dit Jean-Louis Brau, comme « une volonté délibérée de se débarrasser de tout un système de contraintes étatiques maintenues par l'aliénation sous toutes formes, politique, économique, culturelle, sexuelle, etc. »<sup>133</sup>, ou dit autrement d'une critique intégrale de tous les aspects de la vie, des « cadences infernales du travail à l'intoxication par les mass media, de l'urbanisme à l'enseignement, de l'art à la monotonie de la vie »<sup>134</sup> ; finalement, l'emploi de méthodes inspirées de la théorie du détournement développée par l'I.S., dont la propagation de thèses à l'aide de romans-photos, de bandes dessinées, de photographies érotiques, de faux-communiqués, de pastiches de quotidiens connus, etc.

La reconnaissance de l'influence des thèses de l'I.S., loin de n'être qu'élucubrations inventées *a posteriori*, se retrouve chez la plupart de ceux ayant joué un grand rôle au cours de cet événement, dont Robert Estivals, Daniel Cohn-Bendit dans *Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, ou Régis Debray ayant affirmé que les situationnistes furent « les vrais génies de mai »<sup>135</sup>. Le plus surprenant est cette reconnaissance de la présence des thèses de l'I.S. dans cette révolte par Charles de Gaulle, dans un entretien du 7 juin 1968 où il affirma que « cette explosion a été provoquée par quelques groupes qui se révoltent contre la

<sup>131</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », op.cit., p.18.

<sup>132</sup> René Viénet, *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968, p.182.

<sup>133</sup> Jean-Louis Brau, *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! : histoire du mouvement révolutionnaire étudiant en Europe*, Paris, Éditions Albin Michel, 1968, p.32.

<sup>134</sup> Pascal Dumontier, *Les situationnistes et mai 68 : théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1990, p.157.

<sup>135</sup> Anselm Jappe, « Les situs à l'étranger », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, p.64.

société moderne, contre la société de consommation, contre la société mécanique, qu'elle soit communiste à l'Est, ou qu'elle soit capitaliste à l'Ouest. »<sup>136</sup>.

La force de l'I.S. quant à mai 68 fut certainement sa capacité de prévoir les événements à partir des révoltes précédentes (Watts, les *Provos*) et d'appréhender son contenu comme un refus de la société de consommation. Alors que Socialisme ou Barbarie se disloque peu avant 1968 en raison de l'improbabilité que des conflits sociaux importants éclatent dans cette situation, qu'Henri Lefebvre critique l'utopisme des situationnistes en arguant que si des explosions subites ont pu avoir lieu dans l'histoire (citant 1871), « cette conjoncture ne se produira plus »<sup>137</sup>, l'I.S. affirmait pour sa part dans le numéro 10 de sa revue : « Ce qu'il y a d'apparemment osé dans plusieurs de nos assertions, nous l'avancions avec l'assurance d'en voir suivre une démonstration historique d'une irrécusable lourdeur. »<sup>138</sup>. Ils ne croyaient certainement pas si bien dire.

Sans entrer dans les détails de ce qui fut tout de même « la plus grande grève générale qui ait jamais arrêté l'économie d'un pays industriel avancé »<sup>139</sup>, quelques grands moments de cette aventure méritent d'être mentionnés. Un de ceux-ci fut la création, le 14 mai, du Comité Enragés-I.S. ayant pour but de faire pénétrer les thèses conseillistes et autogestionnaires au sein de l'ébauche de démocratie directe qu'était l'occupation de la Sorbonne. De la salle Jules Bonnot, où ils s'installèrent, on pouvait y lire un drap où figurait ce slogan : « Occupation des usines – Conseils Ouvriers – Comité Enragés-Internationale situationniste. ». Cette période fut consacrée principalement à établir des liens avec le mouvement ouvrier, à tenter de radicaliser les étudiants dont plusieurs n'étaient que réformistes, à consolider cette forme de démocratie directe naissante, et finalement à peindre les murs et à envoyer des messages politiques

---

<sup>136</sup> Thomas Genty, « La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art », 1998, En ligne, <http://library.nothingness.org/articles/all/all/display/218>, Consulté en juillet 2006.

<sup>137</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », op.cit., p.6.

<sup>138</sup> Internationale situationniste, « De l'aliénation, examen de plusieurs aspects concrets », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.77.

<sup>139</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », op.cit., p.3.



révolutionnaires et anti-bolchéviques à nul autre que le Kremlin et Pékin !<sup>140</sup> Quoique sans importance pratique, ces derniers messages sont on ne peut plus clairs sur le contenu théorique que l'I.S. adopta et répandit à cette époque :

« Tremblez bureaucrates, le pouvoir international des conseils de travailleurs va bientôt vous balayer. L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste. Vive la lutte des marins de Kronstadt et de la Makhnovitchina contre Trotsky et Lénine. Vive l'insurrection conseilliste de Budapest en 1956. À bas l'État. Vive le marxisme révolutionnaire. Comité d'occupation de la Sorbonne autonome et populaire. »<sup>141</sup>

La démocratie radicale défendue alors par les situationnistes, s'inspirant principalement du conseillisme de Pannekoek, impliquait le pouvoir suprême de l'assemblée populaire de la Sorbonne contre toute spécialisation ou représentation du pouvoir et donc une réélection quotidienne de délégués révocables possédant un mandat exécutif. Devant la timidité des gens présents à la Sorbonne et les tentatives de récupération de la lutte par des organisations empreintes de léninisme, les Enragés et les situationnistes décidèrent de quitter les lieux le 17 mai pour former une nouvelle organisation qui marqua profondément l'histoire de l'I.S., le Comité pour le Maintien Des Occupations (C.M.D.O.).

Composé d'une dizaine de situationnistes, dont Riesel, Debord, Vaneigem, Sébastiani et Khayati, d'une dizaine d'étudiants radicaux et d'une dizaine de conseillistes à l'extérieur de l'I.S. et du mouvement étudiant<sup>142</sup>, ce petit groupe fondé sur la démocratie directe est parvenu en un laps de temps très court à publier de nombreux textes théoriques et pratiques, des bandes dessinées, des tracts et des affiches tirés à plus de 200 000 exemplaires pour les plus importants, en plus d'être traduits en anglais, allemand, espagnol, italien, danois et arabe<sup>143</sup>. Le contenu de ces documents, très conseilliste, se résume assez bien par cette adresse aux travailleurs publié par le C.M.D.O. :

---

<sup>140</sup> René Viénet, 1968, op.cit., p.83.

<sup>141</sup> Greil Marcus, *Lipstick traces: Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Éditions Allia, 1998, p.427.

<sup>142</sup> René Viénet, 1968, op.cit., p.167.

<sup>143</sup> Idem, p.177.

« Qu'est-ce qui définit le pouvoir des Conseils ? La dissolution de tout pouvoir extérieur; la démocratie directe et totale; l'unification pratique de la décision et de l'exécution; le délégué révocable à tout instant par ses mandants; l'abolition de la hiérarchie et des spécialisations indépendantes; la gestion et la transformation conscientes de toutes les conditions de la vie libérée; la participation créative permanente des masses; l'extension et la coordination internationalistes. »<sup>144</sup>

Un mot-clef de ce tract est certainement « extension », puisque les membres de l'I.S. n'ont jamais perçu ces événements comme un mouvement seulement *ouvrier* ou *étudiant*, ni même *français* ou *national*, mais plutôt comme la maturation d'un processus révolutionnaire global qui « hante l'Europe et va bientôt menacer toutes les classes dominantes du monde, des bureaucrates de Moscou et Pékin aux milliardaires de Washington et Tokyo »<sup>145</sup>. Le C.M.D.O. comme l'I.S. se sont donc présentés comme des jeteurs de ponts à la suite de cet événement, d'une part entre les différents milieux et d'autre part entre les forces révolutionnaires internationales. Cette formidable aventure se termina finalement le 15 juin, quand le C.M.D.O. se dissout face à l'écrasement de la révolte par De Gaulle, qui sonne « la fin de la récréation ».

Le meilleur testament de l'influence et de l'action de l'I.S. en mai 68, après les événements, fut évidemment la poésie murale sous forme de graffitis aux accents très situationnistes, avec des slogans soit directement pris dans les livres de Vaneigem, Khayati ou Debord, soit inspirés par leurs principaux thèmes. Voici un échantillon de ces graffitis : « Consommez plus, vous vivrez moins », « Enragés de tous les pays, unissez-vous », « L'art est mort, ne consommez pas son cadavre », « On ne revendiquera rien, on ne demandera rien, on prendra, on occupera », « Ne travaillez jamais », « On achète ton bonheur. Vole-le », « Éjacule tes désirs », « Je prends mes désirs pour la réalité, car je crois en la réalité de mes désirs »<sup>146</sup>. L'originalité du vocabulaire théorique qui émane autant de ces slogans que des

---

<sup>144</sup> Pascal Dumontier, 1990, op.cit., p.177.

<sup>145</sup> Citation du Conseil datant du 30 mai, cité dans Marcus, Greil, 1998, op.cit. p.524.

<sup>146</sup> Cf. Walter Lewino, 1968, op.cit., non-paginé.

tracts et écrits situationnistes pendant mai 1968, analysée « scientifiquement » par certains<sup>147</sup>, restera le signe distinctif de l'I.S. qui, par son ouverture et ses emprunts protéiformes, représente un cas unique non seulement dans la gauche mais aussi dans l'ultra-gauche. Comme ils l'écrivirent, ceux qui en doutent « n'ont qu'à lire les murs »<sup>148</sup>.

## 2.6. De Mai 68 à la dissolution

Mai 68 marque à la fois l'apothéose et le déclin de l'I.S.. Formée sur le modèle du groupe d'affinité, cette organisation ne pouvait être éternelle, surtout une partie des buts fixés atteints. Dans la revue numéro 12, on peut lire : « Nous sommes désormais sûrs d'un aboutissement satisfaisant de nos activités : l'I.S. sera dépassée. »<sup>149</sup>. En effet, la pénétration de la théorie situationniste se manifeste par plusieurs signes : la création d'une multitude de groupes pro-situs aux noms les plus étranges les uns que les autres (Internationale des jouisseurs, Internationale unitaire, le Grand soir, etc.)<sup>150</sup>, autant en France qu'ailleurs dans le monde, composés de « spectateurs enthousiastes de l'I.S. »<sup>151</sup> délaissant la théorie pour l'idéologie ; deuxièmement, une reconnaissance de la valeur des livres situationnistes par le milieu littéraire, reconnaissance qui sera catégoriquement refusée par des lettres d'insultes d'une violence inouïe<sup>152</sup>; troisièmement, une diffusion toujours plus grande des livres situationnistes, ceux de Debord et Vaneigem étant épuisés, *De la misère en milieu étudiant* circulant partout, et le 12<sup>ème</sup> numéro de la revue Internationale situationniste étant diffusé à plus de 10 000 exemplaires; finalement, une ridicule reconnaissance par le dictionnaire Larousse qui, voulant faire tendance, inclut le mot *situationniste* dans ses définitions, mais

<sup>147</sup> Collectif, *Des tracts en mai 68*, Paris, Champ libre, 1978, p.118.

<sup>148</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », op.cit., p.18.

<sup>149</sup> Idem, p.34.

<sup>150</sup> Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël impacts, 2003, p.374.

<sup>151</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.50.

<sup>152</sup> Internationale situationniste, « La pratique de la théorie 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.82-106.

avec une ignorance monumentale... « Se dit d'un groupe d'étudiants préconisant une action efficace contre la situation sociale qui favorise la génération en place »<sup>153</sup>.

La période post-68 fut plutôt morte quant à l'activité théorique ou pratique cohérente, outre la revue 12 de la revue I.S., exclusivement sous le signe de la révolution, du conseilisme et des débats organisationnels qui menèrent à une série de ruptures à la mode surréaliste. Alors que de nouvelles sections apparaissaient en Italie et aux Etats-Unis, la section principale vit Guy Debord démissionner du comité de rédaction de la revue centrale, en plus d'être tiraillée par plusieurs animosités internes. Le 25 septembre 1969, la 8<sup>ème</sup> conférence de l'organisation s'ouvrit à Venise en Italie et marqua, par ses débats houleux, le début d'une lente autodestruction aboutissant, en décembre 1970, à une I.S. qui ne contient plus que cinq membres : Guy Debord, René Viénet, René Riesel, Gianfranco Sanguinetti et J.V. Martin<sup>154</sup>. Même Raoul Vaneigem, qui a démissionné le 14 novembre 1970, ne fait plus partie du lot.

Après un long mutisme, l'I.S. en vint finalement à signer son acte de décès en avril 1972, par la publication d'un livre écrit par Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti, *La Véritable Scission dans l'Internationale, circulaire publique de l'Internationale situationniste*. Nous discuterons plus loin du contenu théorique de cet écrit, mais nous pouvons déjà affirmer que les échecs majeurs de l'I.S. quant à une organisation radicalement démocratique égalitaire et non-hiérarchique y sont manifestes. Le texte présente la fin de l'I.S. comme une disparition forcée face à la récupération spectaculaire de la théorie situationniste : « Et maintenant que nous pouvons nous flatter d'avoir acquis parmi cette canaille la plus révoltante célébrité, nous allons devenir *encore plus inaccessibles*, encore plus clandestins. Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs »<sup>155</sup>. Finalement, ils auront été fidèles à cette injonction : « Nous étions là pour combattre le spectacle, non pour le

---

<sup>153</sup> Christophe Bourseiller, 2003, op.cit., p.373.

<sup>154</sup> Idem, p.385.

<sup>155</sup> Guy Debord, Guy, Gianfranco Sanguinetti, 1972, op.cit., p.79.

gouverner»<sup>156</sup>. Dans son ensemble, l'histoire de l'I.S. se confond donc à cette lente maturation théorique qui commence avec le dépassement de l'art et qui se termine sur un socle politique où le conseilisme et l'autogestion ont une place prépondérante.

---

<sup>156</sup> Guy Debord, Guy, Gianfranco Sanguinetti, 1972, op.cit., p.68.

## CHAPITRE 3 – CRITIQUE DE LA SÉPARATION

### 3.1 Une conception de l'être humain : l'*homo ludens*

On retrouve dans l'œuvre de l'I.S. une palette assez impressionnante de refus parfois difficiles à comprendre sinon dans la simple continuité de l'anarchisme et du marxisme historique : refus du capitalisme, de toute forme de hiérarchie, des idéologies, des religions, de l'État, de toutes les formes d'aliénation. Pourtant, loin de se réduire à une vision naturaliste de l'être humain considéré comme naturellement bon, dans la lignée de Kropotkine<sup>157</sup>, ou à une vision marxiste d'un être socialement conditionné par l'infrastructure, l'I.S. assoit tous ces refus sur une conception extrêmement originale : l'*homo ludens* de Johan Huizinga. Abondamment cité dans les écrits situationnistes et ouvertement réclamé, Huizinga affirme dans son œuvre principale, que « si l'on analyse à fond la teneur de nos actes, il se peut qu'on en vienne à concevoir tout agir humain comme n'étant que pur jeu »<sup>158</sup>, et que « nous sommes donc plus que des êtres raisonnables, car le jeu est irrationnel »<sup>159</sup>. Tel que défini par Huizinga, le jeu est entièrement opposé aux activités spécialisées généralement désignées comme le secteur des loisirs dans nos sociétés actuelles, puisqu'il « exclut toute propagande » qu'il « a sa fin en soi » et que « son esprit et son climat sont ceux de l'exaltation joyeuse, non de la fièvre hystérique »<sup>160</sup> :

« le jeu est une action ou une activité volontaire, accomplie dans certaines limites fixées de temps et de lieu, suivant une règle librement consentie mais complètement impérieuse, pourvue d'une fin en soi, accompagnée d'un sentiment de tension et de joie, et d'une conscience d'« être autrement » que la « vie courante » »<sup>161</sup>.

S'amarrant à cette conception de l'être humain définie par Huizinga, les situationnistes vont converger avec celui-ci pour dénoncer la société des loisirs modernes brimant « la

---

<sup>157</sup> Pierre Kropotkine, *L'entraide, facteur de l'évolution*, Montréal, Écosociété, 2001, 400p.

<sup>158</sup> Johan Huizinga, *Homo Ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Gallimard, Paris, 1951, p.11.

<sup>159</sup> Idem, p.20.

<sup>160</sup> Idem, p.337.

<sup>161</sup> Idem, p.58.

libération du potentiel ludique de l'homme »<sup>162</sup>. Cependant, ces derniers vont lier le plein épanouissement de ce potentiel « à sa libération en tant qu'être social »<sup>163</sup>. Dès le premier numéro de la revue centrale de l'I.S., le texte *Contribution à une définition situationniste du jeu* explique en quoi la vision de l'être humain comme *homo ludens* et la place centrale accordée à l'activité ludique s'inspirent mais divergent de celle d'Huizinga : d'une part, « la nouvelle phase d'affirmation du jeu semble devoir être caractérisée par la disparition de tout élément de compétition » qui ne serait que « le mauvais produit d'une mauvaise société »<sup>164</sup>, ce qui était étranger à Huizinga, plutôt prompt à affirmer que « le combat est jeu »<sup>165</sup> ; d'autre part, alors que ce dernier réduit la sphère du jeu aux moments de rupture avec la vie quotidienne, les situationnistes affirment justement que « la distinction centrale qu'il faut dépasser, c'est celle que l'on établit entre le jeu et la vie courante » afin que « le jeu, rompant radicalement avec un temps et un espace ludiques bornés » envahisse « la vie entière »<sup>166</sup>.

La prise de position en faveur d'une telle société ludique, surtout dans les débuts de l'I.S., était fortement liée au combat contre le fonctionnalisme en art, hérité de Jorn et Constant dans le M.I.B.I.. L'opposé de « la société utilitariste » où règne le fonctionnalisme, nous dit Nieuwenhuis, est une société ludique où les choses qui nous entourent ne sont pas qu'utiles ou fonctionnelles, mais appellent à la participation passionnée, à la créativité débordante, voire à l'inutilité assumée. À l'évidence, ceci n'est possible ni dans une société des loisirs où l'accroissement de la plus-value se cache derrière tout semblant de jeu, ni dans une société de classes où l'exploitation de la force de travail empêche les gens d'être les pleins propriétaires de leurs activités centrales<sup>167</sup>. Le spectacle, qui dans sa plus stricte interprétation nécessite une séparation entre ceux qui jouent – leur pièce, leur rôle – et ceux qui se contentent de regarder

<sup>162</sup> Constant Nieuwenhuis, *Constant, New Babylon, Art et utopie*, Paris, Cercle d'art, 1997, p.51.

<sup>163</sup> Idem, p.51.

<sup>164</sup> Internationale situationniste, « Contribution à une définition situationniste du jeu », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.9.

<sup>165</sup> Johan Huizinga, 1951, op.cit., p.77.

<sup>166</sup> Internationale situationniste, « Contribution à une définition situationniste du jeu », op.cit., p.10.

<sup>167</sup> Constant Nieuwenhuis, 1997, op.cit., p.49.

(et qui paient !), en tant qu'il exclut la majorité des gens de la participation active à un jeu, doit être reconverti en un jeu collectif ou un « jeu supérieur »<sup>168</sup>.

Le jeu situationniste, qui touche nul autre que « la question du sens de la vie », est donc lié indissolublement à une volonté de changer le monde : « Pareils à Marx qui a déduit une révolution de la science, nous déduisons une révolution de la fête »<sup>169</sup>. Il ne s'agit non pas de créer, par un activisme culturel, de nouveaux besoins humains liés au jeu, mais d'éveiller la part d'insatisfaction de l'homo ludens face à la société de consommation pour l'amener vers de nouveaux horizons, représentés par les possibilités presque infinies liées au développement technique et les théories situationnistes de nouvelles formes d'activité. Par leur appel à une révolte qui délaisserait les thèmes classiques d'une augmentation quantitative des conditions de vies et du salaire, les situationnistes semblent parmi les premiers (avec Herbert Marcuse), et c'est en quoi ils anticipent Mai 68, à mettre l'emphasis sur le *qualitatif*. Hédonistes en son sens le moins vulgaire, les situationnistes revendiquent une civilisation non-utilitaire du jeu qui mettrait de nouvelles valeurs à son sommet. La passion, premièrement, attitrée par Debord au fondement des rapports humains<sup>170</sup>, entremêlée au projet d'une « *révolution en permanence* »<sup>171</sup> et sans lequel l'esprit ludique s'effondre. Ensuite, les situationnistes se rapprochent d'un hédonisme actif et radical issu des cyrénaïques plutôt que d'Épicure<sup>172</sup> en affirmant la préséance de la maximisation de tous les désirs pour une vie active : loin de réduire la libération des désirs à un consumérisme bête, ils voient en elle, comme le dira Vaneigem bien plus tard, la propension à « désirer sans fin » plutôt qu' « à désirer une fin »<sup>173</sup>, à refuser le système de compensation économique actuel au profit d'une

---

<sup>168</sup> Internationale situationniste, « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.12.

<sup>169</sup> Spur, « Manifeste de janvier », 1961, dans *Archives situationnistes : Volume 1 Documents traduits 1958-1970*, Paris, Contre-Moule / Parallèles, 1997, p.42

<sup>170</sup> Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, Paris, PLON, 1999, p.72.

<sup>171</sup> Raoul Vaneigem, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, p.123.

<sup>172</sup> Michel Onfray, *L'invention du plaisir*, Paris, Librairie générale, 2002, 284p.

<sup>173</sup> Raoul Vaneigem, *Nous qui désirons sans fin*, Paris, Le cherche midi éditeur, 1996, p.153.



transformation radicale de la société. Finalement, l'esprit ludique implique le plaisir, qualité active s'il en est une, qui ne peut souffrir d'aucun mal immédiat et dont le déchaînement « sans restriction est la voie la plus sûre vers la révolution de la vie quotidienne »<sup>174</sup>. Sur le chemin de l'avènement d'une civilisation ludique, l'insatisfaction et les perspectives nouvelles face aux passions, aux désirs et aux plaisirs se présentent donc comme décisives. Dans ce but, « les joueurs révolutionnaires de tous les pays peuvent s'unir dans l'I.S. »<sup>175</sup>.

### 3.2 *Construction de situation*

L'appel au jeu et le discours hédoniste des situationnistes, plus que d'en rester à de simples slogans, fut l'objet d'un véritable travail collectif et expérimental autour de la notion de situations construites. « Qu'est-ce, en effet, que la situation ? C'est la réalisation d'un jeu supérieur »<sup>176</sup>, le prélude à une révolution ludique, nous disent-ils dans un manifeste. Comme toutes les avant-gardes précédentes ayant essayé de remplacer les arts traditionnels « par une activité plus large et plus libre »<sup>177</sup>, l'I.S. associe la création de situations à « la coordination de moyens artistiques et scientifiques [qui] doit mener à leur fusion complète »<sup>178</sup> dans une activité supérieure aux arts individuels. On retrouve évidemment ici la fameuse thèse du dépassement de l'art, mais pas uniquement comme nous le démontre l'approfondissement de ce concept dans les textes situationnistes, qui nous mène tout droit dans les bras de la théorie politique.

La première apparition du concept de *situation* survint dans un film de Guy Debord réalisé au sein de l'avant-garde lettriste. Debord y affirme :

« Les arts futurs seront des bouleversements de situations, ou rien. [...] Une science des situations est à faire, qui empruntera des éléments à la psychologie, aux

---

<sup>174</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.159.

<sup>175</sup> Internationale situationniste, « Manifeste », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.36.

<sup>176</sup> Idem, p.36.

<sup>177</sup> Constant Nieuwenhuis, « Sur nos moyens et nos perspectives », dans *Internationale Situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.26.

<sup>178</sup> Guy Debord, Constant Nieuwenhuis, « La déclaration d'Amsterdam », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.33.

statistiques, à l'urbanisme et à la morale. Ces éléments devront concourir à un but absolument nouveau : une création consciente de situations. »<sup>179</sup>

Développé à plusieurs reprises dans la revue *Pollatch* par la suite, le concept a peut-être reçu sa métaphore la plus simple dans le passage qui suit :

« En fonction de ce que vous cherchez, choisissez une contrée, une ville de peuplement plus ou moins dense, une rue plus ou moins animée. Construisez une maison. Meublez-la. Tirez le meilleur parti de sa décoration et de ses alentours. Choisissez la saison et l'heure. Réunissez les personnes les plus aptes, les disques et les alcools qui conviennent. L'éclairage et la conversation devront être évidemment de circonstance, comme le climat extérieur ou vos souvenirs. S'il n'y a pas eu d'erreur dans vos calculs, la réponse doit vous satisfaire. »<sup>180</sup>

Que ce soit dans ces citations ou dans la définition formelle donnée dans le premier numéro de la revue I.S, soit un « moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements »<sup>181</sup>, l'emphasis est mise avant tout sur la participation, l'appropriation collective ou personnelle du vécu, la transformation consciente et volontariste des choses : bref, la situation construite a tout d'un jeu, mais d'un jeu *autogéré par essence*. La création de situations des situationnistes se distingue à ce titre de la *situation* chez Sartre ou du *moment* chez Lefebvre<sup>182</sup>, quoiqu'elle en soit en partie inspirée : « jusqu'à présent, les philosophes et les artistes n'ont fait qu'interpréter les situations ; il s'agit maintenant de les transformer »<sup>183</sup>. Alors qu'une simple compilation des moments ou des situations *données* à un être humain pourrait s'apparenter à une suite d'enfermements contraignants, les situationnistes veulent aller plus loin que Lefebvre et construire des zones autonomes temporaires<sup>184</sup> constituant une réappropriation globale de la vie.

<sup>179</sup> Guy Debord, « Hurlements en faveur de Sade », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ libre, 1978, p.8.

<sup>180</sup> Internationale lettriste, « Le jeu psychogéographique de la semaine », dans *Pollatch 1954-1957*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1985, 243p.

<sup>181</sup> Internationale situationniste, « Définitions », dans *Internationale Situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.13.

<sup>182</sup> Internationale situationniste, « Théorie des moments et construction des situations », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.10-11.

<sup>183</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.24.

<sup>184</sup> Le parallèle entre les concepts de création de situation et de zone autonome temporaire d'Hakim Bey est plus que frappant. Cf. Hakim Bey, *TAZ - Zone autonome temporaire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997, 90p.

Brisant la rupture psychologique entre spectateur et acteur, l'œuvre d'art nouvelle qu'est la situation construite ne peut se réaliser qu'à l'encontre de la relation spectaculaire en y opposant le « spect-acteur »<sup>185</sup>, tel que formulé par Augusto Boal, c'est-à-dire celui qui participe à la création d'une situation dans le but de la vivre. C'est en quoi le situationniste, au sens de celui qui s'emploie à créer des situations, est un être politique, puisqu'il participe à la construction collective, avec ses règles, d'une moment de la vie<sup>186</sup>. Davantage, il est aussi nécessairement révolutionnaire, puisqu'il « n'y a pas de liberté dans l'emploi du temps sans la possession des instruments modernes de construction de la vie quotidienne »<sup>187</sup>, alors que ces instruments appartiennent à la classe dominante. Il s'agit donc de briser ce monopole afin de passer au stade d'un art expérimental supérieur ayant de nouveaux objets, autres que le cinéma, la peinture, la musique, etc.

Quoique tout ceci puisse paraître assez abstrait à première vue, une esquisse de création de situations fut réalisée dans ce que les situationnistes appelaient l'*urbanisme unitaire* et la *psychogéographie*. L'urbanisme ou la création d'un habitat ou d'un milieu de vie, généralement considéré d'une façon purement fonctionnelle et aux mains des entrepreneurs capitalistes, pourrait se transformer en création collective absolue, au sens où elle engloberait une large part du milieu de vie des individus, « étroitement mêlé au besoin de jouer avec l'architecture, le temps et l'espace »<sup>188</sup>. Un tel art est évidemment une appropriation des moyens de conditionnements par les gens qui vivent la ville, ce qui lui procurerait une portée exceptionnelle que les situationnistes avaient bien vu en y accordant autant d'importance. Au-delà de cet urbanisme nouveau, le projet de construire des situations

<sup>185</sup> Cf. Augusto Boal, *Théâtre de l'opprimé*, Paris, Petite collection maspero, 1980, 209p.

<sup>186</sup> Phil Edwards, *The construction of situations and the spectre of "situationism"*, 1996, en ligne, [http://members.chello.nl/j.seegers1/bib\\_si/bib\\_si.html](http://members.chello.nl/j.seegers1/bib_si/bib_si.html), consulté en août 2008.

<sup>187</sup> Guy Debord, « Thèses sur la révolution culturelle », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.21.

<sup>188</sup> Gilles Ivain, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.18.

n'est nul autre que l'horizon d'une « construction libre des événements de la vie »<sup>189</sup>, d'une réappropriation globale de celle-ci au dépend du spectaculaire, « un laboratoire du vécu pour la création (et la valorisation) de *situations conscientes*. »<sup>190</sup>. Il va sans dire que ce programme en est un pour l'avenir et que « l'I.S. est encore loin d'avoir créé des situations, mais elle a déjà créé des situationnistes, ce qui est beaucoup »<sup>191</sup>. Néanmoins, il impulse la nécessité d'étudier concrètement les formes d'aliénation et de dépossession au cœur de la vie quotidienne et les moyens de les renverser, ce qui déplace radicalement l'objet d'attention de la gauche révolutionnaire de l'État et de l'économie, quoique toujours présents, vers la vie quotidienne.

### 3.3 *La vie quotidienne*

La construction de situations nécessitant une reconstruction globale de la vie quotidienne, les situationnistes intégrèrent avec une attention particulière cette problématique lefebvrienne. La préoccupation de Lefebvre n'est au fond rien d'autre qu'une réinterprétation de l'œuvre de Marx : « Que voulait Marx ? En quoi consistait le projet marxiste initial ? », demande-t-il : « Marx voulait d'abord transformer la vie quotidienne. Changer le monde, c'était d'abord changer la vie de chaque jour, la vie réelle »<sup>192</sup>. Pour ce théoricien, l'étude et la critique de la quotidienneté, loin d'être une perspective extérieure à toute idée de révolution, « *comporte une critique de la vie politique, en tant que la vie quotidienne contient et constitue déjà cette critique* : qu'elle est cette critique. »<sup>193</sup>. La profondeur des nouvelles formes d'aliénation issues du développement du mode de production capitaliste au stade de la société de consommation ou du progrès technique continu n'est que partiellement compréhensible, selon

---

<sup>189</sup> Internationale situationniste, « Les mauvais jours finiront », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.16.

<sup>190</sup> Alexander Trocchi, « Technique du coup de monde », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.53.

<sup>191</sup> Internationale situationniste, « L'avant-garde de la présence », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.22.

<sup>192</sup> Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'arche, 1958, 267 p.

<sup>193</sup> Idem, p.104.

Lefebvre et par la suite les situationnistes, sans une attention nouvelle portée au-delà de la sphère économique et politique traditionnelle. « Dans ces conditions », affirme Debord, « se masquer la question politique posée par la misère de la vie quotidienne veut dire se masquer la profondeur des revendications portant sur la richesse possible de cette vie ; revendications qui ne sauraient mener à moins qu'à une réinvention de la révolution »<sup>194</sup>.

Dans un texte réalisé par Debord dans le cadre d'un colloque organisé par Henri Lefebvre, *Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne*, l'analyse du monde à combattre et de la nouvelle façon de l'affronter y est fortement décrite. Partant de la définition du quotidien par Lefebvre, soit « ce qui reste quand on a extrait du vécu toutes les activités spécialisées », Debord affirme que contrairement à certains sociologues qui voient des activités spécialisées partout, déplaçant ainsi la quotidienneté aux marges de l'analyse du capitalisme, « il faut encore placer la vie quotidienne au centre de tout », car « chaque projet en part et chaque réalisation revient y prendre sa véritable signification »<sup>195</sup>. Pour Debord, il est nécessaire de penser le rapport entre le capitalisme et la vie quotidienne comme le lien qui lie les pays riches au tiers-mondes, c'est-à-dire dans une relation où le « sous-développement et la colonisation sont des facteurs en interaction »<sup>196</sup>. Si la vie quotidienne est colonisée, c'est qu'elle est sciemment organisée d'une manière particulière qui dépossède les individus. Au-delà de la dépossession des moyens de production, elle est l'objet d'un contrôle par le biais de l'urbanisme, du spectacle, de la consommation organisée, etc. « Cette société », nous dit Debord, « tend à atomiser les gens en consommateurs isolés, à interdire la communication »<sup>197</sup>.

Cette analyse tranche avec le sentiment de profonde modification et de plus grande liberté qui se développe autour de l'avènement de la consommation de masse à cette époque, que ce

---

<sup>194</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.23-24.

<sup>195</sup> Idem, p.21.

<sup>196</sup> Idem, p.22.

<sup>197</sup> Idem, p.23.

soit grâce à la télévision, le tourisme, la musique sur microsillon, etc. Cependant, malgré les avancées techniques prodigieuses, aucun de ces instruments ne permet de libérer véritablement le quotidien, se contentant de le réduire « à la pure trivialité du répétitif »<sup>198</sup> tout en atomisant l'individu davantage face à une apparence factice d'être-ensemble. En d'autres termes, aucune ne concourt à une création consciente et collective de situations ou à une autogestion généralisée de l'existence : la télévision laisse les individus isolés dans leur salon face à des images sur lesquelles ils n'ont aucun contrôle et qui leur donnent l'impression d'exister dans une communauté tout en demeurant dans l'isolement; le tourisme fait voir des lieux « non pour satisfaire le désir authentique de vivre dans tel milieu [...] mais en les donnant comme pur spectacle rapide de surface (et finalement pour permettre de faire état du souvenir de ces spectacles, comme valorisation sociale) »<sup>199</sup>; quant à la consommation en général, pour reprendre un sociologue proche des situationnistes qui associait entièrement celle-ci à la vie quotidienne, Jean Baudrillard, celle-ci est loin de représenter une créativité et une individualisation désormais à la portée de chaque individu, représentant plutôt une « *concentration monopolistique de la production des différences* » qui « marquent au contraire son obéissance à un code, son intégration à une échelle mobile des valeurs. »<sup>200</sup>.

Colonisation de la vie quotidienne donc, mais aussi sous-développement, comme l'explique cette citation :

« On s'est demandé : « La vie privée est privée de quoi ? » Tout simplement de la vie, qui en est cruellement absente. Les gens sont aussi privés qu'il est possible de communication ; et de réalisation d'eux-mêmes. Il faudrait dire : de faire leur propre histoire, personnellement. »<sup>201</sup>

Alors que la valorisation du temps libre apparaît pour la première fois au sein du capitalisme, et donc que le travail ne devient valorisé qu'en fonction du repos et de la consommation qu'il

---

<sup>198</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », op.cit., p.23.

<sup>199</sup> P. Canjuers et Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, p.224-225.

<sup>200</sup> Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Paris, Gallimard, 1970, p.126.

<sup>201</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », op.cit., p.24.

permet d'acheter, Debord souligne une nouvelle contradiction : le temps de non-travail n'a jamais été moins libre autant sur le plan des possibilités réelles offertes à l'individu (de construction individuelle et collective de sa propre vie), que sur celui des forces extérieures qui interviennent à l'intérieur de cette vie privée grâce aux nouveaux moyens techniques (de la réclame généralisée, de la construction minutieuse du tissu urbain de l'homme du quotidien, de l'impératif de la consommation qui se présente comme un travail en creux, etc.). En réalité, la vie quotidienne se déroule sous le signe de la rareté : « rareté du temps libre ; et rareté des emplois possibles de ce temps libre »<sup>202</sup>.

Malgré la relation très étroite entre les analyses de Lefebvre et de Debord, un élément important les distingue : la volonté de la transformer en une relativement courte échéance. Ceci s'explique par le dépassement de l'art situationniste et ce qui gravite autour de la notion de construction de situations (urbanisme unitaire, détournement, dérive, style de vie, psychogéographie, etc.), la réalisation de ces projets étant suspendue à la décolonisation de la vie quotidienne et à la réappropriation de tous les moyens techniques qui s'y intègrent. « Étudier la vie quotidienne », affirme Debord, « serait une entreprise parfaitement ridicule, et d'abord condamnée à ne rien saisir de son objet, si l'on ne se proposait pas explicitement d'étudier cette vie quotidienne afin de la transformer »<sup>203</sup>, non seulement dans une perspective historique qui connaîtrait de lents passages, « mais pour nous et tout de suite »<sup>204</sup>. Le situationniste, affirment-ils, est celui « qui entend *faire* les situations, non les *reconnaître*, comme valeur explicative ou autre »<sup>205</sup>. Il est donc clair que ce déplacement de l'attention révolutionnaire des phénomènes classiques d'exploitation et d'aliénation par le travail ou de la structure de classe de l'État à de nouvelles réalités beaucoup plus disséminées et

---

<sup>202</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », op.cit., p.22.

<sup>203</sup> Idem, p.20.

<sup>204</sup> Guy Debord, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ libre, 1978, p.31.

<sup>205</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.24.

omniprésentes dans la vie des individus appelle à remodeler complètement le contenu de la révolution ainsi que sa stratégie. À une dépossession généralisée, les situationnistes répondent par l'autogestion généralisée.

### 3.4. Catégorie de la totalité

Comme l'indique notre cheminement, l'I.S. est partie de l'idée du dépassement de l'art issue des avant-gardes, s'est progressivement ouverte à une critique de la vie quotidienne pour aboutir, et c'est notre objet ici, à une critique globale de la société capitaliste. À mille lieux de l'extrême-gauche traditionnelle qui vénèrait une U.R.S.S. où l'exploitation n'avait que changé de formes et où la vie quotidienne était plus pauvre que jamais, les situationnistes affirment ceci :

« On ne peut supprimer aucun détail de l'oppression sans supprimer l'oppression dans sa totalité. Il ne s'agit pas de changer de maître ou de patron, comme ont tendance à le croire les dirigeants ou les politiciens spécialisés des partis socialistes, communistes, chrétiens progressistes ou trotskistes. Il s'agit de changer le mode de vie et d'arriver à être les maîtres de nous-mêmes. »<sup>206</sup>

Le projet révolutionnaire appelé par les situationnistes se veut un « nouveau maximalisme »<sup>207</sup> dont la seule garantie est la critique unitaire de tous les systèmes d'exploitation. Si le capitalisme a toujours eu un centre représenté par le travail salarié où se produit la plus-value, et c'est en quoi le conseillisme revient constamment dans les écrits de l'I.S., la contestation doit tenir compte du fait que « chaque lieu d'un espace social qui est de plus en plus directement façonné par la production aliénée et ses planificateurs » peut devenir un « terrain de lutte, de l'école primaire aux transports en commun, jusqu'aux asiles psychiatriques et aux prisons »<sup>208</sup>.

---

<sup>206</sup> Internationale situationniste, « L'Espagne au cœur », dans *Archives situationnistes : Volume I Documents traduits 1958-1970*, Paris, Contre-Moule / Parallèles, 1997, p.94

<sup>207</sup> Internationale situationniste, « Le monde dont nous parlons », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.13.

<sup>208</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.20.



Le concept de totalité, qui apparaît à de multiples endroits dans les écrits de l'I.S., réfère en partie à Georg Lukacs, cité dans le numéro 4 de la revue centrale pour sa célèbre phrase « le règne de la catégorie de la totalité est le porteur du principe révolutionnaire dans la science »<sup>209</sup>. Selon Lukacs, la perspective de la totalité ne pouvait être portée que par une classe se posant en sujet de l'histoire par sa conscience de classe. Dans la même veine, pour l'I.S., le combat pour la totalité implique un contrôle direct et concret de la puissance sociale par ceux-là même qui sont concernés par cette puissance, et non pas, comme c'est le cas dans la société spectaculaire-marchande, le contrôle par « ces fragments de la puissance sociale qui prétendent représenter une totalité cohérente », soit la bourgeoisie et sa représentation dans le spectacle, « et tendent à s'imposer comme explication et organisation totales »<sup>210</sup>.

En ce sens, ce concept permet de repenser la résistance au capitalisme comme un réseau de refus localisés dans des lieux spécifiques « où sont installées diverses formes de pouvoirs séparés socio-économiques »<sup>211</sup>, qui sont manifestement plus diversifiés que la contrainte directe de l'État et de l'employeur, qui utilisent de nouveaux vecteurs plus atypiques que les partis politiques ou les syndicats révolutionnaires, mais qui jamais n'oublient leur participation à une lutte globale qui ne se réduit pas à aucun de ces litiges. À titre d'exemple, les Enragés et situationnistes introduisirent concrètement la problématique étudiante dans leur discours avant et pendant mai 68, mais en refusant toujours d'isoler celle-ci du combat des travailleurs, des chômeurs, et plus globalement de l'ensemble du prolétariat, allant même jusqu'à dénoncer les groupes ayant une perspective purement estudiantine. « Tout étant lié », ils proposèrent de « *tout changer* par une lutte unitaire »<sup>212</sup>. Le modèle de cette lutte autant que de sa destination est bien sûr l'*autogestion généralisée* : cependant, en

---

<sup>209</sup> Internationale situationniste, « À propos de quelques erreurs d'interprétation », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.31.

<sup>210</sup> Internationale situationniste, « Critique de l'urbanisme », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.6.

<sup>211</sup> Internationale situationniste, « La pratique de la théorie », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.54.

<sup>212</sup> Guy Debord, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », op.cit., p.54.

aucun cas au sens d'« autogestion *du monde existant* par les masses », mais de sa « transformation ininterrompue »<sup>213</sup> au niveau qualitatif. Aucunement irréaliste, ce maximalisme ne fait qu'appliquer ce célèbre conseil de Saint-Just : « Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau »<sup>214</sup>.

### 3.5. Séparation et hétéronomie

L'essentiel du projet de l'I.S., ou ses prétentions les plus globales, peut être compris par l'opposition entre deux concepts, fortement travaillés par un proche des situationnistes, Cornelius Castoriadis : « la lutte entre l'autonomie et l'hétéronomie »<sup>215</sup>, qui aurait jalonné toute l'histoire occidentale depuis la Grèce antique. Le premier des deux, apparu chez Castoriadis dès ses débuts avec *Socialisme ou barbarie*, est fortement rattaché à l'idée de démocratie directe ou d'autogestion, sous toutes ses formes : « c'est le terme de *nomos* qui donne tout son sens au terme et au projet d'autonomie » nous dit Castoriadis, puisqu'« être autonome, pour un individu ou une collectivité, ne signifie pas faire “ce que l'on désire” ou ce qui nous plaît sur l'instant, mais *se donner ses propres lois* »<sup>216</sup>. Le deuxième concept, sous lequel la société capitaliste est instituée, a des conséquences majeures très bien décrites par un disciple de Castoriadis, Eduardo Colombo :

« [...] ses conséquences majeures sont deux : la première est que l'hétéronomie impose un système de dépossession qui exclut de la pratique collective la reconnaissance de sa propre capacité instituante. La deuxième est qu'elle instaure un système hiérarchique dans lequel la décision descend (vient) d'en haut. »<sup>217</sup>

---

<sup>213</sup> Internationale situationniste, « La pratique de la théorie », op.cit., p.54.

<sup>214</sup> Saint-Just, *Œuvres choisies*, Paris, Gallimard, 1968, p.23.

<sup>215</sup> Cornelius Castoriadis, « La polis grecque et la création de la démocratie », dans *Domaines de l'homme : Les carrefours du labyrinthe II*, Paris, Seuil, 1986, p.268.

<sup>216</sup> Cornelius Castoriadis, « Phusis, création, autonomie », dans *Fait et à faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1997, p.198.

<sup>217</sup> Eduardo Colombo, *La « centralité » dans les origines de l'imaginaire occidental*, 1997, en ligne, <http://www.refractions.plusloin.org/textes/refractions1/colombocentralite.htm>, consulté en juillet 2006.

Lorsque le principe instituant est confisqué de manière systématique, on peut alors parler, en suivant Colombo, d'« hétéronomie institutionnalisée »<sup>218</sup>. Malgré l'absence d'emploi de ce terme dans l'œuvre des situationnistes, il semble qu'il décrive le mieux le projet (l'autonomie, au sens de faire-soi-même sa propre loi), qui englobe le conseilisme et l'autogestion généralisée, et la série de refus (l'hétéronomie, ou être exproprié de sa capacité instituante), de toutes les formes de hiérarchie à la critique de la séparation.

« Le projet irréductible de l'I.S. », soit « la liberté totale concrétisée dans les actes et dans l'imaginaire »<sup>219</sup>, ne se présente en aucun cas comme une simple liberté négative, mais plutôt comme une union de la liberté de tous et de la liberté de chacun. Reconnaisant la nécessité de défendre une « liberté d'esprit » et une « liberté concrète des mœurs » présente chez toutes les avant-gardes précédentes, l'I.S. croyait que le mouvement révolutionnaire doit s'attacher avant tout à une « domination de tous les hommes sur leur propre histoire, à tous les niveaux »<sup>220</sup>, hors de toute hétéronomie. Il va s'en dire qu'une telle domination est impensable sous un régime de type autoritaire, mais aussi sans une transformation, et le lien avec la construction de situation et la vie quotidienne est ici très fort, du mode de production qui investit toutes les fissures de la vie privée.

Parmi les refus généralement oubliés de la gauche traditionnelle et liés à ce projet, trois concepts reviennent constamment dans l'œuvre de l'I.S. : atomisation, hiérarchie et séparation. Le premier concept, l'atomisation, est surtout utilisé par Vaneigem dans ses textes sur l'urbanisme et par Guy Debord concernant la colonisation de la vie quotidienne et le spectacle, dont nous reparlerons plus loin. L'atomisation est ce mouvement du capitalisme qui

---

<sup>218</sup> Eduardo Colombo, *Anarchisme, obligation sociale et devoir d'obéissance*, 1997, en ligne, <http://www.refractions.plusloin.org/textes/refractions2/obligso.html>, consulté en juillet 2006.

<sup>219</sup> Internationale situationniste, « Du rôle de l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.20.

<sup>220</sup> Guy Debord, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », dans *Rapport sur la construction des situations*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p.47.

tend à « interdire la communication »<sup>221</sup> en y privilégiant une liaison entre les individus qui les saisit comme « isolés ensemble »<sup>222</sup>, les médias de masse étant évidemment le paradigme de ce type de relation. L'autonomie, au contraire de l'atomisation, implique une participation collective et la création d'un vivre-ensemble inconnu dans les États et les villes modernes.

Le deuxième concept, utilisé principalement par Vaneigem et d'inspiration clairement anarchiste, est celui de hiérarchie. La prenant pour cible, les situationnistes manifestent une fois de plus qu'il n'y a point un seul « centre d'oppression car l'oppression est partout »<sup>223</sup>, avec tout ce que cela implique. L'organisation sociale fortement hiérarchisée, nous dit Vaneigem, est caractérisée par un effacement presque complet de la relation classique de classe, du moins disparition dans les têtes, puisqu'elle est « comparable à un système de trémies et de lames effilées. En nous écorchant vifs, le pouvoir met son point d'habileté à nous persuader que nous nous écorchons mutuellement »<sup>224</sup>. La hiérarchie serait toujours accompagnée d'une transcendance et de mythes<sup>225</sup>, parvenant à camoufler les relations d'oppression sous le « principe de la souffrance utile et du sacrifice consenti »<sup>226</sup>. Privilégiant l'autogouvernement à tous les échelons tel que pensé par les philosophes anarchistes, à commencer par Bakounine, Vaneigem présente donc une perspective révolutionnaire qui va bien au-delà de la théorie léniniste et qui a de lourdes conséquences sur le plan de l'organisation.

Finalement, Debord utilise abondamment le vocable de séparation, surtout lorsqu'il réfère à la société du spectacle. Nous reviendrons plus loin sur ce concept, mais nous pouvons d'ores et déjà constater que l'utilisation qui peut en être faite est extrêmement englobante, visant aussi bien les relations directes de commandement (hiérarchie) que le vide bâti entre

---

<sup>221</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.23.

<sup>222</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.166.

<sup>223</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.313.

<sup>224</sup> Idem, p.62.

<sup>225</sup> Cf. Raoul Vaneigem, « Banalités de base 1 », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.32-41.

<sup>226</sup> Raoul Vaneigem, 1992, p.58.

chacun à l'aide des nouvelles techniques, que ce soit l'urbanisme ou les médias. Caractérisée par la relation hétéronome, son contraire, comme dans le cas de la hiérarchie et de l'atomisation, est la collectivité qui contrôle sa puissance directement en se donnant sa propre loi, et donc en se réappropriant l'ensemble de la vie quotidienne colonisée. L'I.S. nous présente ainsi une vision révolutionnaire riche en refus comme en propositions.

## CHAPITRE 4 – CONSEILLISME ET COMMUNISME ANTI-AUTORITAIRE

### 4.1 Le prolétariat comme sujet révolutionnaire

Un des fondements de toute politique révolutionnaire, surtout lorsqu'elle se réclame de Marx, est de s'adresser à un sujet historique. Qui doit, peut faire la révolution et comment ? À la lumière du maximalisme situationniste présenté au chapitre précédent, qui témoigne d'une analyse de la société capitaliste et de ses formes de résistance complètement atypiques, le portrait des classes en question et de leur mouvement historique paraît plus ou moins limpide au premier abord. Pourtant, l'essentiel des idées situationnistes, comme le rappellent Debord et Sanguinetti au moment de la dissolution, ne fut que « la théorie du prolétariat »<sup>227</sup>. En effet, le prolétariat fut constamment présent au sein de cette théorie, malgré l'importance variable lui étant accordée : dès la page 8 du premier numéro de la revue I.S., en juin 1958, se trouve cette phrase : « le prolétariat doit réaliser l'art »<sup>228</sup>. C'est autour de cette question du sujet révolutionnaire et de l'importance du prolétariat que l'I.S. parvint à s'inscrire dans une mouvance historique, à quitter l'arrière-monde de l'imagination radicale déconnectée de son mouvement, tel que Marx a pu le reprocher à Stirner dans la deuxième partie de *l'Idéologie allemande*<sup>229</sup>. Par ce travail, l'I.S. est parvenue à interpréter les nouvelles formes de résistance au capitalisme tout en leur fournissant un contenu théorique et pratique propre à hâter le mouvement de la révolution.

La position de l'I.S. sur le prolétariat, tiraillée autant à l'interne qu'à l'externe, s'est construite à l'encontre de certaines thèses en vogue au milieu du siècle. La première est représentée par les sociologues de gauche autour de la revue *Arguments*, dont Alain Touraine et Pierre Mallet : pour eux, le prolétariat aurait été intégré par la société de consommation, aurait perdu tout son potentiel révolutionnaire et s'apprêterait à disparaître de la scène de

---

<sup>227</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, pp.12-13.

<sup>228</sup> Internationale situationniste, « La lutte pour le contrôle des nouvelles techniques de conditionnement », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.8.

<sup>229</sup> Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 622p.

l'histoire. Pire, ces transformations pourraient être considérées comme des améliorations non-négligeables de la condition du prolétaire.. Finalement, le front révolutionnaire d'autrefois ne formerait plus qu'une « après-classe » sans aucune conscience propre qui lui permettrait d'aller au devant des gratifications personnelles reliées à cette intégration<sup>230</sup>.

Au sein même de l'I.S., des dissensions se sont manifestées au sujet de la portée révolutionnaire du prolétariat, principalement par la section allemande. À la quatrième conférence de l'I.S. à Göteborg, en 1960, la question du prolétariat fut définitivement soulevée, chaque section devant participer au débat. La réponse des Allemands, lue par Heimrad Prem, est ainsi résumée dans la revue numéro 5 de l'I.S. :

« les signataires doutent fortement des capacités révolutionnaires des ouvriers contre les entreprises bureaucratiques qui ont dominé leur mouvement. La section allemande estime que l'I.S. doit s'apprêter à réaliser seul tout son programme, en mobilisant les artistes d'avant-garde, que la société actuelle place dans des conditions intolérables, et qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour s'emparer des armes du conditionnement. »<sup>231</sup>

Marginalisée, dénoncée, puis expulsée de l'I.S., cette tendance aura néanmoins servi de repoussoir pour la formation d'une théorie révolutionnaire cohérente autour d'une mise en valeur du prolétariat et de ses capacités sur le plan historique : à l'évidence, le conseillisme et l'autogestion généralisée ne pouvaient espérer beaucoup de la mobilisation d'une poignée d'artistes d'avant-garde.

La vision situationniste du prolétariat, à l'opposé de la tendance mentionnée ci-haut, s'inspirait des travaux de *Socialisme ou Barbarie* selon lesquels le nouveau capitalisme, en dépit d'une amélioration quantitative de la vie économique, a prolétarisé la société toute entière. Contre l'illusion selon laquelle le « prolétariat se résorbe ou que les travailleurs sont à présent satisfaits », les situationnistes désiraient affirmer « que le nouveau prolétariat tend à

---

<sup>230</sup> Daniel Sénécal, *La théorie situationniste du spectacle, l'esthétique, le politique, le philosophique dans l'I.S.*, Montréal, U.Q.A.M., 2002, p.50.

<sup>231</sup> Internationale situationniste, « La quatrième conférence de l'I.S. à Londres », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, p.20.

englober à peu près tout le monde »<sup>232</sup>. Pour reprendre les mots de Vaneigem dans un livre récent, l'I.S. prétendait qu' « il n'y a jamais eu autant de prolétaires depuis que le prolétariat a disparu »<sup>233</sup>, justement parce que le capitalisme à son stade spectaculaire tend à camoufler sa réalité de classe. Plus la bourgeoisie est puissante au sein du capitalisme, plus sa force consiste à disparaître face à la classe adverse en plus de parvenir à nier la réalité même des classes subordonnées.

Malgré l'importante diversité des conditions et la recomposition constante des réalités socio-économiques dans le capitalisme avancé, les situationnistes affirmèrent que les deux classes historiques, la bourgeoisie et le prolétariat, continuaient leur affrontement au cœur du capitalisme, mais sous une nouvelle forme. Toujours proche des travaux de Lefebvre, les transformations perçues touchaient à « l'ampleur croissante de cette lutte concernant l'espace », qui visent « l'espace social entier [...] à l'échelle mondiale. »<sup>234</sup>. Puisque le capitalisme transforme et colonise activement la vie quotidienne en son entier, définir la classe dominée uniquement en lien avec son travail accompli au sein du champ strictement économique serait réducteur, quoiqu'il ne soit pas question d'exclure ce lieu d'exploitation fondamental, bien au contraire. Si le prolétariat a toujours pour but d'abolir le salariat, les individus qui font partie de cette classe ne peuvent être réduits à leur rôle précis sur leur lieu de travail. La définition la plus précise du nouveau prolétaire par les situationnistes se présente donc comme suit :

« Suivant la réalité qui s'esquisse actuellement, on pourra considérer comme prolétaires les gens qui n'ont aucune possibilité de modifier l'espace-temps social que la société leur alloue à consommer (aux divers degrés de l'abondance et de la promotion permises). Les dirigeants sont ceux qui organisent cet espace-temps, ou ont une marge de choix personnel (même, par exemple, du fait de la survivance importante de formes anciennes de la propriété privée). Un mouvement révolutionnaire est celui qui change radicalement l'organisation de cet espace-temps

---

<sup>232</sup> Internationale situationniste, « Les mauvais jours finiront », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.13.

<sup>233</sup> Raoul Vaneigem, *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en débarrasser*, Paris, Éditions Seghers, 1990, p.72.

<sup>234</sup> Henri Lefebvre, *Le temps des méprises*, Paris, Stock, p.106.



et la manière même de décider désormais sa réorganisation permanente (et non un mouvement qui changerait seulement la forme juridique de la propriété ou l'origine sociale des dirigeants). »<sup>235</sup>

Une autre tentative de définition se retrouve dans la *Société du spectacle* de Guy Debord :

« il est l'immense majorité des travailleurs qui ont perdu tout pouvoir sur l'emploi de leur vie, et qui, *dès qu'ils le savent*, se redéfinissent comme le prolétariat, le négatif à l'œuvre dans cette société. Ce prolétariat est objectivement renforcé par le mouvement de disparition de la paysannerie, comme par l'extension de la logique du travail en usine qui s'applique à une grande partie des « services » et des professions intellectuelles »<sup>236</sup>.

Trois éléments majeurs se présentent dans ces deux définitions : premièrement, le prolétariat acquiert une nouvelle extension, englobant désormais la quasi-totalité des travailleurs qui sont soit employés dans des secteurs où les décisions sont prises par des capitalistes, soit vivent dans des pays où ils sont tout autant dépossédés, mais par des bureaucrates; deuxièmement, il s'agit ici de la possibilité de contrôler l'« espace-temps social » ou « l'emploi de leur vie », ce qui implique que l'exploitation comme la lutte du prolétaire dépasse le cadre restreint du lieu de travail pour toucher tous les rapports de domination présents dans la vie quotidienne; troisièmement, comme l'indique la deuxième définition et de nombreux extraits des écrits de l'I.S., le prolétariat tient sa force de sa subjectivité ou de sa capacité à se redéfinir en tant que classe ayant sa conscience propre, et non simplement en raison de son rôle dans la production.

Mais une fois ce portrait complété, en quoi les situationnistes peuvent-ils affirmer, à l'encontre d'Alain Touraine, que le prolétariat représente encore un espoir pour l'avenir en raison de son refus de s'intégrer au capitalisme de consommation ? La réponse dérive de la manière dont le prolétaire est prioritairement interpellé par le pouvoir : en tant que consommateur. Dans la logique consumériste, la création de plus-value à une vaste échelle nécessite la création constante de nouveaux besoins qui ne pourront jamais qu'être très

---

<sup>235</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.13.

<sup>236</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, op.cit., p.114.

partiellement satisfaits. C'est le « dénuement dans l'abondance consommable »<sup>237</sup> du prolétaire, ou le cumul des insatisfactions liées aux besoins non-comblés, qui représente un véritable détonateur pour les situationnistes dans la mesure où un monde à la hauteur de leurs désirs, un monde de création de situations et d'abondance passionnelle de la vie, leur est présenté. À l'ancienne pauvreté matérielle correspondrait la nouvelle pauvreté des désirs, à laquelle la théorie situationniste répondrait adéquatement par sa « propagande en faveur de désirs nouveaux »<sup>238</sup>. « C'est que la réalisation effective des désirs réels », affirment-ils, « c'est-à-dire l'abolition de tous les pseudo-besoins et désirs que le système crée quotidiennement pour perpétuer son pouvoir, ne peut se faire sans la suppression du spectacle marchand et son dépassement positif »<sup>239</sup>. Découvrant l'insuffisance de l'amélioration quantitative de la vie et de l'intégration hiérarchique dans la sphère de la production, le nouveau prolétariat a cette conscience nouvelle non seulement d'être le moteur du capitalisme, mais aussi de ne pouvoir s'y intégrer sous quelque forme que ce soit.

Ces redéfinitions importantes de la notion de prolétariat autour de la consommation et de la vie quotidienne tout comme l'injection d'une bonne dose de subjectivité en son sein poussa également l'I.S. à réévaluer complètement la perspective marxiste concernant le *lumpenprolétariat*, défini par Marx comme les « éléments déclassés, misérables, non organisés du prolétariat urbain. »<sup>240</sup>. Réhabilitant les formes de refus de la société capitaliste inscrites dans la vie quotidienne hors de la sphère productive, les situationnistes ne voient aucun fossé entre le prolétaire classique travaillant en usine quarante heures par semaine et une panoplie de sous-catégories autrefois rejetées aux marges du processus révolutionnaire par les marxistes classiques : louange, donc, pour l'étudiant se révoltant contre ses études visant à l'intégrer au système capitaliste et surtout pour les mouvements étudiants du monde

<sup>237</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 1 », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.35.

<sup>238</sup> Internationale situationniste, « Le tournant obscur », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.11.

<sup>239</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, p.55.

<sup>240</sup> Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, op.cit. p.124.

entier qui dépassent les revendications sectorielles<sup>241</sup>; louange aux opprimés qui s'en prennent directement aux lieux de la consommation, comme à Rodney King, en 1965, dont les noirs en révolte avaient reçu de la part de l'I.S., par leurs actions directes hors du secteur productif habituellement visé, le titre de « secteur le plus avancé » de la société américaine pour l'émergence d'une « nouvelle conscience prolétarienne »<sup>242</sup>; louange au milieu artistique et intellectuel déclassé qui refuse de produire des œuvres au profit d'une manière de vivre en rupture avec le capitalisme; louange aux sans-emplois de toutes sortes qui appliquent la devise situationniste « Ne travaillez jamais! »<sup>243</sup> et qui se présentent mieux que quiconque comme des déclassés et misérables ; louange, finalement, aux travailleurs se positionnant en rupture directe avec les organes habituels de leur représentation, comme les syndicats, et qui pratiquent des formes de sabotage ou un Luddisme reformulés<sup>244</sup>.

Assurément, il est impossible de discerner la moindre logique dans ce melting-pot néo-prolétarien sans sortir du schéma marxiste-léniniste classique d'un prolétariat devant s'organiser, ou plutôt se faire organiser, pour éradiquer l'exploitation capitaliste concentrée sur les lieux de travail, et afin d'instaurer une dictature du prolétariat où l'ouvrier en usine joue un rôle fondamental et se doit de se soumettre à une direction centrale. C'est cependant oublier l'originalité de l'ultra-gauche en général qui ne voit pas, surtout chez les situationnistes, de contradictions entre les refus socio-économiques de toutes sortes formant un « Front contre le travail forcé »<sup>245</sup>, d'une part, et les nouvelles formes d'organisation productive que serait le conseil ouvrier et l'autogestion généralisée. Paradoxalement, le refus du travail et l'absence de sentiment ouvrier seraient entièrement compatibles avec une gestion des moyens de production ayant pour point focal la libération complète de l'espace-

<sup>241</sup> Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.32.

<sup>242</sup> Internationale situationniste, « Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.7.

<sup>243</sup> Guy Debord, *Mémoires*, Paris, Éditions Allia, 2004, non-paginé.

<sup>244</sup> Sadie Plant, *The most radical gesture, The Situationist International in a postmodern age*, Londres, Routledge, 1992, p.16.

<sup>245</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.40.

temps des individus. Au contraire, l'ouvriérisme forcené et l'économicisme aveugle seraient un danger pour le projet d'un changement qualitatif de la vie, ou d'une phase situationniste (au sens de construction de situations) de la société post-capitaliste. C'est justement la liaison entre le conseillisme, plus ouvriériste, et l'autogestion généralisée qui témoigne de cette volonté de décloisonner le prolétariat de l'usine où on l'a enfermé et de le ramener à la charge pour une libération plus globale.

En résumé, le prolétariat s'est transformé dans sa forme, dans sa constitution, mais en aucun cas dans ses buts, sa suppression en tant que classe. Comme l'indique Debord, « le prolétariat ne peut se reconnaître véritablement dans un tort particulier qu'il aurait subi ni donc dans la séparation d'un tort particulier, ni d'un grand-nombre de ses torts, mais seulement dans le tort absolu d'être rejeté en marge de la vie »<sup>246</sup>, il est la classe sur qui repose lourdement le capitalisme et qui, pour cette raison, ne peut qu'être poussé à se constituer en sujet victorieux. En ce sens, le grand problème historique, pour l'I.S., ne fut pas tant d'analyser ce que le prolétariat était au moment où ils écrivaient, mais bien de déterminer ce qu'il allait devenir et comment.

#### *4.2. Le prolétariat contre l'État*

Une fois bien établi quel est le sujet révolutionnaire ainsi que le projet situationniste de libération globale de la vie quotidienne, il reste la question plus qu'importante de la manière pour ce sujet de courber l'histoire en sa faveur. La réponse à la question « comment ? » peut être fournie à la fois sur le plan individuel et subjectif, sur le plan de l'organisation d'avant-garde comme sur celui de la classe dans son ensemble, le tout étant évidemment complémentaire. Cependant, dans ce chapitre, seul la classe comme porteuse d'une conscience révolutionnaire recevra notre attention, les chapitres suivants abordant l'individu et l'organisation d'avant-garde. Dans tous les cas, l'enjeu de la réponse y étant apportée est

---

<sup>246</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, op.cit., pp.114-115.

assez lourd de conséquence pour avoir divisé l'extrême-gauche en camps adverses depuis la controverse entre Marx et Bakounine au sein de la 1<sup>ère</sup> Internationale. Le choix de mettre de l'avant la théorie des conseils ouvriers possédant les pleins pouvoirs comme exigence immédiate de tout mouvement prolétarien révolutionnaire témoigne de cette volonté de dépasser le clivage entre les marxistes et les anarchistes : d'un côté, il y a concession envers Marx de l'importance de transformer prioritairement l'infrastructure économique, et donc de loger la résistance au sein du capitalisme ; d'autre part, les situationnistes acceptent la critique de Bakounine et de ses successeurs envers l'utilisation de toute forme de pouvoir séparé pour mener vers la révolution, que ce soit par la dictature du prolétariat dans sa version léniniste ou par le réformisme parlementaire de type socialiste; le conseil ouvrier, anti-étatique par essence et au cœur de l'économie capitaliste, parvient à rallier ces deux tendances.

Sur le plan spécifiquement politique, le choix du conseilisme comme structure de décision politique dérive avant tout d'une prise de position en faveur de la démocratie directe face à l'hétéronomie politique de différentes formes d'État, ou de l'État en général. L'I.S. est en droite filiation avec la tradition marxiste, lorsque Debord définit l'État moderne comme « la forme générale de la scission dans la société, produit de la division du travail social et organe de la domination de classe »<sup>247</sup>. Cependant, contrairement au marxisme autoritaire, elle axe aussi sa critique sur le monopole de la communication politique que le prolétariat doit tenter de se réapproprier. La spécialisation du pouvoir, l'hétéronomie politique, c'est avant tout la « prise directe sur le système par lequel un individu communique avec soi-même et avec les autres »<sup>248</sup>. Peu importe sa forme, lorsqu'il y a État, il y a donc conflit de classes, et la fin de ce conflit n'est pas la prise de possession de cet appareil, mais sa dissolution aux profits des assemblées de démocratie directe.

---

<sup>247</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, op.cit., pp.26-27.

<sup>248</sup> Attila Kotanyi, « L'étage suivant », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.47.

Au moment où l'I.S. écrivait, deux formes principales de l'État dominant à l'échelle de la planète : l'État libéral avec système parlementaire à l'ouest, et l'État bureaucratique « communiste » à l'Est. Du côté de l'ouest, la démocratie s'impose comme une idéologie masquant le manque de participation réelle, c'est-à-dire « la liberté dictatoriale du Marché, tempérée par la reconnaissance des Droits de l'homme spectateur »<sup>249</sup>. En fait, la démocratie de type libérale ne peut triompher que dans l'atomisation sociale, là où la classe dominante peut se conserver dans la liberté, ou l'idéologie de la liberté, en excluant toute participation politique réelle de la part de la population en général. De la même façon à l'Est, les régimes se fondent sur l'illusion de la participation, cette fois de la classe des prolétaires qui posséderaient le pouvoir. En U.R.S.S., la contre-révolution des bolcheviks s'est érigée contre les soviets et les deux insurrections redemandant « Tout le pouvoir au soviets », la Makhnovchtchina et Cronstadt, s'étant toutes deux opposées à l'existence d'une séparation du prolétariat et de l'État, furent réprimées dans le sang par Lénine et Trotsky<sup>250</sup>. Le résultat fut le développement d'un capitalisme bureaucratique d'État sous la botte de dirigeants spécialisés, et le développement dans la gauche d'une attitude de soumission à l'égard des dirigeants socialistes, détruisant tout type de démocratie dans les organisations révolutionnaires comme dans les pays dits communistes. La même illusion fut réutilisée en Chine, illusion selon laquelle le nouvel État communiste était une représentation des paysans et des ouvriers, alors qu'il était plutôt, selon l'I.S., le résultat de « l'encadrement militaire des paysans »<sup>251</sup> et la surexploitation de ceux-ci.

Malgré les divergences officielles de ces deux types de régimes, aboutissant à la Guerre froide, l'I.S. croit que la similarité entre eux quant à l'illusion d'une participation politique les soude dans une sorte de stratégie de la tension. Dans les nombreux articles qu'ils

---

<sup>249</sup> Guy Debord, « Avertissement pour la troisième édition française », dans *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.10.

<sup>250</sup> Cf. Voline, *La révolution inconnue*, Paris, Verticales, 1997, 772 p.

<sup>251</sup> Internationale situationniste, « Le point d'explosion de l'idéologie en Chine », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.6.

consacrent à cette question, ils proposent l'idée que l'Est et l'Ouest se lancèrent dans une surenchère militaire et verbale avant tout pour masquer leurs contradictions internes et pour « renforcer les défenses psychologiques et matérielles du pouvoir des classes dirigeantes »<sup>252</sup>.

Cet extrait de *Géopolitique de l'hibernation* résume assez bien cette théorie :

« L'«équilibre de la terreur» entre deux groupes d'États rivaux, qui est la plus visible des données essentielles de la politique mondiale en ce moment, signifie aussi l'équilibre de la résignation : pour chacun des antagonistes, à la permanence de l'autre ; et à l'intérieur de leurs frontières, résignation des gens à un sort qui leur échappe si complètement que l'existence même de la planète n'est plus qu'un avantage aléatoire, suspendu à la prudence et à l'habileté de stratégies impénétrables. Cela implique décidément une résignation généralisée à l'existant, aux pouvoirs coexistants des spécialistes qui organisent ce sort »<sup>253</sup>.

Ce que les deux camps préparaient, ce n'est en aucun cas une guerre mondiale, mais la justification infinie de leur ordre interne reposant sur l'expulsion des masses de toute participation politique réelle. Seule solution à envisager pour l'I.S., renvoyer les deux camps dos à dos face à un mouvement révolutionnaire se fondant sur la démocratie directe, ce qu'un des graffiti situationniste de Mai 68 exprime avec humour : « Camarades ! L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste »<sup>254</sup>.

Comme pour l'art, l'I.S. propose que la politique soit un champ qui doive à la fois être supprimé et réalisé : la politique comme activité spécialisée de l'État doit disparaître avec la révolution, tout comme les partis politiques ; par contre, la politique comme science de la décision commune peut se transformer en une « hyperpolitique [qui] devra tendre à la réalisation directe de l'homme »<sup>255</sup>. Au contraire de Jean-Louis Schlegel, qui déplorait dans un article un « oubli du politique »<sup>256</sup> présent dans l'œuvre de l'I.S., il faut plutôt voir un refus

---

<sup>252</sup> Guy Debord, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », dans *Rapport sur la construction des situations*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p.53.

<sup>253</sup> Internationale situationniste, « Géopolitique de l'hibernation », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.3.

<sup>254</sup> Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, Paris, PLON, 1999, p.270.

<sup>255</sup> Asger Jorn, « La fin de l'économie et la réalisation de l'art », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.22.

<sup>256</sup> Jean-Louis Schlegel, « Trente ans après La Société du spectacle », dans *Esprit*, numéro 11, novembre 2001, p.146.

clair de l'ancienne politique spécialisée couplée avec une vision du politique extrêmement englobante en lien avec l'idée d'une révolution ayant pour objet la vie quotidienne et qui tendrait à « la réalisation directe de l'homme »<sup>257</sup>. L'action politique devant être réévaluée à l'ombre de cette définition du politique, il est évident que les schémas classiques de la politique révolutionnaire liés au Parti communiste, au parlementarisme et aux groupes de pression deviennent inopérants. Une citation de Guy Debord exprime bien ce propos :

« Dans ces conditions, se masquer la question politique posée par la misère de la vie quotidienne veut dire se masquer la profondeur des revendications portant sur la richesse possible de cette vie ; revendications qui ne sauraient mener à moins qu'à une réinvention de la révolution. On admettra qu'une fuite devant la politique à ce niveau n'est aucunement contradictoire avec le fait de militer dans le Parti Socialiste Unifié, par exemple, ou de lire avec confiance *L'Humanité*. »<sup>258</sup>

À ce titre, le conseil ouvrier ou l'autogestion généralisée se présentent comme des lieux politiques par excellence, réalisant par le fait même l'idéal situationniste de construction de situations, où la vie réelle et sociale se construit sans séparation ou hiérarchie, au gré des passions et des désirs des individus autonomes qui font partie de cette structure. Plus de spectateurs, seulement des participants. Ce nouveau champ politique qui opère dans la démocratie directe dissout l'État complètement, ne pouvant en aucun cas coexister avec lui. Contrairement aux tentatives de Tito et ou de Ben Bella pour instiller un soupçon d'autogestion dans un État autoritaire, l'I.S. démontre que la démocratie directe doit avoir ses pleins pouvoirs et tout contrôler à partir de sa base grâce à des *mandats exécutifs* et des mandataires *temporaires et révocables en tout temps*<sup>259</sup>. Pour la véritable démocratie directe, aucune coexistence n'est possible : « Le problème du prolétariat n'est plus de prendre le pouvoir mais d'y mettre fin définitivement »<sup>260</sup>.

---

<sup>257</sup> Asger Jorn, « La fin de l'économie et la réalisation de l'art », op.cit., p.22.

<sup>258</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.23-24.

<sup>259</sup> Internationale situationniste, « Les luttes de classes en Algérie », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1966, p.21.

<sup>260</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.281.



#### 4.3 Le conseillisme et la critique du travail salarié

La forme de la démocratie directe choisie par l'I.S. provient directement des grandes expériences du prolétariat, le sujet révolutionnaire, et a pour but explicite d'attaquer et de réorganiser le cœur du capitalisme, le lieu de travail. Pour Richard Gombin, les conseils ouvriers peuvent signifier plusieurs choses complémentaires :

« historiquement elle a été une *réflexion* sur la révolution soviétique et sur l'échec du mouvement conseilliste en Allemagne. Elle est encore tributaire alors du marxisme et se proclame l'interprétation correcte de celui-là. Elle peut aussi concerner le *mode de gestion* de la société émancipée : à ce titre elle propose un *contenu* au socialisme (la vie économique, sociale et politique gérée par les organisation de conseils). Enfin, dans un sens plus restreint du terme, la théorie des conseils propose un modèle d'organisation révolutionnaire du prolétariat. »<sup>261</sup>

Dans les trois cas, le conseillisme met en jeu le travail salarié et la coupure dirigeant / dirigé sur les lieux de travail, en tant que critique de ce qui s'est produit à ce niveau en U.R.S.S., en tant que programme minimal d'émancipation du travail, et finalement en tant que mode d'organisation qui prend d'assaut le lieu productif. Le conseillisme, théorie favorisant l'autonomie et l'auto-gouvernement du prolétariat, se présente à la fois comme une critique et une alternative du travail salarié capitaliste. Les situationnistes écrivirent une somme considérable de passages décrivant l'ensemble des récriminations qu'ils avaient envers l'organisation et la fonction du travail, ce qu'il nous faut analyser pour bien comprendre la richesse de la notion de conseil. Pour l'I.S., la valorisation du travail salarié tout comme son organisation hiérarchisée sont inhérents au capitalisme en soi. Debord et Canjuers l'expriment très bien dans cet extrait :

« En effet, dominer la production, pour la classe capitaliste, c'est obligatoirement monopoliser la compréhension de l'activité productrice, du travail. Pour y parvenir, le travail est, d'un côté, parcellarisé de plus en plus, c'est-à-dire rendu incompréhensible à celui qui le fait ; de l'autre côté, reconstitué comme unité par un organe spécialisé. Mais cet organe est lui-même subordonné à la direction proprement dite, qui est seule à détenir théoriquement

---

<sup>261</sup> Richard Gombin, *Les origines du gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p.104.

la compréhension d'ensemble puisque c'est elle qui impose à la production son sens, sous forme d'objectifs généraux.»<sup>262</sup>

Le mode de production capitaliste étant essentiellement dépendant de cette coupure entre dirigeants et exécutants, le travail du prolétaire « tend ainsi à être ramené à l'exécution pure, donc rendu absurde »<sup>263</sup>, ce qui le dépossède à la fois de toute créativité, à la base de l'*homo ludens*, et de toute participation réelle, à la base de la construction de situations. Le travail se présente donc comme anti-situationniste par essence, au sens étymologique. Par conséquent, le conseilisme se veut une alternative à la séparation entre exécutants et dirigeants ainsi que l'abrutissement qu'elle entraîne.

Alors que la situation se veut ludique et se doit de générer un libre développement des passions, l'étiquette qui colle le mieux au travail dans le capitalisme est l'ennui, non pas seulement par sa réalité sur le lieu de la production, mais par sa complémentarité avec l'organisation des loisirs, de la consommation et de la vie quotidienne. « Une égale carence », nous dit Vaneigem, « frappe les civilisations non industrielles, où l'on meurt encore de faim, et les civilisations automatisées, où l'on meurt déjà d'ennui »<sup>264</sup>. En conséquence, affirme-t-il toujours dans le *Traité*, « nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui »<sup>265</sup>.

Cette prise de position est importante car elle dénonce du même coup le système de compensation né avec la société de consommation et qui tend, du moins sur le plan idéologique, à justifier les sacrifices sur les lieux de travail par les loisirs et la consommation. En effet, le développement technique et l'automation sont tels dans les années 60, surtout dans l'espace occidental, qu'il aurait dû réduire à rien le temps de travail de chacun, une fois réparti, phénomène tout à fait inconcevable pour un système qui fonde sa domination sur le

---

<sup>262</sup> P. Canjuers et Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, p.222.

<sup>263</sup> Idem, p.223.

<sup>264</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, op.cit., p.106.

<sup>265</sup> Idem, p.20.

travail salarié. L'I.S. voit donc très juste quand elle dit que le capitalisme de consommation se résume à créer des nouveaux emplois en couplant cette politique économique avec la propagande nécessaire (la publicité) pour créer une panoplie de secteurs inutiles<sup>266</sup>. En ce sens, la question du travail est indubitablement liée à celle de la consommation, qui deviennent en quelque sorte les deux faces de l'aliénation, le consommateur s'identifiant aux signes sociaux qui accompagnent les objets et qui lui permettent d'être quelqu'un dans la communauté, mais ne pouvant être ce consommateur qu'en se soumettant à un travail quotidien et en s'identifiant aux intérêts du maître. « Le sacrifice ne se conçoit pas sans récompense. En échange de leur sacrifice réel, les travailleurs reçoivent les instruments de leur libération (confort, gadgets) »<sup>267</sup>, ce qui oblige le conseilisme à s'ériger non seulement sur la volonté de contrôler la production, mais à combattre l'idéologie de la consommation en proposant d'autres choses à l'individu, ce que nous verrons plus tard.

Cette autre chose que propose le conseilisme consiste nécessairement en une libération qui dépasse le lieu de l'activité productive et qui englobe la vie quotidienne. Le travail salarié, en effet, détermine en grande partie le temps « libre, le temps de sommeil, de déplacement, de repas, de distraction »<sup>268</sup>. La circulation, par exemple, se conçoit généralement, pour le prolétaire, « comme supplément du travail » qu'il faut tenter de minimiser, et non en tant que « circulation comme plaisir »<sup>269</sup>. Au niveau des loisirs, le capitalisme réalise une véritable « planification du bonheur »<sup>270</sup>, excellemment décrite dans cet extrait :

« La société des loisirs est une apparence qui recouvre un certain type de production-consommation de l'espace-temps social. Si le temps du travail productif

<sup>266</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.27.

<sup>267</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.40.

<sup>268</sup> Raoul Vaneigem, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, p.13.

<sup>269</sup> Guy Debord, « Positions situationnistes sur la circulation », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, p.36.

<sup>270</sup> Raoul Vaneigem, « Commentaires contre l'urbanisme », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.33-36.

proprement dit se réduit, l'armée de réserve de la vie industrielle va travailler dans la consommation. Tout le monde est successivement ouvrier et matière première dans l'industrie des vacances, des loisirs, du spectacle. Le travail existant est l'alpha et l'oméga de la vie existante. L'organisation de la consommation, plus l'organisation des loisirs, doit équilibrer exactement l'organisation du travail. Le "temps libre" est une mesure ironique dans le cours d'un temps préfabriqué. »<sup>271</sup>

Quant à l'Est, le système se fondait aussi sur le travail, mais d'une façon différente à la société de consommation, en identifiant le bonheur socialiste aux victoires du productivisme. Sans même cacher le subterfuge, les représentants de l'U.R.S.S. se permettaient d'affirmer clairement que, dans leur vision, « le socialisme veut dire travailler beaucoup »<sup>272</sup>. À ce sujet, l'I.S. reprend littéralement ce qu'Henri Lefebvre avait opposé à cette politique dans une des bibles des situationnistes, la *Critique de la vie quotidienne* :

« il est dérisoire de définir le socialisme par le seul développement des forces productives. Les statistiques économiques ne répondent pas à la question : "Qu'est-ce que le socialisme ?" Les hommes ne se battent pas et ne meurent pas *pour* des tonnes d'acier. Ni pour des tanks ou des bombes atomiques. Ils aspirent au bonheur et non à produire »<sup>273</sup>.

La critique du travail en U.R.S.S. indique bien l'originalité du programme situationniste, qui ne distingue pas une forme de sacrifice acceptable, parce qu'intégré à un système qui se veut plus progressiste, à une autre inacceptable : « Tout appel à la productivité est », affirme Vaneigem, « dans les conditions voulues par le capitalisme et l'économie soviétisée, un appel à l'esclavage »<sup>274</sup>. Le conseilisme situationniste se présente donc comme l'antithèse du *soviet* tel qu'il a vécu en U.R.S.S..

#### 4.4. Le conseilisme comme alternative au travail salarié

Nous avons dit dans la dernière section que le conseilisme se présente premièrement comme une réflexion sur le mouvement ouvrier en U.R.S.S. et sur les diverses

---

<sup>271</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.26

<sup>272</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.93.

<sup>273</sup> Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'arche, 1958, p.58.

<sup>274</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, op.cit., p.69

alternatives présentées en Allemagne, en Italie, en Ukraine, en Espagne à ce type de socialisme. On retrouve dans les textes de l'I.S. sur le conseillisme une analyse détaillée de cette histoire qui valorise certaines expériences au détriment du bolchévisme. La première de ces expériences à laquelle l'I.S. se rattache, outre la Commune de Paris mentionnée à quelques reprises pour ses traits « pré-conseillistes », est le Soviet de Saint-Petersbourg en 1905, composé de délégués *révocables* représentant plus de 200 000 ouvriers participants<sup>275</sup>. Pour Riesel, cet événement fut « la première ébauche d'une organisation du prolétariat dans un moment révolutionnaire »<sup>276</sup>, qui n'a échoué qu'en accordant un trop grand pouvoir à un Comité Exécutif où les partis politiques avaient une grande influence. D'autres expériences de ce type se sont reproduites par la suite, à commencer par les conseils d'ouvriers et de soldats en 1918-1919 en Allemagne, ceux de Turin en mars-avril 1920, puis ceux de l'Espagne républicaine, les seuls selon Riesel à abolir toute délégation de la prise de décision. Ces cas témoignent d'un ancrage de la théorie situationniste au plus profond du mouvement révolutionnaire contemporain.

L'intérêt de ces expériences pour les situationnistes est avant tout d'être « une critique en actes » de la théorie léniniste de l'organisation et de la révolution, qui dénie à la fois « la capacité historique du prolétariat de s'émanciper par lui-même » et par contrecoup « sa capacité de gérer totalement la société future »<sup>277</sup>. En subordonnant les soviets au Parti et à l'État, en leur donnant une place auxiliaire qu'ils ne voulaient pas en 1905, les bolcheviks ont ouvert la voie à toutes les hypothèses les plus despotiques que Bakounine formulait envers Marx dans la 1<sup>ère</sup> Internationale. Du même coup, la « contre-révolution » bolchévique succédant à 1917 aura aussi permis un renouvellement théorique et même une réinvention de l'idée de révolution focalisée autour du concept de conseil, ce à quoi l'I.S. se rattache.

---

<sup>275</sup> René Riesel, « Préliminaires sur les conseils et l'organisation conseilliste », *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.65.

<sup>276</sup> Idem p.65.

<sup>277</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, pp.50-51.

Le conseil, s'il doit être le socle de l'organisation de base d'une nouvelle société, doit avant tout être une organisation de combat : il doit s'étendre, et donc gagner la révolution, ou disparaître. Dans tous les cas, en 1905 à St-Petersbourg, en 1917 en Russie, en 1918 en Allemagne, en 1920 à Turin, en 1936-37 en Espagne et, dans une moindre mesure, en Mai 68 à Paris, le conseil ouvrier n'a pas su vaincre en étendant son pouvoir. L'I.S. attribue ces défaites à deux facteurs principaux, outre l'évidente répression de la bourgeoisie (et de la bureaucratie russe, dans le cas de la Makhnovchtchina), toujours extrêmement violente : une mauvaise fédération des unités de base et un manque d'insistance sur l'autogestion généralisable dans tous les domaines. Concernant le premier problème, la mauvaise fédération des conseils ouvriers en Allemagne et à Turin, par exemple, fut premièrement d'accorder un trop grand pouvoir aux assemblées de mandatés au détriment des assemblées de base où les débats devaient avoir toute leur amplitude, cette politique provenant surtout des sociaux-démocrates et socialistes autoritaires voulant faire coexister une forme de pouvoir séparée des assemblées, freinant par le fait même la révolution : « Ici déjà réside un principe de séparation, qui ne peut être surmonté qu'en faisant des assemblées générales locales de tous les prolétaires en révolution le *Conseil lui-même*, d'où toute délégation doit tirer à tout instant son pouvoir. »<sup>278</sup>.

Ensuite, la communication entre les différents conseils aux époques antérieures était très difficile, et presque tout se passait dans de grandes assemblées de délégués, comme celle de St-Petersbourg en 1905 où plus de 500 mandatés représentaient des centaines de milliers d'ouvriers dans une cacophonie presque totale<sup>279</sup>. Au contraire, les moyens de communication aidant et avec une meilleure organisation des conseils, qui pourraient par exemple mettre sur pied des sections de coordination et d'information élues chargées de lier

---

<sup>278</sup> René Riesel, « Préliminaires sur les conseils et l'organisation conseilliste », op.cit., p.65.

<sup>279</sup> Idem, p.65.

plus étroitement les conseils, il est possible d'espérer de meilleurs résultats<sup>280</sup>. Ces propositions, d'ailleurs, seront plus que radicalisées au sein des expériences de démocratie directe dans l'âge d'Internet, comme les Aâchs kabyles, les assemblées argentines et, bien différemment cette fois, le mouvement zapatiste au Chiapas<sup>281</sup>.

L'I.S., dans ses textes conseillistes, ne se contente cependant pas de se réapproprier les expériences historiques, participant au large débat théorique ouvert au début du siècle par les révolutionnaires conseillistes. Le premier des pères théoriques du conseillisme fut Anton Pannekoek qui opposa au socialisme de parti de type léniniste un socialisme de conseils, et ce immédiatement après la 1917. On retrouve déjà chez ce théoricien l'union des moyens et de la fin, faisant du conseil à la fois un organe de combat et un mode de gestion de la société future. Richard Gombin résume ainsi la vision du Conseil par Pannekoek, très proche de celle des situationnistes à bien des égards :

« Dès 1919 il discute dans divers journaux d'extrême-gauche des mérites du Râtesystem; il y pressent un mode possible de gestion voire d'organisation de la société socialiste. La production serait fondée sur les décisions de l'assemblée générale d'atelier. À l'échelle de la grande usine ce serait l'assemblée des délégués qui constituerait l'organe de gestion. Le mandat serait impératif, le délégué révocable à tout instant, la comptabilité ouverte à tout le monde, les rémunérations se calculant en heures de travail. »<sup>282</sup>

Issus de cette « réinvention » de la révolution par Pannekoek, d'autres penseurs tels que Lukacs et Gramsci accordèrent une grande importance à l'auto-organisation prolétarienne, délaissant ainsi le marxisme plus orthodoxe. Néanmoins, aucun de ceux-ci ne parvint à délaisser entièrement une coexistence plus traditionnelle des organes séparés du prolétariat que sont le Parti et l'État, d'une part, et la démocratie directe du conseil, d'autre part. Plus proche dans le temps comme dans les idées de l'I.S., *Socialisme ou barbarie* fut le laboratoire des idées conseillistes qui furent discutées par la suite au sein de celle-ci. Les

---

<sup>280</sup> Raoul Vaneigem, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, 1969, p.78.

<sup>281</sup> Voir les pages Indymedia correspondant à ces zones géographiques.

<sup>282</sup> Richard Gombin, *Les origines du gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p.118.

sociaux-barbares innovèrent en affirmant que la division centrale du capitalisme se trouve dans le rapport passif / actif ou dirigeant / dirigé, et donc que la force du conseil ouvrier ne peut être que de rompre avec cette division au profit d'une participation maximale des ouvriers qui n'admettrait rien au dessus d'elle (en accordant un certain pouvoir décisionnel aux délégués, par exemple)<sup>283</sup>.

Sur la base de cet héritage, l'I.S. marqua son originalité en réélaborant le concept de conseil ouvrier sur au moins deux aspects : premièrement, en élargissant la base d'action du conseil au-delà de la sphère économique (nous aborderons la question de l'autogestion généralisée dans le prochain chapitre), et deuxièmement en rattachant ses objectifs révolutionnaires à une transformation globale et qualitative de la vie quotidienne<sup>284</sup>. Le conseil ouvrier, pour les situationnistes, représentait cette intersection entre la révolution ludique et la création de situations qui les animaient depuis le départ, et une perspective politique reliée au prolétariat révolutionnaire. Par ce remodelage théorique, ils parvinrent à se jeter plus concrètement dans la théorie politique sans renier leur passé d'avant-garde artistique. La tâche du Conseil ouvrier n'est « pas l'autogestion du monde existant, mais sa transformation qualitative ininterrompue »<sup>285</sup>. Parfaitement d'accord avec *Socialisme ou barbarie* sur l'appropriation du lieu de travail et du remodelage des relations dirigeants / dirigés, l'I.S. y décèle néanmoins un manque sur le plan qualitatif :

« ceux qui mettent tout l'accent sur la nécessité de changer le travail lui-même, de le rationaliser, d'y intéresser les gens, prennent le risque, en négligeant l'idée du contenu libre de la vie (disons, d'un pouvoir créatif équipé matériellement qu'il s'agit de développer au-delà du temps de travail classique — lui-même modifié — aussi bien qu'au delà du temps de repos et distraction) de couvrir en fait une harmonisation de la production actuelle, *un plus grand rendement* ; sans que soit mis en question le vécu même de la production, la nécessité de cette vie, au niveau de contestation le plus élémentaire. La construction libre de tout l'espace-temps de la vie individuelle est une revendication qu'il faudra défendre contre

---

<sup>283</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme : Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste 1957-1972*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, p.243.

<sup>284</sup> Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, A.M. Métailié, 1988, p.239.

<sup>285</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, op.cit.. p.53.



toutes sortes de rêves d'harmonie des candidats managers du prochain aménagement social. »<sup>286</sup>

C'est ainsi qu'en plus d'une appropriation collective du lieu de travail et de l'ensemble des refus que concentre en lui le conseil (hiérarchie, État, capitalisme, spécialisations indépendantes, etc.), les situationnistes désirent lui donner une orientation non-productiviste permettant de transformer en profondeur la relation du travail et du temps libre.

Pour les situationnistes, le conseilisme doit être à la fois la promesse d'un monde fondé sur d'autres choses que les objets, soit sur le temps libre et la participation enrichissante à un travail contrôlé à sa base, ce qui les mène à avancer deux concepts qui seront beaucoup repris dans les décennies suivantes, la diminution et l'abolition du travail. Bob Black, inspiré fortement par les situationnistes pour son livre *Travailler, moi jamais !*, circonscrit fort bien le concept de travail, ce qui lui permet, comme aux situationnistes, de parler de son abolition:

« Ma définition minimale du travail est le labeur forcé, c'est-à-dire la production obligatoire. Ces deux derniers paramètres sont essentiels. Le travail est la production effectuée sous la contrainte de moyens économiques ou politiques, la carotte ou le bâton - la carotte n'est que la continuation du bâton par d'autres moyens. Mais toute création n'est pas travail. Le travail n'est jamais accompli pour lui-même, il l'est par rapport à quelque produit ou profit qu'en tire le travailleur, ou plus souvent une autre personne. Voilà ce qu'est nécessairement le travail. »<sup>287</sup>

Dans une perspective utopique assez proche de celle de Marx lorsqu'il décrit la phase communiste, l'au-delà du travail, horizon à poursuivre absent des écrits de *Socialisme ou barbarie*, implique son remplacement « par un nouveau type d'activité libre »<sup>288</sup> où toutes les activités relèveraient du jeu, étant donc non-contraindantes, et où l'opposition entre la sphère productive et la sphère de loisirs s'estomperait.

Contrairement au capitalisme qui met les possibilités qu'apportent l'automation au profit d'une augmentation débridée et inutile de la production, les conseils ont tout intérêt à utiliser

---

<sup>286</sup> Internationale situationniste, « Instructions pour une prise d'armes », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, 1961, p.4.

<sup>287</sup> Bob Black, *Travailler, moi? Jamais !*, Paris, L'esprit frappeur, 1997, p.16.

<sup>288</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.4.

les conquêtes techniques nouvelles afin de réduire diamétralement la journée de travail. Raoul Vaneigem, dans un texte portant spécifiquement sur cette question, propose aux conseils, dès leurs premiers moments d'activité, de distinguer les secteurs prioritaires (il nomme à cet effet « alimentation, transports, télécommunications, métallurgie, constructions, habillement, électronique, imprimerie, armement, médecine, confort et, en général, l'équipement matériel nécessaire à la transformation permanente des conditions historiques »<sup>289</sup>), les secteurs de reconversion, considérés comme détournables au profit de la population, et les secteurs parasites, qui devront simplement être supprimés par les assemblées. Évidemment, l'ensemble des employés des secteurs parasites devraient être redirigés dans les secteurs prioritaires et de reconversion, faisant fondre la journée moyenne de travail de chacun à quelques heures seulement<sup>290</sup>. Bob Black, encore une fois, se risquait dans le même essai à énumérer les secteurs parasites, liste qui peut donner une image de cette transformation teintée d'utopie :

« Du jour au lendemain, nous pouvons affranchir des dizaines de millions de VRPO et de soldats, de gestionnaires et de flics, de courtiers et d'hommes d'Église, banquiers et d'avocats, de professeurs et de propriétaires de logements, de vigiles et de publicitaires, d'informaticiens et de domestiques, etc. Et il y a là un effet boule de neige puisque, à chaque gros pont rendu oisif, on libère par la même occasion ses sous-fifres et ses larbins. Ainsi implose l'économie. »<sup>291</sup>.

Cette implosion, loin d'être incontrôlée, doit être le résultat d'un débat démocratique dans les différentes assemblées qui décideront de la nouvelle organisation de la production, mais aussi de la distribution « communiste » des biens. Toutes ces transformations permettent, selon l'I.S., non seulement de transformer la relation des individus avec le milieu du travail, mais littéralement d'abolir le travail au bout d'un certain temps où le peu de labeur nécessaire n'aura plus besoin d'aucune contrainte, quelle qu'elle soit, pour assurer le nécessaire à l'ensemble de la société. S'ils reconnaissent que toutes les activités productives ne

<sup>289</sup> Raoul Vaneigem, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », op.cit., p.78.

<sup>290</sup> Vaneigem se risque une estimation à 3-4 heures environ, alors que le collectif Adret, dans son étude sociologique, prétendait que le tout pourrait descendre jusqu'à 2 heures.

<sup>291</sup> Bob Black, *Travailler, moi? Jamais !*, Paris, L'esprit frappeur, 1997, 61 p.

deviendront pas passionnantes du jour au lendemain, « travailler à les rendre passionnantes, par une reconversion générale et permanente des buts aussi bien que des moyens du travail industriel, sera en tout cas la passion minimum d'une société libre »<sup>292</sup>. Cette utopie « de l'effacement du travail au profit d'un nouveau type d'activité libre »<sup>293</sup>, si elle peut paraître peu évidente dans une situation qui n'est même pas pré-révolutionnaire, est tout de même un symbole important des transformations radicales que doit apporter le conseilisme dans le monde du travail.

Par le projet conseiliste que l'I.S. met de l'avant, il est possible de parler réellement de l'abolition du prolétariat en tant que classe, dans la mesure où nous l'avons défini comme ceux qui « n'ont aucune possibilité de modifier l'espace-temps social que la société leur alloue à consommer »<sup>294</sup>. Ce prolétariat, sujet révolutionnaire par excellence comme nous l'avons vu, se réapproprie son espace-temps par une forme de démocratie directe anti-étatique, le conseil, qui brise la complémentarité oppressante du temps de travail et de loisir dans le capitalisme de consommation au profit d'une amélioration qualitative des relations entre ces deux sphères qu'il est possible d'appeler « abolition du travail ». Le conseil situationniste a la particularité d'être indissociable d'une révolution de la vie quotidienne et c'est pourquoi il dépasse la simple autogestion du travail pour être un tremplin vers l'*autogestion généralisée*, tel que nous le verrons au prochain chapitre.

---

<sup>292</sup> P. Canjuers, Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, pp.226-227.

<sup>293</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », op.cit., p.4.

<sup>294</sup> Idem, p.13.

## CHAPITRE 5 – L'AUTOGESTION GÉNÉRALISÉE

### 5.1 Conseillisme et autogestion généralisée

Ayant une place importante parmi les concepts utilisés dans l'œuvre de l'I.S., l'autogestion généralisée fut à la fois acceptée comme complément du conseilisme par l'ensemble des membres, et source de division entre, d'une part, une vision moins subjectiviste de la révolution chez Riesel, Vienet et Debord, et d'autre part une vision très axée sur la subjectivité chez Vaneigem. Dans sa simple complémentarité avec le conseil, l'autogestion généralisée, comme son nom l'indique, souligne l'importance pour le conseilisme d'étendre l'autonomie non seulement au secteur strictement politique et économique, mais à la gestion de la totalité de la société, thèse déjà implicite dans la promotion d'une révolution de la vie quotidienne, comme l'explique Vaneigem dans cet extrait :

« Hors de l'autogestion généralisée, les conseils ouvriers perdent leur signification. Il faut traiter en futur bureaucrate, donc sur-le-champ en ennemi, quiconque parle des conseils en termes d'organismes économiques ou sociaux, quiconque ne les place au centre de la révolution de la vie quotidienne; avec la pratique que cela suppose »<sup>295</sup>.

Au-delà de la stricte sphère productive ou politique, on retrouve une critique et des propositions d'autogestion, toujours en lien avec l'idée de conseilisme, dans plusieurs domaines que nous aborderons au cours de ce chapitre. Parmi ceux-ci se trouvent : le domaine artistique, bien sûr, développé dans la lignée des avant-gardes précédentes; l'urbanisme et l'architecture, autour de l'urbanisme unitaire comme réappropriation de la ville par les citoyens; l'éducation, où certaines propositions émergent autour des critiques très développées du texte *De la misère en milieu étudiant*; les médias et la communication sociale, qui méritèrent une grande attention dans le livre *La société du spectacle* de Guy Debord et ses écrits parallèles; finalement, le domaine scientifique et technique, abordé à la fois pour son

---

<sup>295</sup> Raoul Vaneigem, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », op.cit., p.75.

intégration colonisatrice dans la vie quotidienne et les possibilités de libération qu'elle génère, une fois couplée à l'autogestion.

En complément à cette première lecture de l'autogestion à laquelle nous nous attacherons, le développement de ce concept au sein de l'I.S. fut également l'occasion, surtout chez Vaneigem, de souligner l'importance incontournable de la subjectivité individuelle, et donc de parachever le « projet initial de l'I.S., celui qui était relié à l'art et mettait davantage l'accent sur l'individu »<sup>296</sup>. Dans son acception maximale, l'autogestion généralisée est le décentrement complet des sources de pouvoir, tel que proposé dans la tradition anarchiste, et donc la maximisation « du pouvoir reconnu à chacun sur sa vie quotidienne »<sup>297</sup>. À l'opposé le plus complet de l'autogestion du type économiciste, Vaneigem exprime la logique situationniste poussée à son extrême, soit un monde ludique où la démocratie directe se présente comme le vecteur d'une harmonisation des désirs individuels. Gianfranco Marelli décrit bien cet aboutissement théorique, l'associant même à un fouriérisme remodelé, c'est-à-dire en étroit lien avec les théories du socialiste et utopiste français Charles Fourier (1772-1837) qui revendiquait la complémentarité de tout nouveau progrès de l'humanité avec la libération concrète des passions humaines :

« On comprend donc que la théorie des conseils échappe à toute définition historique (mais aussi économique, sociale et politique) et qu'elle procède d'une interprétation subjective où ce sont les désirs de chaque révolutionnaire qui dessinent le projet de l'autogestion généralisée, c'est-à-dire "la capacité des conseils à réaliser historiquement l'imaginaire". Une interprétation esthético-subjective que soutient un principe d'inspiration fouriériste selon lequel « le début du moment révolutionnaire doit marquer une *hausse immédiate du plaisir de vivre* ». Et c'est justement à partir d'une relecture de la pensée de Fourier et des socialistes utopistes que Vaneigem révisé et retraduit l'analyse situationniste des Conseils Ouvriers; il en ouvre l'horizon théorique, jusqu'alors fermé sur les aspects économiques de l'expérience conseiliste, vers des espaces utopiques où la réalisation de l'autogestion généralisée peut enfin revêtir la valeur d'une révolution de la vie quotidienne, d'une transformation radicale de la société. »<sup>298</sup>

---

<sup>296</sup> Sylvie Goupil, *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, Montréal, UQAM, 1994, p.32.

<sup>297</sup> Raoul Vaneigem, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, p.91.

<sup>298</sup> Gianfranco Marelli, 1998, op.cit., p.247.

S'agissant peut-être davantage d'une différence de ton que de contenu véritable, cette façon particulière de Vaneigem de traiter la question de l'autogestion généralisée ne nous empêche pas d'aborder celle-ci comme un concept propre aux situationnistes dans leur ensemble et qui les a poussé à élaborer une critique et une alternative à tous les secteurs au-delà de la sphère économique.

## 5.2 *Le domaine artistique*

On ne saurait parler de séparation et d'autogestion généralisée dans la théorie de l'I.S. sans insister fortement sur le champ artistique. On pourrait presque affirmer que le conseilisme de l'I.S. n'est que le résultat d'un appel au dépassement de l'art, l'un nécessitant l'autre. Pour bien comprendre ce lien, il faut d'abord préciser ce que l'I.S. entend par la liberté artistique, qui est plus qu'une simple liberté de création individuelle (bien qu'elle le soit aussi), mais la possibilité collective de « constructions supérieures du milieu »<sup>299</sup>. Désormais, il ne peut y avoir de dépassement de l'art sans une fusion de l'art et du politique, puisque l'art autonome, dans son combat contre l'art marchand, deviendra une affaire principalement collective, une construction du milieu : « contre l'art unilatéral, la culture situationniste sera un art du dialogue, un art de l'interaction »<sup>300</sup>. Ce dépassement de l'art transforme à la fois l'auteur de l'art comme sa valeur et son destinataire : dans la période de l'art marchand, l'œuvre est créée par l'artiste séparé des autres par la concurrence, et en vue d'un consommateur purement passif qui devra la contempler ; au contraire, l'art des situationnistes dans sa phase supérieure est créé par des groupes de citoyens actifs qui délibèrent en assemblée, ou simplement par de petits groupes affinitaires, en vue de modifier l'ambiance (urbanisme, architecture, décoration, situation-jeu, etc.) quotidienne de personnes qui sont appelées à participer à l'œuvre ; dans sa phase intermédiaire, l'art situationniste

---

<sup>299</sup> Internationale situationniste, « La liberté pour quoi lire ? des bêtises », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.6.

<sup>300</sup> Internationale situationniste, « Manifeste », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.37.

donne des armes pour soutirer au domaine de la marchandise tout ce qui peut devenir une question de liberté individuelle et collective.

On voit donc que la réalisation de l'art situationniste ne se sépare pas d'une abolition de l'art marchand : pour cette raison, la propagande de l'I.S. touche particulièrement le mépris du musée et de l'œuvre d'art passive. Leurs innombrables tracts à ce sujet, pseudo-conférences dans le milieu artistique, prises de position pour des personnes s'étant attaquées à des œuvres d'art, expulsions reliées à la participation de certains membres à des activités marchandes, etc., témoignent du caractère inébranlable de cette position. « C'est même un fait notable » nous explique la revue 9 de l'I.S.,

« que, sur 28 membres de l'Internationale situationniste que nous avons dû exclure jusqu'à ce jour, 23 figuraient parmi ceux des situationnistes qui ont individuellement une activité artistique caractérisée, et même une réussite économique croissante dans cette activité : il leur arrivait d'être reconnus comme artistes en dépit de leur adhésion à l'I.S. »<sup>301</sup>.

Au sein de cette critique, l'I.S. n'épargne pas les dadaïstes et surréalistes, ou surtout ce que leurs techniques, en plus de ne pas appeler à une création véritablement collectives, sont devenues à travers le temps : des marchandises. Le néo-dadaïsme, avant tout, tente de redécouvrir Dada comme « positivité formelle à exploiter encore »<sup>302</sup> : les dadaïstes ont prétendu que tout pouvait être de l'art, pour détruire la valeur de l'art marchand ; au contraire, le néo-dadaïsme, à l'image des « artistes » post-modernistes, prétend plutôt que n'importe quoi peut être de l'art, et donc peut se vendre. Inversion complète ! Dans une forme moins féroce, le néo-dadaïsme répète les techniques dadaïstes sans voir que le temps a changé et que ces techniques, originalement, avaient pour but explicite d'ébranler l'époque. Du côté des surréalistes, leurs expériences autour de l'inconscient, par l'écriture automatique, ont «

---

<sup>301</sup> J. V. Martin et al., « Réponse à une enquête du centre d'art socio-expérimental », dans *Internationale situationniste* 9, Paris, 1964, p.43.

<sup>302</sup> Internationale situationniste, « Communication prioritaire », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.23.

presque immédiatement tourné court pratiquement et théoriquement »<sup>303</sup>, tout en se prolongeant désespérément dans une phase marchande que Salvador Dali a si bien matérialisée : le surréalisme de musée.

Comme chacune des avant-gardes, l'I.S. a ses techniques de création artistique particulières. La principale de celle-ci, collective et intimement liée aux assemblées, concerne l'urbanisme et nous l'analyserons dans la prochaine section. Parmi les techniques artistiques complètement rejetées comme trop passives, l'I.S. mentionne la littérature, le cinéma et la peinture. Au sujet de cette dernière, l'impératif est clair, « aucune peinture n'est défendable du point de vue situationniste »<sup>304</sup>, outre son intégration dans une création d'ambiance, et la tâche des artistes révolutionnaires consiste à dévaloriser cette forme d'art. La peinture industrielle, mise au point en 1958 par le situationniste Pinot-Gallizio et utilisée dans des « expositions » à Turin, Milan, Venise et Munich, visait justement ce but : vendre au mètre carré des peintures réalisées à la machine devant les futurs acheteurs semblait démontrer que les possibilités techniques permettaient d'intégrer la peinture aux ambiances de la vie quotidienne à un moindre coût et en séparant le prix de la valeur marchande. Avec la peinture industrielle, scandale Pinot-Gallizio, « il n'y aura plus ce billet de banque géant appelé tableau, fait pour un concours du bénéfice maximum, mais des milliers de kilomètres de peinture offerts dans les rues et sur les marchés, au prix coûtant, qui plairont à des millions d'hommes, en les poussant à d'autres expériences d'arrangement de leur milieu »<sup>305</sup>. Pourtant, à la grande déception de son créateur, cette forme d'art sera reprise par d'autres, en la soumettant aux mêmes mécanismes de marché que les œuvres d'art classique, signe des transformations « néo-dadaïstes » du monde de l'art.

---

<sup>303</sup> Internationale situationniste, « Le bruit et la fureur », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.6.

<sup>304</sup> Constant Nieuwenhuis, « Sur nos moyens et nos perspectives », dans *Internationale Situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.24.

<sup>305</sup> Giuseppe Pinot-Gallizio, « Discours sur la peinture industrielle et sur un art unitaire applicable », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, 1959, pp.34-35.



Face au domaine littéraire et au cinéma, eux aussi soumis à la marchandisation et aux lois du marché, l'I.S. propose une technique qu'elle étendra par la suite à tous les domaines, et qu'on retrouve à l'état d'ébauche chez Lautréamont : le détournement. De quoi s'agit-il ?

Laissons l'I.S. parler d'elle-même :

« Dans son ensemble, l'héritage littéraire et artistique de l'humanité doit être utilisé à des fins de propagande partisane. Il s'agit, bien entendu, de passer au-delà de toute idée de scandale [...] il ne peut manquer d'apparaître un puissant instrument culturel au service d'une lutte de classes bien comprise. [...] Voici un réel moyen d'enseignement artistique prolétarien, la première ébauche d'un communisme littéraire. »<sup>306</sup>.

Certains diront de cette technique qu'elle consiste en un vol de droits d'auteurs, ou même qu'elle consiste jusqu'à un certain point à une forme de révisionnisme, mais l'I.S. ne s'en cache pas (Debord dit fièrement que « le détournement est le contraire de la citation »<sup>307</sup>), l'appliquant premièrement à elle-même en publiant tout ses écrits sous anti-copyright et en y mentionnant que tout peut y être reproduit selon la forme et la volonté de chacun. Parmi les essais de détournement, voici quelques-uns dont l'I.S. pratiquait et voulait systématiser : la revue *Internationale situationniste* est remplie de phrases d'auteurs connus (Marx, Hegel, etc.) sorties de leurs contextes et utilisées pour défendre des thèses parfois même opposées à leur sens premier, et ce sans référence ; les films réalisés par Debord et Vienet sont presque entièrement composés de scènes volées à d'autres films (dans le cas de Vienet, il s'agit même d'oeuvres complètes), réutilisées dans de nouveaux contextes avec des commentaires différents (voir ces différents films, dont ceux de Gil Wolman dans sa phase lettriste, six de Guy Debord et trois de René Vienet, dont le très populaire *La dialectique peut-elle casser des briques* ?) ; les bandes dessinées qui décorent les différentes revues sont transformées au niveau du texte en manifestes situationnistes ; les métagraphies réalisées par certains, dont Asger Jorn, témoignent aussi du détournement en réutilisant des objets et des phrases

---

<sup>306</sup> Guy Debord, Gil Wolman, « Mode d'emploi du détournement », dans *Les lèvres nues*, numéro 8, mai 1956, p.5.

<sup>307</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.199.

d'auteurs pour former des œuvres personnelles ; le détournement de situations quant à lui, le plus généralisable et applicable quotidiennement, consiste à utiliser les contradictions internes du système pour s'y infiltrer et les saboter, comme ce fut le cas dans le scandale de Strasbourg, l'opération Censor de Sanguinetti en Italie, les conférences au magnétophone de Guy Debord, etc.<sup>308</sup> À ce niveau, on peut parler « d'ultra-détournement, c'est-à-dire les tendances du détournement à s'appliquer dans la vie sociale et quotidienne »<sup>309</sup>. Finalement, le détournement peut s'insérer dans une réappropriation de l'urbanisme et de l'architecture, comme nous allons le voir. Bref, toutes les techniques artistiques situationnistes se présentent unitairement comme une réappropriation par l'individu de sa vie quotidienne et une participation accrue des masses à des décisions collectives à ce niveau, comme prolongement du conseilisme et au-delà du capitalisme, art et marchandise étant impossible à concilier.

### 5.3 L'urbanisme et l'architecture

L'urbanisme et les médias constituent dans les textes de l'I.S. les deux secteurs qui conditionnent et atomisent le plus l'individu. En effet, l'atomisation sociale de la société spectaculaire-marchande étend les individus dans une ville quadrillée où les possibilités de rencontre et la participation sociale deviennent impossibles, mais en prenant bien soin de les réunir autour de chaque récepteur de télévision, gage de l'illusion d'être ensemble<sup>310</sup>. Ces deux pôles de l'atomisation ne peuvent se dissocier sans mettre en danger l'évolution du capitalisme de consommation. L'urbanisme, expliquent Kotanyi et Vaneigem, « est comparable à l'étalage publicitaire autour du coca-cola »<sup>311</sup>, c'est-à-dire ce qui permet aux médias, ou à ce que les situationnistes nomment le *spectacle*, d'avoir un sens. Il est la porte

---

<sup>308</sup> Pour une excellente utilisation du concept de détournement à ce niveau, voir le site du groupe le Cartel de Nice, <http://membres.lycos.fr/gviolet/cartel.htm>

<sup>309</sup> Internationale situationniste, « Le détournement comme négation et comme prélude », dans Internationale situationniste 3, Paris, 1959, p.11.

<sup>310</sup> Internationale situationniste, « Critique de l'urbanisme », dans Internationale situationniste, numéro 6, Paris, 1961, p.9.

<sup>311</sup> Attila Kotanyi, Raoul Vaneigem, « Programme élémentaire du bureau d'urbanisme unitaire », dans Internationale situationniste, numéro 6, Paris, 1961, p.16.

d'entrée du pouvoir pour la colonisation de la vie quotidienne, pour construire « le terrain qui [le] représente exactement, qui réunit les conditions les plus adéquates de son bon fonctionnement »<sup>312</sup>. Les exemples les plus frappants à ce titre, encore aujourd'hui, demeurent les cités-gouvernements créées avec l'expansion de cet art de la séparation qu'est l'urbanisme : Tirana en Albanie, le Rocher Noir en Algérie, Brasilia au Brésil, cas extrêmes de l'architecture fonctionnelle et de l'empreinte du pouvoir dans l'organisation du lieu<sup>313</sup>. Cadastre la ville, c'est aussi mettre au cœur de celle-ci la notion de circulation et de vitesse dans le déplacement comme forme de pouvoir, ce que le philosophe Paul Virilio baptisera plus tard la *dromocratie*<sup>314</sup>. En résumé, l'organisation du lieu, loin d'être un rêve du capitalisme à l'époque où l'IS. écrit, est plutôt déjà réalisée, et il n'y a d'espoir dans une reconquête de la vie quotidienne qu'en conceptualisant une forme d'urbanisme qui serait issue de la délibération populaire et du prolongement du conseilisme, ce que matérialise l'idée d'un urbanisme unitaire.

L'analyse de la domination du capitalisme par l'urbanisme et de son dépassement, chez l'IS., ne vient pas principalement d'un savoir livresque et sociologique, mais plutôt de deux activités indissolublement liées à l'urbanisme unitaire, la psychogéographie et la dérive. La psychogéographie d'abord, « sorte de science-fiction »<sup>315</sup> de l'urbanisme, est définie dès le premier numéro de la revue *Internationale situationniste* comme l'« étude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus »<sup>316</sup>, alors que la dérive, quant à elle, consiste à passer rapidement dans une succession d'ambiances urbaines dans le but d'analyser sa psychogéographie. Les multiples dérives réalisées par l'IS., dont certaines d'une ampleur

<sup>312</sup> Internationale situationniste, « Critique de l'urbanisme », op.cit., p.8.

<sup>313</sup> Internationale situationniste, « Géopolitique de l'hibernation », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.7-8.

<sup>314</sup> Paul Virilio, *Cybermonde, la politique du pire*, Paris, Textuel, 1996, p.15.

<sup>315</sup> Guy Debord, « Écologie, psychogéographie et transformation du milieu humain », *Le Consul*, Paris, Éditions Allia, p.77.

<sup>316</sup> Internationale situationniste, « Définitions », dans *Internationale Situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.13-14.

assez considérable et rapportées dans des comptes-rendus, témoignent principalement de l'ennui incroyable que dégagent les nouvelles créations urbaines, et surtout de la quasi-impossibilité de rencontres qu'elles offrent. À l'opposé, la dérive devient plus qu'intéressante lorsque la psychogéographie se modifie rapidement, créant des ambiances particulières reliées à une construction urbaine plus artistique. C'est sur cette base que se fonde l'urbanisme unitaire, définie comme la « théorie de l'emploi d'ensemble des arts et techniques concourant à la construction intégrale d'un milieu en liaison dynamique avec des expériences de comportement »<sup>317</sup>. Cette forme d'urbanisme repose sur deux points : premièrement, un développement esthétique renouvelé par l'emploi de toutes les techniques permises pour la modification de l'architecture et de l'urbanisme, Constant et Debord allant jusqu'à dire que « la coordination de moyens artistiques et scientifiques doit mener à leur fusion complète »<sup>318</sup> ; mais surtout, « l'appropriation [des techniques] du conditionnement par tous les hommes »<sup>319</sup>, une autogestion de l'organisation du décor urbain par les gens qui le vivent. En ce dernier sens, la situation construite atteint son sommet quand elle s'applique à l'urbanisme, quand les gens se réunissent non seulement pour créer un moment, une œuvre d'art, pour affecter leur environnement à petite échelle, mais lorsqu'ils parviennent à modifier leur milieu commun de façon prolongée en agissant dans la sphère de l'urbanisme. Ce type de participation est évidemment inséparable de toute la question du conseilisme, et étroitement relié à l'abolition du deuxième pôle de l'atomisation sociale, le spectacle.

#### 5.4 Les médias et la communication sociale

Grâce au livre *La société du spectacle* de Guy Debord, aucun autre sujet que les médias ne fut traité plus en profondeur par les situationnistes, et la raison en est les

---

<sup>318</sup> Guy Debord, Constant Nieuwenhuis, « La déclaration d'Amsterdam », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, p.33.

<sup>319</sup> Attila Kotanyi, Raoul Vaneigem, « Programme élémentaire du bureau d'urbanisme unitaire », op.cit., p.19.

transformations incroyables du capitalisme qui sont apparues avec les nouveaux moyens de communication. Ce que Debord nomme le spectacle n'est en fait rien d'autre que la monopolisation de la communication sociale de masse par la classe dominante, ainsi que ses effets idéologiques. Le spectacle est fondé sur un paradoxe indispensable à la domination du capitalisme : « Du fait même que ce secteur est séparé, il est le lieu du regard abusé et de la fausse conscience ; et l'unification qu'il accomplit n'est rien d'autre qu'un langage officiel de la séparation généralisée. »<sup>320</sup>. Évidemment, cette séparation dans le domaine de l'information et de la communication en général ne s'opère pas pareillement dans tous les pays, et c'est pourquoi Debord distingue différentes formes spectaculaires. La première forme, le spectacle concentré, concerne principalement les pays sous-développés et de l'Est, consistant à rassembler tout le pouvoir médiatique aux mains de l'État et l'idéologie qu'on y véhicule autour d' « un seul homme, tout l'admirable étatiquelement garanti, indiscutable, qu'il s'agit d'applaudir et de consommer passivement. »<sup>321</sup>. La Chine maoïste, à cet égard, représente l'ultime concentration de ce type d'organisation spectaculaire. Évidemment, dans tout pays où règne le spectacle concentré règne aussi la police pour faire respecter l'unilatéralité dans l'idéologie et la communication.

À l'opposé de cette logique, mais toujours sous le sceau de l'hétéronomie, le spectacle diffus, tel que présenté par Debord, « accompagne l'abondance des marchandises, le développement non perturbé du capitalisme moderne. Ici chaque marchandise prise à part est justifiée au nom de la grandeur de la production de la totalité des objets, dont le spectacle est un catalogue apologétique »<sup>322</sup>. Dit autrement, le spectacle diffus consiste à laisser les médias à la dictature de l'économie et du « libre-marché », entraînant par le fait même une censure automatique (par les mécanismes du marché) de tout

---

<sup>320</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.25.

<sup>321</sup> Internationale situationniste, « Adresse aux révolutionnaires d'Algérie et de tous les pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.44.

<sup>322</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, op.cit., p.60.

acteur ne poursuivant pas le profit, mais surtout permettant le libre développement du capitalisme de consommation en obligeant « chacun à se reconnaître, à se réaliser, dans la consommation effective de cette production répandue partout »<sup>323</sup>. Dans les deux cas, le spectacle est inséparable du pouvoir dominant, étant son discours ininterrompu, soit sous forme d'idéologie centrée sur un seul individu, soit sous forme de réclame généralisée.

De même que la religion joua un rôle important dans le maintien de la société de classe, celle-ci laisse désormais sa place, selon l'I.S., au spectacle : « Et comme la critique de la religion, la critique du spectacle est aujourd'hui la condition première de toute critique »<sup>324</sup>. En effet, le spectacle présente à chacun l'image d'une société unifiée, où il y a participation (on peut certainement voir le paroxysme de ce phénomène dans la prolifération actuelle de la télé-réalité) et où il est possible de s'identifier aux images présentées, reflet réel de la société ; pourtant, au contraire, la logique du fonctionnement des médias est fondée en soi sur la séparation, et le « *visible* social de la société du spectacle est plus éloigné que jamais de la réalité sociale »<sup>325</sup>. Cette distorsion entre la réalité et ce qui est présenté relève de l'idéologie, dite « spectaculaire-marchande » chez Debord, phase ultime de ce que Marx appela l'« opium du peuple ». Curieusement, et heureusement pour la révolution, l'idéologie spectaculaire évolue par contradictions, en remplaçant un mensonge par un autre à une vitesse accélérée : dans les pays de l'Est, c'est Staline devenant soudainement une idôle démodée et dénoncée par les mêmes personnes qui l'ont imposé ; dans l'Ouest, c'est le vingtième rasoir révolutionnaire possédant une excellence indépassable, ou le changement des alliés et ennemis communs, des communistes aux États-voyous en passant par les terroristes.

En quoi peut consister l'autogestion dans le domaine médiatique et de la communication ? L'enjeu est de taille, puisque Debord va même jusqu'à affirmer que la

---

<sup>323</sup> Internationale situationniste, « Adresse aux révolutionnaires d'Algérie et de tous les pays », op.cit., p.45.

<sup>324</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, p.27.

<sup>325</sup> Internationale situationniste, « L'opération contre-situationniste dans divers pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.15.

libération de la vie quotidienne passe nécessairement par « le dépérissement des formes aliénées de la communication »<sup>326</sup>. Un pas vers l'autogestion est tout d'abord de refuser l'insertion dans ce système communicationnel, selon le principe qu'« il ne s'agit pas d'élaborer le spectacle du refus mais bien de refuser le spectacle »<sup>327</sup>. La récupération est ce qui guette à coup sûr ceux qui sont incapables d'assurer leur propre publicité. Il y a donc, premièrement, une volonté d'unir la fin et les moyens en expérimentant une forme de communication alternative tout en la proposant pour le futur. Cette communication, qui « n'existe jamais ailleurs que dans l'action commune »<sup>328</sup>, « ruine tout pouvoir séparé », car « là où il y a communication, il n'y a pas d'État »<sup>329</sup>. Quoiqu'il s'agisse d'une affirmation teintée d'utopie, la dernière phrase illustre bien le projet situationniste concernant la communication en général, soit de passer d'un système où la communication est *hétéronome* (puisque ces règles sont dictées par le marché capitaliste et l'État) à un autre où celle-ci serait *autonome*. Continuant l'œuvre de l'I.S. sur ce sujet, Jean-Pierre Voyer compare ces deux alternatives dans un de ses textes qui mérite d'être cité :

« Ainsi, dans le spectacle, ce qui est public au sens de “fait en présence du public” c'est la totalité des individus et de leurs relations. Seulement, cette totalité, qui pourtant n'est composée que d'eux-mêmes, ne leur appartient pas. Ils sont dépouillés de leur propre substance. [...] [Son contraire,] c'est l'unité de ce qui appartient au public et de ce qui est connu du public. En un mot, c'est la publicité proprement dite, la vraie publicité au sens de 1789-1793. C'est le communisme, la communauté; les conseils ouvriers furent une timide expérience de ce genre de publicité. C'est “la pratique qui voit son action”. »<sup>330</sup>

Bref, afin de permettre aux travailleurs de reprendre le contrôle de l'ensemble des moments de leur activité, une nouvelle forme de communication qui va de bas en haut doit

<sup>326</sup> Guy Debord, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ libre, 1978, p.31.

<sup>327</sup> Internationale situationniste, « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.27.

<sup>328</sup> Internationale situationniste, « Communication prioritaire », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, p.21.

<sup>329</sup> Internationale situationniste, « All the king's men », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.30.

<sup>330</sup> Jean-Pierre Voyer, *Discretion est mère de valeur*, 1973, En ligne, <http://perso.wanadoo.fr/leuven/reich4.htm>, consulté en juin 2008.

être mise sur pied, à la fois comme esquisse de l'utilisation future des médias que comme exigence organisationnelle immédiate. Les moyens de communication permettent aux conseils « le contrôle permanent des délégués par la base, la confirmation, la correction ou le désaveu immédiat de leurs décisions à tous les niveaux », et ce grâce aux « télex, ordinateurs, télévisions »<sup>331</sup> qui seront liées aux assemblées de base. À titre d'exemple, un article du numéro 12 de l'I.S. évoque l'action des révolutionnaires de Prague en 68 lors de l'invasion soviétique, s'étant emparés et ayant utilisé 35 postes-émetteurs clandestins reliés à 80 émetteurs de secours, ayant transformé des usines en imprimeries pour l'occasion, ayant même sorti un faux numéro de la *Pravda*, le tout afin d'assurer une bonne communication dans ce moment<sup>332</sup>. Malheureusement, l'I.S. n'aura jamais réussi à s'élever au niveau de ces pratiques, même en 68 où relativement peu a été fait sur ce plan, malgré leurs appels à « *la promotion de la guérilla dans les mass-media* »<sup>333</sup> et à la réappropriation directe de ces vecteurs d'information. Seule l'utilisation massive des graffitis et des tracts comme moyens de diffusion de l'information peuvent être considérées comme des actions crédibles sur ce plan. Néanmoins, leurs théories permettent de voir les médias en général comme un point focal de cette bataille qui se joue entre la colonisation de la vie quotidienne et sa libération la plus complète, au-delà de la sphère productive, par l'autogestion généralisée.

### 5.5 L'école et le milieu de l'éducation

Hors de la sphère productive mais entièrement complémentaire à celle-ci, le système scolaire aurait pu être un lieu d'attention privilégié pour les situationnistes. Pourtant, alors même qu'ils reconnaissaient que le système d'éducation était d'une importance capitale dans

<sup>331</sup> Raoul Vaneigem, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, 1969, p.78.

<sup>332</sup> Internationale situationniste, « Réforme et contre-réforme dans le pouvoir bureaucratique », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.41.

<sup>333</sup> René Vienet, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action contre la politique et l'art », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, 1967, pp.32-36.



la socialisation des masses dans les années 60, les situationnistes ont très peu écrit à son sujet, outre un livre très populaire de Mustapha Khayati, impliqué dans le scandale de Strasbourg, livre qui ne concernait d'ailleurs que les études supérieures. Néanmoins, il faut rappeler qu'en Mai 68, ils ont participé directement au conseil étudiant de la Sorbonne, et qu'ils appelaient à une abolition de l'Université, en son sens classique, et une réappropriation de celle-ci par les étudiants et les travailleurs. Pour l'I.S., la première illusion à combattre dans le domaine de l'éducation est celle de l'émancipation des masses par l'accession accélérée aux hautes études. Si l'université, au temps de l'État libéral classique, avait une liberté marginale dans sa vocation de donner une culture générale à une minorité de privilégiés destinés à rejoindre la classe dominante, le système qui se met en place dans les années 60 consiste tout aussi bien en une reproduction des classes sociales, mais d'une façon différente : produire « les fournées de “cols blancs” vers leurs usines et bureaux respectifs »<sup>334</sup> avec une culture dissipée à souhait qui ressemble à des « formes supérieures d'analphabétisme »<sup>335</sup>.

En fait, les étudiants, loin d'avoir pris d'assaut l'université comme ils pourraient le croire, en sont plutôt les otages docilement soumis : l'étudiant, « se prend pour l'être social le plus “autonome” alors qu'il relève *directement et conjointement* des deux systèmes les plus puissants de l'autorité sociale : la famille et l'État »<sup>336</sup>. Relever de la famille, économiquement, c'est avant tout être dans une misère qui écarte de la société d'abondance qui sévit à l'extérieur des murs de l'université, qui place l'étudiant plus près de la misère du prolétariat ancien que du prolétariat de la société de consommation, situation qu'il accepte en vue d'un changement prochain. En complémentarité, relever de l'État dans une Université, c'est être privé de tout pouvoir sur les prises de décision qui concernent son environnement scolaire, tout en étant entouré d'une nébuleuse activiste qui agit dans l'illusion d'un pouvoir réel. En

---

<sup>334</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, pp.15-16.

<sup>335</sup> Internationale situationniste, « Encore une fois, sur la décomposition », Internationale Situationniste 6, Paris, 1961, p.13.

<sup>336</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, op.cit., p.13.

effet, et Khayati insiste énormément sur ce point, « [...] l'étudiant, plus que partout ailleurs, est content d'être *politisé*. [...] Il participe, avec une fierté débile, aux manifestations les plus dérisoires qui n'attirent que lui »<sup>337</sup> : Viêt-Nam, anti-fascisme, anti-nucléaire, etc., l'étudiant cherche mille échappatoires qui lui permettent de ne pas remettre radicalement sa situation en question.

Pris entre les groupes politiques de la gauche autoritaire qui y recrutent leurs membres, et la participation au syndicalisme étudiant, reproduction fidèle du syndicalisme ouvrier réformiste, les étudiants ont souvent de nombreuses difficultés à s'organiser et à ne pas tomber dans une erreur centrale : croire que les intérêts des étudiants sont séparables de ceux des ouvriers et d'une contestation totale de la société capitaliste. « La jeunesse révolutionnaire n'a pas d'autre voie que la fusion avec la masse des travailleurs »<sup>338</sup>, puisqu'une transformation radicale du travail par le conseilisme mène nécessairement les étudiants à un autre avenir et une autre relation avec le monde ouvrier, quoique cette affirmation n'empêche pas des actions sur les lieux universitaires.

Finalement, au-delà de la simple critique et de l'affirmation du lien entre le conseilisme et des transformations radicales à ce niveau, dans la période de 1956-1972, un seul texte de l'I.S. entrevoit la possibilité d'écoles alternatives, fondées sur les mêmes principes que le Black Mountain College aux Etats-Unis. Cette Université, décrite par Alexander Trocchi, n'avait pas d'examen, pas de professeurs au sens strict mais seulement des gens alternant entre enseignement et apprentissage, pas d'études commandées pour des fins économiques, etc<sup>339</sup>. Trocchi, en concluant son article, n'hésite pas à affirmer que ce type d'Université peut être un vecteur pour une révolution sociale. Néanmoins, à une époque où la tradition d'essais pédagogiques alternatifs était bien entamée, il est décevant que l'I.S. n'ait

---

<sup>337</sup> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, op.cit., p.22.

<sup>338</sup> Internationale situationniste, « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.31.

<sup>339</sup> Alexander Trocchi, « Technique du coup de monde », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.54.

pas précisé davantage sa vision d'une école gouvernée par le principe de démocratie directe et en lien immédiat avec l'organisation conseiliste. Il s'agit indubitablement d'un des points faibles de son œuvre d'avoir présenté une critique du système scolaire sans en avoir précisé davantage les alternatives et ses liens avec le projet conseiliste.

#### 5.6 *Le domaine scientifique et technique*

Dans nombre de leurs textes, les situationnistes insistent sur l'importance capitale que prend pour le projet révolutionnaire le combat entre, d'une part, l'utilisation et l'évolution de la science et des techniques de conditionnement qui en découlent dans les mains de la classe dominante, et d'autre part l'appropriation par les conseils, ou les révolutionnaires dans une période qui les précède, de l'ensemble de ce domaine pour fonder une « démocratie scientifique ». Nécessairement, cette dernière attitude consiste à soumettre les intellectuels au pouvoir des conseils et aux assemblées ou aux lieux où l'autogestion sévit, afin qu'ils ne se développent point en classe séparée. Pour les conseils comme pour l'État, les moyens techniques sont inséparables de l'effectivité du pouvoir, et entre ces deux forces, il ne peut qu'exister une lutte, « une course de vitesse entre les artistes libres et la police pour expérimenter et développer l'emploi des nouvelles techniques de conditionnement »<sup>340</sup>.

Parmi les instruments inclus dans les techniques de conditionnement, l'I.S. mentionne évidemment, les médias, l'urbanisme, les arts nouveaux, mais aussi le développement des forces productives et tout le domaine scientifique en général. L'appropriation de la nature et l'accumulation des capacités techniques, loin d'être des reculs détruisant un âge d'or utopique, sont perçues par l'I.S. comme une « aventure dans laquelle *nous sommes embarqués* »<sup>341</sup>, un trésor dont on doit s'emparer. L'I.S. ne reproche pas au capitalisme l'accroissement

---

<sup>340</sup> Internationale situationniste, « La lutte pour le contrôle des nouvelles techniques de conditionnement », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.8.

<sup>341</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.3.

accélération de la production de nouvelles possibilités techniques, mais l'utilisation qu'il en fait, qui consiste non pas à libérer l'humain de ce fardeau qu'est le travail, ou de lui permettre d'avoir une plus grande emprise, et donc liberté, sur son milieu immédiat, mais plutôt à fabriquer le consentement et la soumission, ou un « homme totalitaire à conviction démocratique »<sup>342</sup>, pour reprendre Jacques Ellul. En bref, tout le développement de la technique « dépend justement du projet de libération choisi, donc de qui a fait ce choix : les masses autonomes ou les spécialistes au pouvoir »<sup>343</sup>.

La développement technique aux mains du capitalisme a cette particularité paradoxale d'être à la fois une force *active* pour le conditionnement des individus, mais aussi un *sous-emploi* extrême des possibilités libératrices. Concernant son côté actif, l'I.S. ne vise pas que ses côtés les plus visibles, comme la publicité sous ses différentes formes, dont télévisuelles, mais aussi simplement « le téléphone, la télévision, l'enregistrement de la musique sur disques microsillons, les voyages aériens popularisés » qui, insérés dans un contexte marchand et dominé par la logique de la société « spectaculaire-marchande », vont « dans le sens d'une réduction de l'indépendance et de la créativité des gens »<sup>344</sup>. Debord se veut très explicite à ce propos, en affirmant que « de l'automobile à la télévision, tous les biens sélectionnés par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des "foules solitaires" »<sup>345</sup>. En effet, toute découverte technique est l'objet d'une course au profit, et toute course au profit, dans le capitalisme de consommation, nécessite un sujet-consommateur à la fois réceptif et isolé. Cet état de fait pouvant apparaître comme naturel à tout développement techno-scientifique, ne l'est pas pour l'I.S., caractérisant plutôt une société qui impose ses développements comme des conquêtes

---

<sup>342</sup> Jacques Ellul, *Propagandes*, Paris, Librairie Armand Colin, 1962, p.278.

<sup>343</sup> Internationale situationniste, *Domination de la nature, idéologies et classes*, op.cit., p.3.

<sup>344</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.23.

<sup>345</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, pp.29-30.

de marché, avec toute l'idéologie qui l'accompagne plutôt que de laisser les citoyens se rassembler et délibérer sur ce qu'ils désirent vraiment, et surtout comment ils le désirent.

Anticipant sur Habermas, un texte d'Eduardo Rothe sur cette question, dans la revue I.S. numéro 12, cible bien l'autre aspect central, le sous-emploi libérateur de la science et de la technique, qui passe par des projets ridicules comme la « Conquête du Cosmos », « la plus grande expression spectaculaire de l'oppression scientifique »<sup>346</sup>. Alors que le projet que l'I.S. propose à l'art et à l'urbanisme dans une société conseilliste serait de construire des villes nouvelles et des situations enrichies par de nouvelles possibilités, ou qu'elle demande, dans le domaine productif, la libération du travail grâce à l'automatisme le plus complet, etc., le capitalisme, quant à lui, construit des banlieues en série où l'on meurt d'ennui, renforce les pouvoirs du cinéma et par le fait même l'isolement du spectateur, et fait du travail et du plein-emploi (plutôt que le plein-chômage) son cheval de bataille. Cette opposition, pour les situationnistes, peut heureusement être surmontée par une révolution conseilliste qui « fera de la science une banalité de base, et non plus une vérité d'État. »<sup>347</sup>.

Au-delà de la simple appropriation des forces productives par les conseils ouvriers, l'appropriation de l'ensemble du secteur scientifique et technique qui lui est relié représente donc un cas particulier pour l'autogestion généralisée. Il ne s'agit pas de laisser les scientifiques s'autogérer dans leurs milieux, mais bien de relier ceux-ci et de les soumettre aux différents milieux où se prennent réellement les décisions politiques et économiques, à commencer par le conseil, mais pas uniquement : l'avancement technique est indispensable à l'urbanisme unitaire, à la construction de situation, au développement des médias, et à tout un ensemble de domaines qui s'étendent au-delà de la sphère productive et représentent donc un défi pour l'autogestion généralisée. La science se doit d'être une force libératrice pour l'individu dans sa vie quotidienne, et c'est pourquoi ses représentants ne peuvent outrepasser

---

<sup>346</sup> Eduardo Rothe, « La conquête de l'espace dans le temps du pouvoir », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.81.

<sup>347</sup> Idem, p.81.

les organisations de base: comme l'affirmait Bakounine dans *Dieu et l'État*, « la science a pour mission unique d'éclairer la vie, non de la gouverner »<sup>348</sup>.

En résumé, au-delà d'un conseillisme qui se limiterait à la pure gestion de l'économie sans la transformer, les situationnistes le lient à une révolution de la vie quotidienne et à l'autogestion généralisée. On retrouve dans leurs écrits des critiques sur le caractère hiérarchique ou séparé de l'art, de l'urbanisme, des médias, de l'éducation et de la technique, et dans tous les cas des alternatives pour lier leur transformation à une révolution conseilliste. Le traitement de l'ensemble de ces sujets, quoiqu'avec une inégale qualité, représente une singularité majeure de l'I.S. au sein de l'ultra-gauche, de même, comme nous le verrons, que leur emphase sur la liberté et la libération individuelle.

---

<sup>348</sup> Michel Bakounine, *Dieu et l'État*, 1882, en ligne, <http://iquebec.ifrance.com/nouvelordre>, consulté en août 2008.

## CHAPITRE 6 - LE COMBAT POUR LA SOUVERAINETÉ INTELLECTUELLE

### 6.1 La subjectivité radicale et l'idéologie

Toute société démocratique nécessite des citoyens autonomes qui savent penser par eux-mêmes et qui peuvent assurer leur autodéfense intellectuelle : alors que dire d'une société fondée sur un type de démocratie radicale comme celle que proposent les situationnistes. Par conséquent, ils affirment sans détour qu'une transformation d'une telle envergure doit nécessairement se lier avec un combat individuel pour la souveraineté intellectuelle et contre ce qui la nie : pour utiliser une expression formidable de Noam Chomsky, ils nous poussent à « penser à notre cerveau comme à un territoire occupé »<sup>349</sup> qu'il faut libérer. Dur travail, puisque le territoire est grand, difficile à protéger, et les occupants sont multiples...

Alors que le marxisme s'est fondé en partie sur le rejet des penchants individualistes, principalement par la critique par Marx et Engels de Max Stirner dans la deuxième partie de *l'Idéologie allemande*<sup>350</sup>, les situationnistes se réapproprient sans complexe la pensée stirnérienne, restant fidèles au caractère extrêmement ouvert des groupes d'ultra-gauche. Dans *l'Unique et sa propriété*, Stirner affirme que les Jeunes-hégéliens ne sont pas parvenus à mener le processus de déchristianisation à son terme en remplaçant Dieu par d'autres idoles brimant tout autant la liberté individuelle et intellectuelle, dont la nation, l'État, l'Humanité, la Société, le Parti, le communisme, etc. Contre ces handicaps, Stirner défend une vision égoïste de l'homme où tout regroupement entre individus consisterait en l'harmonisation temporaire des intérêts individuels, aux bénéfices de chacun, ce qu'il nomme des « associations d'égoïstes »<sup>351</sup>. Les situationnistes, rejetant le reproche marxiste du caractère « petit-bourgeois » de la défense de l'individu et de sa subjectivité, vont au contraire tenter d'unir

---

<sup>349</sup> Normand Baillargeon, *Les chiens ont soif, critiques et propositions libertaires*, Montréal, Nadeau et Comeau, 2001, p.122.

<sup>350</sup> Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 622p.

<sup>351</sup> Max Stirner, *L'unique et sa propriété (et autres écrits)*, Lausanne, L'âge d'homme, 1972, p.229.

Marx et Stirner dans une synthèse plus qu'originale où conseillisme, autogestion et subjectivité radicale vont de pair.

Sans tomber dans l'égoïsme radical de Stirner qui n'aurait certainement pas approuvé l'organisation situationniste telle que nous la décrirons plus tard, l'I.S. s'approprie son exaltation de la liberté individuelle et sa volonté de mettre de l'avant « la destruction des idoles »<sup>352</sup>, même les plus vénérées à gauche. Pour eux, aucune subordination des individus n'est acceptable, en pensée ou en acte, et le but du conseillisme n'est rien d'autre que « la construction par eux-mêmes de leur propre vie »<sup>353</sup> en opposition à l'aliénation qui déborde la sphère productive pour envahir les lieux les plus intimes de la vie quotidienne. Il n'y a aucune contradiction entre le fait de valoriser à la fois l'individu et l'atteinte d'une révolution sociale, bien au contraire : « L'autogestion généralisée n'est que la totalité selon laquelle les conseils inaugurent un style de vie fondé sur l'émancipation permanente individuelle et collective, unitairement. »<sup>354</sup>.

Employé surtout par Vaneigem et provoquant de nombreuses frictions théoriques lorsqu'il concerne l'organisation révolutionnaire, comme nous le verrons, le concept de *subjectivité radicale* demeure néanmoins un but commun de l'ensemble des situationnistes qui consiste à débarrasser la société de toute entrave à la souveraineté intellectuelle. Loin des fétichismes idéologiques de la gauche qui appellent à se soumettre à la volonté du parti, de la masse, de l'intérêt de la société, etc., Vaneigem appelle l'individu à sa seule subjectivité, ce qui est merveilleusement exprimé par cette citation :

« Je parle aujourd'hui, et personne, au nom de l'Alabama ou de l'Afrique du Sud, au nom d'une exploitation spectaculaire, ne me convaincra d'oublier que l'épicentre de tels troubles se situe en moi et en chaque être humilié, bafoué par tous les égards

---

<sup>352</sup> Internationale situationniste, « L'activité de la section italienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, pp.27-30.

<sup>353</sup> P. Canjuers et Guy Debord, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, p.227.

<sup>354</sup> Raoul Vaneigem, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.75.



d'une société soucieuse d'appeler "policé" ce que l'évidence des faits s'obstine à traduire policier. Je ne renoncerai pas à ma part de violence.»<sup>355</sup>

La subjectivité radicale, comme on le voit, représente l'antithèse de la soumission intellectuelle et s'oppose à toute idéologie, aussi révolutionnaire quelle soit, qui appellerait un sacrifice de l'individu au profit du parti et de sa cohésion doctrinale.

L'I.S. refuse toutes les étiquettes dogmatiques, voulant dépasser le marxisme, l'anarchisme, les critiquant sur leurs points morts, récupérant leurs points forts ; refusant tout situationnisme, qu'elle qualifie de « vocable privé de sens, abusivement forgé par dérivation du terme précédent »<sup>356</sup>. La raison en est simple, l'idéologie, contrairement à la théorie, est une pensée figée par quelqu'un ou un groupe, et donc qui le soutient dans son pouvoir en plus de laisser l'adhérent intellectuellement contemplatif. C'est le cas pour toutes les idéologies, de l'idéologie de la disparition de la bourgeoisie, qui n'a jamais « été si grande qu'en disparaissant »<sup>357</sup>, à celle du communisme, devenue la garante des polices les plus violentes du monde. Contrairement à Althusser, qui voyait la reproduction des rapports sociaux par la transmission d'une idéologie au sens large<sup>358</sup>, celle de la classe dominante, l'I.S. voit plutôt la prolifération d'idéologies antagonistes pouvant même s'opposer, qui ont toutes en commun de légitimer un pouvoir hétéronome, et de s'opposer à la liberté intellectuelle : l'individu a maintenant l'embarras du choix dans sa soumission intellectuelle puisque « des milliers d'idéologies parcellaires [sont] vendues par la société de consommation comme autant de machines à décerveler portatives »<sup>359</sup>. Subjectivité radicale contre idéologie. Qu'une révolution communiste doive avant tout partir au centre de chacun, libre et souverain, voilà en somme le projet<sup>360</sup>.

---

<sup>355</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.45.

<sup>356</sup> Internationale Situationniste, « Définitions », dans *Internationale Situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.13.

<sup>357</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, op.cit., p.98.

<sup>358</sup> Louis Althusser, *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995, 314p.

<sup>359</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, op.cit., p.30.

<sup>360</sup> Malgré ces prétentions théoriques, l'I.S. a toujours demeuré à un très faible niveau d'application de ces concepts en son sein, le meilleur exemple étant les pratiques de dénonciation et d'expulsion répétitives. Le prochain chapitre élabore sur ce sujet.

### B. La religion et la spiritualité

Malgré que religion et liberté d'esprit fassent rarement bon ménage, l'I.S. a accordé très peu de place dans ses écrits pour ce sujet, se contentant de présenter son rejet radical comme nécessaire à toute autre critique. La raison de ce mutisme est assez évident et mentionnée avec force dans le livre *La société du spectacle* : si la religion fut autrefois l'autorité légitimant la classe dominante, la bourgeoisie a maintenant une autorité beaucoup plus efficace parce que désacralisée, le spectacle et ses idoles. Néanmoins, l'I.S. ne l'aborde pas à la légère, rejetant formellement la gauche américaine de type mystique comme la « beat generation » ou l'influence du bouddhisme Zen sur certains militants, de même qu'elle expulsa immédiatement les membres Alberts et Oudejans, ayant participé à la construction d'une église en tant qu'architectes<sup>361</sup>.

Dans le sixième numéro de la revue *Internationale situationniste*, l'I.S. publia un article d'Asger Jorn concernant l'évolution des formes religieuses : en somme, cet article stipule que la religion n'est plus aussi dominante dans le capitalisme, mais que le mouvement révolutionnaire doit se méfier des nouvelles formes qu'elle risque de prendre. Il distingue à cet effet trois stades religieux, la phase matérialiste ou naturelle, à l'âge de bronze, la phase métaphysique, qui se répand avec le judaïsme, le christianisme, l'islam, etc, et finalement une nouvelle phase en expansion, la religion de type pataphysique<sup>362</sup>. Pour Jorn, la religion métaphysique, qui approfondissait la séparation entre la vie matérielle et la vie spirituelle, ne peut que s'effondrer peu à peu en raison du développement de la science et des nouvelles possibilités qui sont données à l'humain par ses armes, qui lui permettent de mettre lui-même fin à son monde. La pataphysique est donc ce nouveau plan où se développent des croyances

---

<sup>361</sup> Internationale situationniste, « Renseignements situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.13.

<sup>362</sup> Asger Jorn, « La pataphysique, une religion en formation », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.30.

absurdes auxquelles les gens adhèrent en masse, mais sans aucun appui métaphysique (les *Raëliens* en sont un bon exemple). La lutte pour la libre pensée ne doit donc pas s'orienter seulement vers les grands appareils religieux classiques, mais aussi contre tous les mysticismes, même ceux qui prétendent se fonder sur la science ou la connaissance : « L'I.S. estime que toute religion est aussi risible qu'une autre ; et garantit une hostilité équivalente à toutes les religions, même de science-fiction »<sup>363</sup>.

### C. *Le langage*

Lieu principal où s'implante l'idéologie et son contraire, le « problème du langage », nous dit Vaneigem, « est au centre de toutes les luttes pour l'abolition ou le maintien de l'aliénation présente ; inséparable de l'ensemble du terrain de ces luttes ». Jouant sur l'inconscient, le langage n'a rien de neutre : chaque concept peut être une arme pour les protagonistes de luttes sociales, et insister sur la liberté de penser à son égard, c'est faire en sorte que chacun soit conscient de ces rapports de pouvoirs et y soit critique. D'un côté, l'I.S. reproche au langage de la société dominée par le pouvoir séparé, dont la société spectaculaire-marchande, d'être statique, manipulé et strictement codifié par quelques-uns; de l'autre, il y oppose un langage dialectique, critique et imaginaire qui évolue de concert avec les faits réels.

Selon l'I.S., les mots travaillent de la même façon qu'un prolétaire travaille, en entretenant un rapport analogue avec le pouvoir<sup>364</sup>. Le langage, comme l'aliénation du prolétaire, est la garantie permanente du pouvoir, et « le Dictionnaire sa référence universelle »<sup>365</sup>. Le sujet est interpellé par le pouvoir par des étiquettes forgées par lui (l'exemple du terroriste désignant maintenant tout activiste politique utilisant la force physique contre l'État est un exemple

---

<sup>363</sup> Asger Jorn, « La pataphysique, une religion en formation », op.cit., p.32.

<sup>364</sup> Internationale situationniste, « All the king's men », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.29.

<sup>365</sup> Mustapha Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », dans *Internationale Situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.50.

extrêmement flagrant), il est « *nommé* dans le langage du pouvoir »<sup>366</sup> et il ne peut en sortir qu'en employant des *synonymes* officiellement admis. Il peut même être interpellé à son insu par les concepts qui autrefois s'opposaient farouchement à l'ordre dominant : c'est que lorsque la critique révolutionnaire abandonne ses mots sur le champ de bataille, affirme Khayati, ils peuvent être récupérés par l'adversaire comme n'importe quelle arme<sup>367</sup>. Observons quelques exemples à cet effet : le terme *révolution*, qui désigne désormais toute nouvelle avancée d'une marchandise particulière, d'une voiture au rasoir le plus banal ; le socialisme et le communisme, qui désignaient autrefois un large éventail de révolutionnaires voulant l'abolition du capitalisme d'une multitude de façons, sont devenus des termes s'appliquant exclusivement à des gouvernements autoritaires ne faisant que nationaliser certains secteurs ; anarchisme et anarchie, synonyme aujourd'hui de chaos et de désordre ; le mot consommer, définit comme « Détruire par l'usage » avant 1968, et devenant « Faire usage de quelque chose pour sa subsistance » à partir du Larousse de 1968 ; et même situationniste, qui deviendra synonyme d'hédoniste dans les années 70 et 80, en plus d'avoir été définit comme « un groupe d'étudiants préconisant une action efficace contre la situation sociale qui favorise la génération en place » par le Larousse<sup>368</sup>.

Cette courte liste d'exemples témoigne d'une lutte pour l'appropriation des mots à une bien plus grande échelle, et l'individu souverain doit parvenir à rejeter toutes les autorités traditionnelles qui s'accaparent le langage pour réfléchir par lui-même, utiliser les mots de façon dialectique et savoir détourner ceux imposés par le pouvoir. Comme l'indique Kahayati, « il est impossible de se débarrasser d'un monde sans se débarrasser du langage qui le cache

---

<sup>366</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.43.

<sup>367</sup> Mustapha Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », op.cit., p.55.

<sup>368</sup> Internationale situationniste, « Le monde dont nous parlons », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.7.

Voir aussi Angèle, *Pour une théorie du concept*, en ligne, <http://perso.cs3i.fr/do/concept/concept.htm>, Consulté en juin 2006.

et le garantit, sans mettre à nu sa vérité »<sup>369</sup>. Parmi les bons exemples d'insoumission langagière, les situationnistes proposent James Joyce, Baudelaire, les dadaïstes, Lautréamont, etc. Chaque mot doit être passé au tamis, afin d'y déchiffrer tout le « voile idéologique qui recouvre la réalité »<sup>370</sup>, de le réutiliser en le détournant, lui redonnant un sens dans un contexte particulier. La langue française est d'ailleurs un excellent instrument pour la création de nouveaux mots qui décrivent facilement et explicitement un contenu, permettant à chacun d'« apporter de nouvelles positions dans le « monde des significations » »<sup>371</sup> et de développer pleinement sa libre pensée. Pour l'avènement d'une nouvelle société radicalement démocratique, le langage comme vecteur de débats et de mouvement perpétuel doit nécessairement remplacer le travail des mots au profit du pouvoir.

En résumé, les situationnistes ne se contentent pas dans leur œuvre de dépasser la sphère productive par l'autogestion généralisée et la critique de la vie quotidienne, ils mettent l'emphasis sur une plus grande liberté de l'individu comme moyen et comme fin de la révolution, ce qui inclut une destruction de toutes les idoles au profit de la subjectivité radicale. On retrouve donc dans cette œuvre plusieurs niveaux complémentaires qui s'emboîtent plutôt que de s'opposer comme dans le marxisme classique : le conseilisme en tant que réponse à l'aliénation du travailleur et comme libération du prolétariat en tant que classe ; l'autogestion généralisée en tant que réponse à la colonisation de la vie quotidienne par le capitalisme et comme moyen de combattre l'extension du prolétariat à de nouvelles sphères ; la subjectivité radicale comme libération individuelle face aux idéologies et aux idoles. Ces différents niveaux démarquent clairement l'autogestion et le conseilisme situationniste de toute perspective qui consisterait à gérer la société existante sans la transformer fondamentalement, même jusqu'au niveau de l'imaginaire.

---

<sup>369</sup> Mustapha Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », op.cit., p.50.

<sup>370</sup> Idem, p.55.

<sup>371</sup> Idem, p.50.

## CHAPITRE 7 – L'ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE

### 7.1 La démocratie situationniste

Pour faire un raccourci, il serait possible de résumer la base de la philosophie de l'I.S. sur le plan de l'organisation par l'impératif de ne jamais séparer les moyens de la fin poursuivie, ou, dit autrement, de ne jamais « combattre l'aliénation sous des formes aliénées »<sup>372</sup>. Le conseillisme et l'autogestion, loin de n'être qu'un horizon à atteindre, conditionnent entièrement les moyens utilisés pour y parvenir, puisque pour les situationnistes, « [...] toute conservation, à l'intérieur du mouvement révolutionnaire, des relations qui dominant dans la société existante mène insensiblement à reconstituer, avec diverses variantes, cette société »<sup>373</sup>, comme l'ont amplement démontré les mouvements révolutionnaires de type léninistes. L'organisation se doit d'être à l'image de l'utopie qu'elle projette, une pragmatopie ou une zone autonome temporaire, c'est-à-dire une utopie de moindre envergure, animée d'idéaux, mais à laquelle on peut prendre part passionnellement dans l'immédiat<sup>374</sup>.

Pour dépasser cette phraséologie un peu abstraite, trois points concrets peuvent résumer le type d'organisation que défend l'I.S. : une forme démocratique, une cohérence sur le plan du contenu et une tactique au niveau de l'action. Le premier point, pour commencer, stipule que l'organisation révolutionnaire se doit d'être démocratique et délibérative, sans séparation décisionnelle à l'intérieur, et sans mainmise extérieure sur le sujet révolutionnaire. Cette prise de position entraîne un refus systématique de toute avant-garde politique prétendant *représenter* ou *agir au nom* des membres de son organisation comme des masses populaires y étant rattachées. « Chaque fois qu'un pouvoir s'est présenté comme dirigeant d'une volonté révolutionnaire », nous dit Vaneigem, « il a sapé *a priori* le pouvoir de la

---

<sup>372</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.120.

<sup>373</sup> Guy Debord, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, p.26.

<sup>374</sup> Cf. Hakim Bey, *TAZ - Zone autonome temporaire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997, 90p.

révolution »<sup>375</sup>. L'organisation révolutionnaire ne doit être que l'émanation de la délibération de ses membres, point final.

L'exigence d'une démocratie radicale entre les membres de l'Internationale les poussa à exiger de chacun qu'il soit à la fois théoricien et praticien, pour éviter toute séparation entre les intellectuels et la masse d'exécutants, et que cette dialectique de la théorie et de la pratique soit extrêmement active. « Nous nous flattons de ce passage du stylo au pavé, et réciproquement », dit l'I.S., « comme d'un début de dépassement de la séparation entre le travail manuel et le travail intellectuel. »<sup>376</sup>. Plus qu'un simple gage d'égalité, l'union de la théorie de la pratique et de la pratique de la théorie enrichit grandement le travail de groupe, lui donnant une plus grande cohésion et une expérience commune. En guise de bilan, Debord écrivait à ce titre lors de la scission :

« Ajoutons un fait notable, qui vérifie bien l'existence dialectique de l'I.S. : il n'y eut aucune sorte d'opposition entre des théoriciens et des praticiens, de la révolution ou de n'importe quoi d'autre. Les meilleurs théoriciens parmi nous ont toujours été les meilleurs dans la pratique, et ceux qui faisaient la plus triste figure comme théoriciens étaient également les plus démunis devant toute question pratique. »<sup>377</sup>

Pour prouver leur fermeté à ce sujet, les membres de l'I.S. expulsèrent plusieurs personnes se refusant à la théorie, et d'autres, dont Raoul Vaneigem peu avant la scission officielle et malgré son apport théorique plus qu'important, donnant peu d'importance à l'action pratique<sup>378</sup>. Bref, s'il est évident que l'I.S. théorise, le centre de cette théorie, c'est qu'« *on doit en faire usage* »<sup>379</sup>. Dans la mesure où la théorie situationniste touche inmanquablement à la vie quotidienne, une telle exigence pratique correspond à une certaine immixtion dans la vie

<sup>375</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.4.

<sup>376</sup> Internationale situationniste, « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.45.

<sup>377</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.67.

<sup>378</sup> Internationale situationniste, « Notes pour servir à l'histoire de l'I.S. de 1969 à 1971 », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.143.

<sup>379</sup> Guy Debord, « Rapport de Guy Debord à la VIIe conférence de l'I.S. à Paris », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.119.

privée des adhérents non seulement pour les encourager à expérimenter leurs théories, mais pour en être les juge dans le cadre des expulsions, ce qui ne va pas sans problème éthique.

L'égalité dans l'organisation révolutionnaire, en plus d'être le dépassement de la séparation entre théoricien et praticien, consiste aussi en une participation démocratique aux prises de décision collectives, sur le même modèle que la démocratie directe envisagée dans le conseil ouvrier. L'I.S. se fit donc comme exigence pratique d'éliminer toute hiérarchie à l'intérieur du groupe révolutionnaire, mais sans refus de cohésion organisationnelle : Vaneigem écrit dans le *Traité* qu'« une armée bien hiérarchisée peut gagner une guerre, pas une révolution ; une horde indisciplinée ne remporte la victoire ni dans la guerre, ni dans la révolution. Il s'agit d'organiser sans hiérarchiser »<sup>380</sup>. Si dans l'I.S tous les membres « se voyaient reconnaître un droit égal à la décision, et se trouvaient même vivement pressés d'utiliser ce droit en pratique »<sup>381</sup>, il n'y eut cependant pas une véritable égalité dans l'appropriation de l'organisation, ce que témoigne cet aveu de Debord et Sanguinetti lors de la scission selon lequel « l'I.S. a toujours été anti-hiérarchique, mais n'a presque jamais su être égalitaire »<sup>382</sup>. Ceci découle principalement d'un autre point que nous aborderons plus tard, soit la cohérence au niveau du contenu.

Troisièmement, et c'est probablement un des aspects le plus complexes et le moins respecté par l'I.S., l'absence de hiérarchie doit se prolonger entre les différents groupes ou sections géographiques qui constituent l'organisation dans son ensemble, ce qui fut affirmé à plusieurs reprises, dont très clairement dans le document intitulé *Réponse aux camarades de Rennes sur l'organisation de l'autonomie*<sup>383</sup>. Association fédérative regroupant plusieurs groupes possédant une entière autonomie de sa fondation à la quatrième Conférence de Londres en 1960, l'I.S. s'est transformée à cette époque, dans la foulée de l'opposition entre

---

<sup>380</sup> Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, p.338.

<sup>381</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », op.cit., p.73.

<sup>382</sup> Idem, p.73.

<sup>383</sup> Cf. T.J. Clark, Donald Nicholson-Smith, *Why art can't kill the Situationist International*, 1997, en ligne, <http://www.notbored.org/why-art.html>, consulté en juillet 2008.



artistes et révolutionnaires, en une organisation centralisée où la démocratie s'exerçait non plus entièrement dans les sections locales mais dans un Conseil central, tel que décrit dans cet extrait :

« La Conférence décide de remanier l'organisation de l'I.S. en instituant un Conseil Central qui se réunira dans différentes villes d'Europe à des intervalles pouvant varier de six à huit semaines. Tout membre de l'I.S. pourra participer aux travaux de ce Conseil qui, après chaque réunion, devra communiquer immédiatement à tous les informations réunies et les décisions prises. Mais le trait essentiel de cette institution est qu'il suffira d'une décision de la majorité de ses membres — nommés par chaque Conférence — pour engager toute l'I.S. Ainsi, une conception fédérative de l'I.S. fondée sur l'autonomie nationale, qui avait été imposée dès l'origine par l'influence de la section italienne à Cosio d'Arroscia, est abandonnée. [...] Chaque année, la Conférence de l'I.S., qui reste l'autorité suprême du mouvement, doit réunir tous les situationnistes et, dans la mesure où ceci n'est pas réalisable pratiquement, il est décidé que les absents devront, autant que possible, remettre à la Conférence un mandat précis, par écrit, ou en chargeant un autre situationniste, nommément, de le représenter. Les débats théoriques seront normalement du ressort de la Conférence, alors que le Conseil devra surtout assurer le développement des pouvoirs de l'I.S. Dans l'intervalle des Conférences, le Conseil Central aura cependant le droit d'admettre une nouvelle section dans l'I.S. et, dans ce cas, pourra inviter un délégué de cette section à devenir membre du Conseil. »<sup>384</sup>

Un tel remaniement, qui permettait ainsi d'expulser des sections nationales après un débat général recevant l'assentiment de la majorité des situationnistes de toutes les sections, a fait couler beaucoup d'encre quoiqu'il n'ait pas privé l'I.S. de sa vigueur démocratique. Difficile de nier une certaine prépondérance de la section française, avec l'imposant Guy Debord, sur les autres sections. Il est nécessaire de noter cependant que le petit nombre de participants dans cette organisation permettait à chacun de participer pleinement à ce Conseil central, surtout que cette conception découlait d'une vision de l'égalité qui se manifeste par une cohérence collective dans l'appropriation par chacun du contenu de l'organisation, ce que ne permettait pas la version fédérative d'une organisation aussi peu volumineuse en adhérents.

Quatrièmement, quant à la relation avec le sujet révolutionnaire, la même exigence refait surface : ne pas soumettre le sujet révolutionnaire à une avant-garde, ne pas hiérarchiser les groupes qui luttent pour la révolution. « Le péril hiérarchique », affirment Debord et

---

<sup>384</sup> Internationale situationniste, « La quatrième conférence de l'I.S. à Londres », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, p.22.

Sanguinetti, « a sa véritable mesure historique dans le rapport d'une organisation avec l'extérieur, avec les individus ou les masses que cette organisation peut diriger ou manipuler », or, « sur ce point l'I.S. a réussi à ne devenir d'aucune façon un pouvoir »<sup>385</sup>. Dans son positionnement en tant qu'organisation face au prolétariat, l'I.S. s'inscrit dans un débat déjà entamé au sein de *Socialisme ou barbarie* où s'opposèrent deux tendances qui formèrent finalement des groupes distincts : d'un côté, une tendance spontanéiste, représentée principalement par Claude Lefort et le groupe *Information Correspondance Ouvrière* (I.C.O.), affirmait que le conseil ouvrier ne peut émerger que des nécessités et des particularités de la lutte ouvrière, la tâche d'une organisation pro-conseilliste ne pouvant aller plus loin que la communication à plus grande échelle de ce qui se fait déjà au sein des luttes locales, toute tentative de suggestion théorique faite au prolétariat sur la base d'une organisation séparée représentant une position contre-révolutionnaire; à l'opposé, une tendance « organisatrice », animée principalement par Cornelius Castoriadis et le groupe *Pouvoir Ouvrier*, affirmait qu'une organisation théoriquement cohérente était indispensable à l'éclosion spontanée de conseils ouvriers et à la protection du prolétariat contre toute forme d'ingérence extérieure, surtout celle d'un parti léniniste<sup>386</sup>.

Dans ce débat, l'Internationale situationniste se positionna clairement en faveur d'une organisation pré-conseilliste, en accord avec la tendance *Castoriadis-Pouvoir Ouvrier* et à l'encontre du groupe *I.C.O.*, avec lequel ils entretenaient des rapports houleux. René Riesel affirme à ce propos dans le numéro 12 de la revue *Internationale situationniste* :

« Seule la pratique historique, dans laquelle la classe ouvrière devra découvrir et réaliser toutes ses possibilités, indiquera les formes organisationnelles précises du pouvoir des Conseils. C'est, en revanche, la tâche immédiate des révolutionnaires d'établir les principes fondamentaux des *organisations conseillistes* qui vont naître dans tous les pays. [...] Les situationnistes sont évidemment partisans de l'organisation – l'existence de l'*organisation* situationniste en témoigne. Ceux qui

<sup>385</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », op.cit., p.73.

<sup>386</sup> Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël impacts, 2003, p.254.

annoncent leur accord avec nos thèses tout en mettant un vague spontanéisme au crédit de l'I.S. ne savent simplement pas lire. »<sup>387</sup>.

Pour l'I.S., si le prolétariat possède les capacités de s'auto-émanciper, il n'en demeure pas moins que des organisations révolutionnaires, sans aucunement soumettre le sujet révolutionnaire, peuvent hâter les événements, unir les luttes éparses et affiner les théories générales de l'organisation conseilliste. Conçue à la fois comme « dépassement du C.C. bolchévik (dépassement du parti de masse) et du projet nietzschéen (dépassement de l'intelligentsia) »<sup>388</sup>, l'organisation pré-conseilliste des situationnistes « sait déjà qu'elle ne représente pas la classe »<sup>389</sup> et qu'elle « ne pourra réaliser son projet qu'en se supprimant »<sup>390</sup>, c'est-à-dire en disparaissant en tant qu'avant-garde théorique en même tant que la réalisation de sa théorie.

Les prérogatives de l'I.S. en tant qu'avant-garde révolutionnaire se résument à très peu de chose. Premièrement, « dire aux masses ce qu'elles font »<sup>391</sup> et théoriser l'ensemble de ces nouvelles pratiques révolutionnaires qui éclosent :

« Nous estimons que le rôle des théoriciens, rôle indispensable mais non dominant, est d'apporter les éléments de connaissance et les instruments conceptuels qui traduisent en clair — ou en plus clair et cohérent — la crise, et les désirs latents, tels qu'ils sont vécus par les gens : disons le nouveau prolétariat de cette « nouvelle pauvreté » qu'il faut nommer et décrire. »<sup>392</sup>

Deuxièmement, unir et coordonner les gestes de refus et de créativité qui manifestent une cohérence face aux nouvelles réalités du capitalisme. Finalement, précipiter « la tournure radicale des événements »<sup>393</sup>, en fournissant des armes théoriques et pratiques à ceux qui

---

<sup>387</sup> René Riesel, « Préliminaires sur les conseils et l'organisation conseilliste », *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.69.

<sup>388</sup> Raoul Vaneigem, « Banalités de base 2 », op.cit., p.47.

<sup>389</sup> Guy Debord, *La société du Spectacle*, op.cit., p.118.

<sup>390</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.13.

<sup>391</sup> Internationale situationniste, « Les luttes de classes en Algérie », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1966, p.19.

<sup>392</sup> Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », op.cit., p.13.

<sup>393</sup> Raoul Vaneigem, « Avoir pour but la vérité pratique », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.38.

luttent. En d'autres mots : « *Nous n'organisons que le détonateur* : l'explosion libre devra nous échapper à jamais, et échapper à quelque autre contrôle que ce soit »<sup>394</sup>.

## 7.2. Organisation et cohérence théorique

Le deuxième aspect caractérisant l'organisation situationniste dans son projet révolutionnaire conseiliste, en plus d'une organisation démocratique non-hiérarchisée, consiste en l'attachement à une cohérence théorique que tous les membres doivent s'approprier. S'il suffisait pour un groupe de se donner une forme décisionnelle sans hiérarchie aucune pour être qualifiée de révolutionnaire, une réunion de collectionneurs de timbres pourrait l'être : la forme ne va pas sans le contenu, et cette cohérence théorique ne va pas sans une certaine fermeture dans l'organisation. « La seule limite de la participation à sa démocratie totale », affirment-ils, « c'est la reconnaissance et l'auto-appropriation par tous ses membres de la cohérence de sa critique »<sup>395</sup>, ce qui implique une participation et une auto-discipline quant au contenu théorique élaboré. Cette vision de la démocratie dans une organisation révolutionnaire s'oppose au « confusionnisme récupéré du terme "anarchiste" »<sup>396</sup>, désignant parfois une tolérance absolue sous prétexte d'un refus de toute hiérarchie. Dans la recherche théorique d'un groupe bâti sur des affinités individuelles et possédant un but commun, l'affirmation de Debord selon laquelle « la première déficience morale reste l'indulgence, sous toutes ses formes »<sup>397</sup>, fut appliquée sans concession au sein de l'I.S..

En tant que groupe cohérent tentant d'approfondir un contenu particulier et de préfigurer la société future, la voie suivie par l'I.S. lui empêchait d'être une organisation

---

<sup>394</sup> Internationale situationniste, « L'opération contre-situationniste dans divers pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, p.28.

<sup>395</sup> Internationale situationniste, « La pratique de la théorie », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, p.54-55.

<sup>396</sup> Guy Debord, « La question de l'organisation pour l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.113.

<sup>397</sup> Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », dans *Les lèvres nues*, numéro 6, septembre 1955, p.15.

massive (seulement 70 personnes ayant été situationnistes)<sup>398</sup> tout autant que d'accepter des suiveurs ou des disciples ne participant par à l'approfondissement théorique. Dans *Le questionnaire*, ils affirment à ce propos : « nous refusons absolument les disciples. Nous ne nous intéressons qu'à la participation au plus haut niveau ; et à lâcher dans le monde des gens autonomes »<sup>399</sup>. Le refus du concept de « situationnisme », figeant la théorie dans un moule idéologique prêt-à-porter, ou la lutte par écrit contre les pro-situs « désespérant d'atteindre le moindre but réel »<sup>400</sup>, témoignent de cette exigence. Mais la conséquence la plus lourde de la cohérence théorique dans le groupe, et probablement le sujet le plus problématique quant à l'organisation situationniste, est l'exclusion.

Alors que dans le cadre d'une communauté intellectuelle sans exclusion, tout progrès théorique, toute opposition idéologique voulant aboutir à une nouvelle cohérence et à des actions pratiques est pris au piège, l'exclusion sauvegarde l'affinité des participants et leur projet commun, tout comme l'autonomie des groupes et individus en désaccord : « C'est la seule arme de tout groupe fondé sur la liberté complète des individus. Personne parmi nous n'aime contrôler ni juger, et ce contrôle vaut par son usage pratique, non comme sanction morale »<sup>401</sup>. L'individu rejeté hors de l'organisation se voit sommé de s'affilier de façon autonome selon ses propres affinités, personne ne demande à « cet individu des comptes sur sa vie, mais sur la *nôtre*, sur le projet commun qu'il voudrait falsifier »<sup>402</sup>.

S'il peut être aisé d'adhérer à cette logique dans un cadre purement théorique, il est difficile d'accepter la pratique extrême de l'exclusion au sein de l'I.S., où se manifestait certainement par ce biais le pouvoir de quelques-uns, à commencer par Debord, sur

---

<sup>398</sup> Jean-Jacques Raspaud, Jean-Pierre Voyer, *L'Internationale Situationniste*, Paris, Éditions Champ libre, 1972, p.15.

<sup>399</sup> Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.25.

<sup>400</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps », op.cit., p.45.

<sup>401</sup> Internationale situationniste, « L'aventure », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, p.3.

<sup>402</sup> Internationale situationniste, « De l'aliénation, examen de plusieurs aspects concrets », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, p.69.

l'ensemble des adhérents. La triste réalité de la pratique de l'exclusion se manifeste en chiffre, comme le mentionnent Raspaud et Voyer :

« Le second chiffre extrêmement significatif, également calculé pour la première fois, est naturellement celui des *exclusions*. Il confirme, au-delà même de tout ce que l'on pouvait pressentir, ce qui a pu être écrit et dit de pire contre l'I.S. sur ce chapitre. 45 situationnistes sur 70, soit près des deux tiers, ont été exclus. Cette proportion frappante est cependant aggravée, si l'on examine de plus près la liste des démissions (19 démissions proprement dites, plus de 2 autres qui ont revêtu, momentanément au moins, un caractère de scission). Il nous apparaît aussitôt que, si quelques-unes ont eu, et se sont fait reconnaître, des motifs personnels parfaitement honorables (Jorn, Khayati), pour plus de la moitié des cas il s'agit manifestement de *démissions forcées*, qu'elles aient été entraînées par des circonstances qui purent être considérées comme peu blâmables (trop grande inactivité, ou erreur particulière dont la conclusion a pu être immédiatement tirée par l'individu concerné), ou bien qu'elles aient été visiblement enregistrées comme aveu de l'ignominie du démissionnaire (Constant, Vaneigem). »<sup>403</sup>

Succombant aux mêmes travers que les surréalistes, les situationnistes utilisèrent souvent l'expulsion d'une manière irrationnelle, sectaire, voire au profit d'une concentration non-officielle du pouvoir entre les mains de Debord et ses plus proches collaborateurs, en raison de son influence majeure. Une réflexion sur l'organisation révolutionnaire mériterait certainement, face à cet échec évident, de se pencher sur les dérives possibles de l'utilisation de l'expulsion afin d'affiner la cohérence théorique d'un groupe. Malgré son caractère indispensable lorsqu'il s'agit pour une collectivité de se lancer dans l'*action* révolutionnaire cohérente, l'exclusion a certainement besoin d'être mieux contrôlée et utilisée qu'elle le fut, d'une manière immodérée, au sein de l'I.S..

### 7.3. La publicité situationniste

En raison du choix situationniste d'une part de ne pas s'imposer aux autres groupes en demeurant toujours anti-hiérarchique dans ses relations, et d'autre part de refuser d'emprunter les voies marchandes ou officielles pour assurer l'expansion de sa théorie, l'I.S. dut assurer sa propre publicité par des moyens très hétérodoxes issus des autres avant-gardes comme les dadaïstes et les surréalistes. Ces derniers, dans le domaine artistique, ont toujours eu pour

<sup>403</sup> Jean-Jacques Raspaud, Jean-Pierre Voyer, *L'Internationale Situationniste*, op.cit., p.17.

vocation de créer un réseau de diffusion et de communication au niveau de la production culturelle qui soit le plus indépendant possible du système marchand. Afin de sortir l'art de ces petits groupes sans grand moyen de l'ombre et de rejeter tout compromis dans ce processus, ces avant-gardes ont en commun d'avoir abondamment créé des scandales, assurant ainsi leur publicité sans aucun intermédiaire. Cependant, si l'I.S. récupère cette tactique, elle en change le contenu : le scandale dadaïste et surréaliste cherchait surtout à étonner et à attirer l'attention par des actions esthétiques novatrices, alors que le scandale situationniste, comme le dit Gianfranco Marelli, cherche à « faire sortir le vécu de sa clandestinité »<sup>404</sup>, c'est-à-dire tente d'éveiller le prolétariat aux nouvelles réalités du capitalisme et aux possibilités de renversement et d'organisation autonome contre celui-ci. Au putsch politique du léninisme, l'I.S. propose un putsch culturel par l'entremise du scandale : « Il faut dès maintenant s'atteler à la révolution permanente des esprits, frapper les imaginations, *détourner* les attentions des psychoses et de la presse jaune, être en somme des “agents provocateurs” ». »<sup>405</sup>

Afin de faire connaître à l'ensemble de la population les thèses situationnistes, des actions scandaleuses commencèrent à être menées dès 1957 et prirent différentes formes, comme le décrit Anselm Jappe :

« Mais ils ont avant tout un style incomparable, qui tire sa force en grande partie de la combinaison d'un contenu intellectuel hautement élaboré – souvent vilipendé, comme « hermétique » - avec une transgression des formes, alors tout à fait inhabituelle, qui représente par beaucoup d'aspects une réelle nouveauté : l'usage systématique de l'injure; le recours à des expressions de culture « inférieure » telles que les bandes dessinées, les graffitis sur les murs et les chansonnettes; le manque ostentatoire de respect envers les autorités et les conventions, qui traditionnellement en France est encore plus fort qu'ailleurs; le refus de se [p.138] faire reconnaître par l'adversaire comme « raisonnable » ou « acceptable »; la dérision de tout ce qui paraît aux autres déjà très audacieux et novateur. Ils ne flattent pas leur public, mais au contraire l'insultent souvent et le placent face à sa misère, méprisant ceux qui n'essaient pas d'y remédier. Qualifier l'art, même le plus « avant-gardiste », de « cadavre » aussi décomposé que l'Église, scandalise alors les plus « radicaux » de

<sup>404</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, p.295.

<sup>405</sup> Jacques Ovidia, « Signal pour commencer une culture révolutionnaire en Israël », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, p.22.

cette époque. Déjà, quelques années plus tôt, les situationnistes avaient annoncé que le digne successeur du dadaïsme n'était certes pas le *pop-art* américain, mais certains phénomènes accompagnant la révolte congolaise de 1960 (IS. 7/23). »<sup>406</sup>

Parmi leurs grands scandales, celui de Strasbourg apparaît immédiatement, mais aussi succédé par une myriade d'autres plus petits qui se caractérisent souvent par des ruptures radicales avec des éléments extérieurs, parfois sur le mode de l'insulte, afin de manifester l'extrémisme des thèses situationnistes face à d'autres jugées réactionnaires. Comme le mentionne Jim Martin, la lecture des écrits situationnistes, en plus de son contenu théorique, agrandit le vocabulaire du lecteur quant à l'art de l'insulte<sup>407</sup>. En effet, sur la liste de noms de toutes les personnes citées dans les 12 numéros parus de la revue *Internationale situationniste*, 540 sur 940 sont insultées<sup>408</sup>, souvent dans le but unique de provoquer des réactions de leur part et de souligner à grands traits des désaccords théoriques. Contre les rapports inoffensifs, cette tactique de l'insulte et de la rupture radicale permet à la fois de pourfendre tout admirateur ou disciple potentiel au profit d'une relation entre groupes autonomes en émulation mutuelle. Si cette logique alla trop loin à plusieurs reprises<sup>409</sup>, elle a néanmoins le mérite d'avoir permis aux situationnistes d'obtenir une influence démesurée pour un si petit groupe, surtout à partir du scandale de Strasbourg, et ce sans jamais se subordonner à une quelconque pratique marchande, à un groupe plus influent, ni dominer des regroupements de disciples ou d'admirateurs. Dans un certain sens elle fut une tactique permettant d'allier l'efficacité à l'autonomie au sein du groupe et entre les groupes.

#### 7.4 Oppositions et échecs sur le plan de l'organisation

Aux lendemains de Mai 68 jusqu'à la scission officielle en 1972, des débats intenses sur l'organisation jouèrent le rôle de catalyseur des oppositions et contradictions théoriques

---

<sup>406</sup> Anselm Jappe, *Guy Debord*, Pescara, Éditions sulliver, 1998, p.139.

<sup>407</sup> Jim Martin, *Orgon addicts: Wilhelm Reich versus the situationists*, 2000, en ligne, <http://library.nothingness.org/articles/SI/en/display/243>, consulté en juillet 2006.

<sup>408</sup> Jean-Jacques Raspaud, Jean-Pierre Voyer, *L'Internationale Situationniste*, op.cit., p.26.

<sup>409</sup> Voir le cas Jean Maïtron, dans : Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, op.cit., p.379.



présentes au sein de l'Internationale, en plus de se présenter finalement comme un bilan de cette expérience. Par sa décision de jeter tout son poids dans la perspective révolutionnaire, de théoriser et faire advenir le conseillisme et l'autogestion généralisée, l'I.S. aura certainement eu le plus de difficultés avec ces questions organisationnelles qui conditionnaient aussi le but, comme ils l'affirmaient eux-mêmes. En faisant de la libération complète de l'individu et de sa vie quotidienne le seul vrai but du processus révolutionnaire et en acceptant une adéquation entre la fin et les moyens, l'I.S. a ouvert un champ peu exploré en matière d'organisation : comment parvenir à maintenir une cohésion et une cohérence tout en valorisant la subjectivité, la liberté individuelle, etc.

Dès les lendemains de Mai 68 se profila une opposition entre Debord et Vaneigem quant à la réponse à donner aux nouvelles perspectives révolutionnaires qui s'ouvraient et à l'émergence d'une foule d'admirateurs désirant intégrer l'I.S.. La tendance Debord, d'une part, tenta de mettre davantage d'accent sur la cohérence révolutionnaire et la capacité de faire vibrer le groupe au diapason de la réalité historique ; la tendance Vaneigem, d'autre part, misait tout du côté de la subjectivité radicale et une lecture très individualiste de la collectivité révolutionnaire où celle-ci se résume simplement aux affinités de ses membres. Vaneigem, dans ce débat, va clairement plus loin que l'affirmation du lien étroit entre liberté individuelle, conseillisme et autogestion, prolongeant plutôt la logique vers une prépondérance totale de cette première dans le processus révolutionnaire. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Gianfranco Marelli :

« la question de l'organisation révolutionnaire va, à son tour, subir une transformation par la subjectivité : elle n'est plus tant cet organisme pré-conseilliste qui, selon Riesel, préserve et défend le Conseil de possibles ingérences bureaucratique-réformistes, que l'expression individuelle des conseillistes qui ont pour tâche de déchaîner l'insurrection, « le sabotage positif de la société spectaculaire-marchande », en préférant donc un champ d'action semi-clandestin à un travail politique de masse. »<sup>410</sup>

---

<sup>410</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme*, op.cit., p.247.

Le résultat de ce remaniement théorique se résuma en tout et pour tout à une esthétisation des rapports inter-individuels comme de la tactique révolutionnaire se déclinant dans un style-de-vie. La réalité des faits étant nettement en dessous des prétentions individualistes de Vaneigem, celui-ci se vit toujours un peu plus reprocher sa posture jusqu'à sa démission qui témoigne bien de ces différences de perspectives. Ce que reprochait Vaneigem à l'I.S., lors de sa démission, concerne moins son échec à s'adapter à la réalité historique que de formuler un projet passionnant pour ses membres : « Comment », affirme-t-il, « ce qu'il y avait de passionnant dans la conscience d'un projet commun a-t-il pu se transformer en un malaise d'être ensemble ? »<sup>411</sup>. Ce qui irrita la tendance Debord, semble-t-il, fut plus ou moins l'emphase mise sur la subjectivité radicale et la liberté individuelle dans le groupe, ce dernier ayant reconnu après 68 l'importance d'accepter au sein de l'I.S. la « possibilité de tendances à propos de diverses préoccupations ou options tactiques, à condition que ne soient pas mises en question nos bases générales »<sup>412</sup>. Le refus véritable par Debord de la tendance Vaneigem concernait plutôt l'assimilation complète de celle-ci à une esthétique qui se rapprochait des pro-situs. Le groupe I.C.O., dans une citation reproduite dans le livre de Debord et Sanguinetti décrivant la scission, témoigne bien de ce regard porté sur Vaneigem :

« Depuis deux ans, tous les vaneigemistes ont très bien réussi à figer la lutte pour l'aventure humaine, que l'I.S. avait menée pendant quinze ans, dans une sphère donnée, et pas toute seule non plus. La lutte pour la vie quotidienne et à partir de la vie quotidienne, s'est gelée en une misérable esthétisation de « certains » rapports, « certaines » affinités, « certains » désirs, le tout accommodé d'un certain apolitisme qui fait douter de leur désir de vivre. Quand à leurs possibilités ludiques et créatrices, il suffit d'en avoir côtoyé pour être persuadé qu'elles ne dépassent pas celles des bons vivants que nous sommes tous. »<sup>413</sup>

Encore une fois, ce jugement des aboutissements vaneigemistes de l'idée d'une organisation révolutionnaire témoigne d'une volonté, de la part de l'autre tendance, d'affirmer sa

<sup>411</sup> <sup>411</sup> Internationale situationniste, « Notes pour servir à l'histoire de l'I.S. de 1969 à 1971 », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972, p.137.

<sup>412</sup> Guy Debord, « La question de l'organisation pour l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.113.

<sup>413</sup> G. Debord, G. Sanguinetti, *Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps*, op.cit., pp.11-80.

cohérence y compris sur la vie quotidienne de ses participants. Cette extension de la cohérence théorique, qui découle de l'importance accordée à la thématique de la vie quotidienne dans le conseilisme et l'autogestion situationniste, souleva le problème de l'exclusion de membres sans critère précis et d'une terreur comportementale dont Debord se fit le plus fervent défenseur. En effet, ce dernier appliqua constamment, pour le meilleur ou pour le pire, un principe qu'il avait formulé quelques années plus tôt : « Les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la terreur »<sup>414</sup>. Sa mégalomanie et son influence énorme au sein de l'organisation auront souvent fait, selon des ex-participants à l'I.S. comme Ralph Rumney ou des commentateurs de celle-ci tel que Jean-Marie Apostolides, de la cohérence théorique collective une harmonisation de l'ensemble des membres aux thèses défendues par Debord, surtout au moment des exclusions<sup>415</sup>. Bref, si Debord et Vaneigem s'opposèrent sur plusieurs points, ils avaient en commun de mettre douteusement l'emphasis sur un « style-de-vie » comme garant de l'extrémisme révolutionnaire du groupe, quoique de façon différente. Nous trouvons certainement ici l'échec le plus évident, ou du moins l'obstacle le plus important, dans l'optique d'une union de la fin et des moyens au plan de l'organisation dans la théorie situationniste.

D'autres problèmes théoriques et organisationnels au sein de l'I.S. furent mis en évidence autour de la scission. Premièrement, malgré la volonté d'une démocratie interne fondée sur la participation égale des membres, l'I.S. fut victime de niveaux de participation très différents dont témoigne l'impossibilité pour plusieurs situationnistes d'écrire le numéro 13 de la revue centrale après la démission de Debord du comité de rédaction. Ensuite, le fait d'avoir vu l'organisation situationniste comme la seule organisation révolutionnaire digne de ce nom, dans une sorte de messianisme, a poussé ses membres à une course à l'extrémisme, une course à la cohérence absolue de ses membres, et une course à l'exclusion très éloignée

---

<sup>414</sup> Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, Paris, PLON, 1999, p.72.

<sup>415</sup> Jean -Marie Apostolides, *Les tombeaux de Guy Debord*, Paris, Exils éditeurs, 1999, 161p.

de cette vision démocratique, anti-hiérarchique et égalitaire présentée sur papier. Néanmoins, l'I.S. aura été fidèle à son impératif de ne pas tolérer des disciples jusqu'à la fin, en se détruisant elle-même pour ne pas se figer en idéologie ou en groupe-phare, ce qui est tout à son honneur. Elle aura apporté un lot important de propositions théoriques utiles à l'organisation révolutionnaire, dans la mesure où elles demeurent non-dogmatiques et critiques des déviations qu'elles ont connues dans l'entreprise situationniste.

## CHAPITRE 8 – L’I.S. FACE À SA POSTÉRITÉ

### 8.1 *Le situationnisme ou la récupération des idées situationnistes*

Le dernier livre écrit par des situationnistes dans le cadre de l’I.S., d’une grande importance pour notre propos, s’ouvre sur une déclaration qui doit nous occuper ici : « L’Internationale situationniste s’est imposée dans un moment de l’histoire universelle comme la pensée de *l’effondrement d’un monde* ; effondrement qui a maintenant commencé sous nos yeux »<sup>416</sup>. Plus de 30 ans plus tard, force est de constater que le capitalisme, l’État et le spectacle ne se sont pas effondrés, bien au contraire : la seule chose qui s’est effondrée à cette époque, c’est l’I.S. en tant qu’organisation. Une telle erreur de diagnostic, largement présente dans leur oeuvre, témoigne d’une analyse du capitalisme et du mouvement révolutionnaire qui ne va pas sans problème. Il est possible de leur retourner cette phrase qu’ils avaient adressée aux surréalistes à l’entrée du premier numéro de la revue centrale : « Dans le cadre d’un monde qui n’a pas été essentiellement transformé, le surréalisme a réussi. Cette réussite se retourne contre le surréalisme qui n’attendait rien que du renversement de l’ordre social dominant. »<sup>417</sup> Dans la mesure où l’influence situationniste après 1972 fut énorme, sans doute la plus importante de tous les groupes d’ultra-gauche du 20<sup>ème</sup> siècle, la passation des bribes de cette théorie dans divers milieux intellectuels et révolutionnaires s’est accompagnée parfois d’une accentuation des contradictions qui lui sont propres, d’autre fois d’une récupération pure et simple de celle-ci à d’autres fins. Cependant, tous ces cas sont utiles à explorer dans une optique conseilliste et autogestionnaire, puisqu’ils remettent en question la place de ces concepts centraux dans l’I.S., ou du moins les remodelent fortement.

La postérité des situationnistes se caractérise surtout par un oubli du conseillisme et de l’autogestion, outre quelques rares cas ayant repris à partir des échecs de l’I.S. sur ces thèmes,

---

<sup>416</sup> Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, *Thèses sur l’Internationale Situationniste et son temps*, op.cit., p.11.

<sup>417</sup> Internationale situationniste, « Amère victoire du surréalisme », Internationale situationniste, numéro 1, Paris, 1958, p.3.

en raison de plusieurs défaillances théoriques et pratiques internes à leur théorie, comme nous le verrons dans les prochaines sous-sections. Néanmoins, certains types de récupération tout à fait grossière méritent d'être mentionnés tout en épargnant l'I.S. de toute responsabilité à leur égard. Parmi celles-ci se trouve une intégration de la majorité des grands thèmes situationnistes, entre autres le ludique, la qualité de vie, l'hédonisme, la valorisation de la liberté individuelle, le temps libre, etc., au sein même du discours politique dominant des pays occidentaux. Puisque la récupération procède, selon Jaime Semprun, en « un aspect de la critique révolutionnaire, propre à être figé en nouveau système d'analyse »<sup>418</sup>, ces cas reflètent simplement la pénétration des théories situationnistes au sein de la classe dominante et son incapacité à gouverner sans les ignorer. Quoiqu'absente des discours politiques officiels dans la plupart des pays occidentaux, l'autogestion fut aussi reprise par certains acteurs, déjà dénoncés par l'I.S., dont Jacques Attali et le parti socialiste français se sont fait les chefs de file en France en vidant tout le contenu révolutionnaire de ce concept au profit d'un simple réaménagement partiel du lieu de travail<sup>419</sup>. Dans ce cas également, par sa fermeté à dénoncer toutes les tentatives de limiter l'autogestion à un soupçon de démocratie ouvrière, que ce soit concernant les tentatives yougoslave et algérienne souvent mentionnées dans leur œuvre, l'I.S. ne peut être tenue pour responsable.

Il n'en est pas de même pour d'autres types de récupération qu'il nous faut mentionner. La plupart concernent principalement un prolongement, tel quel, de fragments de théories ou pratiques, mais en divorce avec la réalité historique qui les a fait naître et sans lien dialectique avec l'évolution de la société et du processus révolutionnaire. Un de ces cas est la prolifération de groupes pro-situs, déjà mentionnés au cours de ce mémoire, qui assimilent l'I.S. à une icône semblable au Che Guevara. Malgré les critiques acerbes utilisées contre les pro-situs dans les livres situationnistes, force est de constater que le messianisme, le caractère secret et la forme

---

<sup>418</sup> Jaime Semprun, *Précis de récupération, illustré de nombreux exemples tirés de l'histoire récente*, Paris, Champ libre, 1976, p.23.

<sup>419</sup> Idem, p.33.

de publicité utilisée ont grandement contribué à rendre l'I.S. plus grande qu'elle ne l'était. Des phrases telles que « nous ne prétendons pas avoir le monopole de la dialectique, dont tout le monde parle ; nous prétendons seulement avoir le monopole provisoire *de son emploi* »<sup>420</sup>, ou « qui considère la vie de l'I.S. y trouve l'histoire de la révolution [...] rien n'a pu la rendre mauvaise »<sup>421</sup>, omniprésentes dans les écrits situationnistes, n'ont certainement pas aidé à éliminer les successeurs contemplatifs, placés devant une Internationale qui prétendait être le seul mouvement révolutionnaire existant face à un prolétariat en ébullition.

Une deuxième forme de récupération, qui concerne le médiologue Régis Debray<sup>422</sup> tout comme le discours médiatique sur l'I.S., par exemple sur France-Culture<sup>423</sup>, tend à réduire l'I.S. à la théorie du spectacle, surtout travaillée par Guy Debord, tout en y retenant seulement les dénonciations d'un excès d'image dans les sociétés actuelles. Cette fois encore, Debord en est le principal responsable pour deux raisons : d'une part, alors que son attention était davantage tournée vers les thèmes classiques de l'ultra-gauche dans la revue centrale de l'I.S., les deux livres principaux qu'il publie au cours de son existence, *La société du spectacle* et *Commentaire sur la société du spectacle*, se concentrent sur cette notion au détriment de tout ce qui faisait la richesse de l'Internationale ; d'autre part, utilisant un style métaphorique parfois assez obscur et empilant les définitions plus ou moins précises, les interprétations de ce que Debord entend par ce terme dans *La société du spectacle* divergent au plus haut point, laissant libre cours à son utilisation la plus réduite et la moins révolutionnaire. Dans le no399 du *Magazine Littéraire*, Frédéric Martel s'emploie à distinguer les différentes définitions du spectacle données par Guy Debord lui-même :

<sup>420</sup> Internationale situationniste, « Maintenant, l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, p.9.

<sup>421</sup> G. Debord, G. Sanguinetti, *Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps*, op.cit., p.80.

<sup>422</sup> Cf. Les cahiers de médiologie, ou T.J. Clark, Donald Nicholson-Smith, *Why art can't kill the Situationist International*, 1997, en ligne, <http://www.notbored.org/why-art.html>, consulté en août 2006.

<sup>423</sup> Cf. Guy Scarpetta, Philippe Sollers, *Répliques*, France-Culture, 23 septembre 2006, 55min ou Vincent Kaufmann, *Tout arrive*, France-culture, 23 mai 2006, 45min.

« C'est que le terme, souvent relié à celui de « société spectaculaire », prend des acceptions variables. C'est un concept flexible. D'une manière restreinte, Guy Debord parle du spectacle comme synonyme de « culture » ou de « culture du spectacle », d'« industrie culturelle », de « mass média » ou de règne des images. C'est pourquoi sa théorie a souvent été réduite, à tort, à une critique d'un monde dominé par le pouvoir de la télévision. [...] Dans un sens intermédiaire, le spectacle serait simplement une superstructure, au sens marxiste du terme, les individus étant réduits par elle à leur condition infrastructurelle. Le spectacle apparaît alors hégémonique et devient, à l'égal de la « culture », « le centre de signification d'une société sans signification » (selon les mots de l'I.S.). Dans un sens plus large, la notion de spectacle recouvre l'idéologie (Debord définit le spectacle comme « idéologie matérialisée »), voire la société dans son ensemble. Il peut alors devenir synonyme de capitalisme occidental. La société spectaculaire apparaît ainsi comme l'étape ultime de la mainmise du capitalisme sur la vie : après avoir aliéné les hommes en transformant leur « être » en « avoir » (phase de la propriété privée puis de l'industrialisation), le spectacle devient synonyme d'aliénation. »<sup>424</sup>

Un tel concept fourre-tout a fait beaucoup de dommage par le fait qu'il s'est imposé, en raison du succès du livre *la Société du spectacle*, comme le concept-clé de l'œuvre situationniste, éclipsant l'autogestion et le conseilisme et mettant en avant-plan non pas le renversement de la société mais son analyse, et une analyse parfois floue et facilement récupérable. Jean-Pierre Voyer, le principal critique situationniste de l'I.S. après 1972, a justement tenté de remettre ce concept à sa place dans ses différents écrits qu'il est indispensable de consulter sur ce sujet, mais sans grand succès sur la littérature traitant des situationnistes<sup>425</sup>. Devenu, au cours des années 80, « lieu commun critique à la mode »<sup>426</sup>, Anselm Jappe affirme même qu'« une des chaînes de la télévision publique RAI a depuis trois ans un directeur – Carlo Freccero – qui affiche volontiers son admiration pour Debord, jusqu'à s'en faire le nécrologue dans *Libération* et à préfacer une nouvelle édition italienne de *La Société du spectacle* », et que « d'autres réalisateurs de télévision se déclarent également inspirés par les situationnistes »<sup>427</sup>. Afin de

<sup>424</sup> Yan Ciret, « Guy Debord, un stratège dans son siècle », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, p.23.

<sup>425</sup> Cf. Jean-Pierre Voyer, *Introduction à la science de la publicité*, Paris, Éditions Champ libre, 1975, 91p.

Voir aussi le site de Jean-Pierre Voyer, avec la plupart de ses écrits : <http://perso.orange.fr/leuven/index.htm>.

<sup>426</sup> Greil Marcus, *Lipstick traces: Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Éditions Allia, 1998, p.140.

<sup>427</sup> Anselm Jappe, « Les situs à l'étranger », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, p.63.



mieux comprendre l'I.S. et de réactiver son contenu révolutionnaire cohérent, un retour aux deux concepts de base que sont le conseilisme et l'autogestion paraît donc indispensable.

## 8.2. *Intégration culturelle et tendance artistique*

Outre les types de postérité très partiels de l'œuvre de l'I.S. présentés plus haut, trois prolongements caractérisés par un oubli du conseilisme méritent d'être mentionnés pour les manquements qu'ils soulignent dans le projet politique des situationnistes<sup>428</sup>. Le premier de ces prolongements perçoit l'I.S. principalement comme une avant-garde artistique et secondairement comme un groupe politique, ce qui va à l'encontre de l'évolution des écrits de l'Internationale comme du mouvement des exclusions, qui touchèrent prioritairement les artistes. Cette compréhension de l'I.S. s'appuie surtout sur une présence tout de même considérable d'artistes et des thèmes artistiques au sein de l'organisation, mais surtout sur son incapacité à se départir, tout au long de son histoire, des partisans d'un art situationniste dans les diverses sections qui la composaient. La cohérence théorique toujours partielle de celle-ci a laissé le champ libre à cette compréhension tronquée de la part de gens se réclamant ouvertement de l'I.S.. Pour Gianfranco Marelli, « à l'image des surréalistes, les situationnistes furent récupérés dans la sphère artistico-culturelle, devenant ainsi la dernière avant-garde critique de l'idéologie spectaculaire et de ses pseudo-valeurs »<sup>429</sup>.

En raison de la division interne à l'I.S. entre un esprit nordique plus artistique et un esprit latin plus politique, la passation de la théorie situationniste sur le mode d'avant-garde culturelle a surtout eu lieu dans le monde anglo-saxon et scandinave, l'absence de la traduction de tous les textes aidant<sup>430</sup>. Anselm Jappe affirme selon ses études que la diffusion des idées situationnistes aux Etats-Unis, par exemple, est la plus importante de la planète mais aussi la

---

<sup>428</sup> Ces prolongements sont empruntés à l'article suivant : T.J. Clark, Donald Nicholson-Smith, *Why art can't kill the Situationist International*, op.cit.

<sup>429</sup> Gianfranco Marelli, *L'amère victoire du situationnisme*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, p.383.

<sup>430</sup> Anselm Jappe, « Les situs à l'étranger », op.cit., p.62.

plus confuse, mettant au premier plan le détournement, le jeu, l'urbanisme unitaire, la psychogéographie sans ne dire mot des aspects plus politiques<sup>431</sup>. D'autres pratiques purement artistiques sous le mode d'un art sans oeuvre viennent se greffer à cette série, dont le happening, les projets d'architectures mouvantes et l'esthétique punk<sup>432</sup>. Finalement, il est à noter, et c'est ici peut-être que se cache l'apport le plus positif de cette utilisation de l'art situationniste, que le détournement et l'esthétique de l'I.S. ont profondément pénétré le mouvement altermondialiste actuel, que ce soit dans les campagnes précises contre des multinationales où les détournements se multiplient ou dans les manifestations où le ludique et l'attitude révolutionnaire sont combinés dans une nouvelle esthétique (le mouvement *Reclaim the streets* en étant la plus belle illustration).

Si la plupart de ces formes de récupération ne sont plus dans la filiation directe de l'I.S., qui était une avant-garde politique, au sens où elle désirait transformer les relations sociales et proposait des modes d'organisation alternatifs, elles demeurent intéressantes et ne peuvent être qualifiées de réactionnaires, ce qui n'est plus le cas des exemples qui suivent, cités par Thomas Genty :

« On notera entre autres l'extraordinairement contradictoire exposition à propos de l'I.S. qui a lieu au début de l'année 1989 au Musée National d'Art Moderne, à Paris (puis à l'Institute of Contemporary Arts de Londres, et dans celui de Boston aux Etats-Unis). Des oeuvres plastiques sont exposées, beaucoup n'ont strictement rien à voir avec l'I.S. (des photos-souvenirs de Daniel Buren, une installation de Mario Merz ou encore une carte du mouvement Art & Language...), et les revues et livres situationnistes sont exposés sous verre (ne pas toucher, ne pas lire), totalement réifiés et sacralisés. *Idem* en 1998 à Vienne, en Autriche (au Museum Moderner Kunst Stiftung Ludwig Wien), où se tient une exposition semblable. »<sup>433</sup>

L'existence de ce prolongement « situationniste » s'explique principalement par la difficulté de travailler et de parler en tant que groupe, et il accentue la problématique de la cohabitation d'une cohérence théorique avec une absence de sectarisme et d'exclusions inutiles et

<sup>431</sup> Anselm Jappe, « Les situs à l'étranger », op.cit., p.62.

<sup>432</sup> Cf. Greil Marcus, *Lipstick traces*, op.cit.

<sup>433</sup> Thomas Genty, « La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art », 1998, en ligne, <http://library.nothingness.org/articles/all/all/display/218>, consulté en juillet 2006.

terrorisantes. Malgré tous ses efforts pour se transformer en avant-garde principalement politique, la longueur des débats entourant la politisation du mouvement et le manque de prise de position claire à ce sujet dès le début, qui aurait pu scinder l'I.S. en deux groupes autonomes aux buts distincts dès le départ, s'est prolongé suffisamment pour permettre au mythe d'une I.S. principalement artistique, héritière du surréalisme, de perdurer après sa mort.

### 8.3 *Tendance vaneigemiste et style de vie*

Le deuxième prolongement qui se détache, cette fois partiellement, du conseilisme et de l'autogestion situationnistes concerne une interprétation « vaneigemiste » de l'I.S., c'est-à-dire une compréhension de celle-ci prioritairement à travers le prisme de la subjectivité radicale, de la réalisation de la vie quotidienne dans l'immédiat (et moins sa libération par une révolution anti-capitaliste) et d'un hédonisme forcené<sup>434</sup>. La raison principale de cette interprétation relève de la large diffusion du *Traité de savoir-vivre de jeunes générations* de Vaneigem, qui met davantage l'emphasis sur ces thèmes que les revues de l'I.S.. Si les situationnistes ont toujours affirmé l'importance d'unir la théorie et la pratique, d'expérimenter des styles de vie et de nouvelles passions, ils n'ont jamais réduit cette aventure à une telle exigence, ce que furent portés à faire de nombreux groupes et admirateurs de l'Internationale. Néanmoins, l'accentuation toujours plus forte de ces thèmes par Vaneigem jusqu'à son retrait de l'I.S., une fois récupérés, devint pour plusieurs la théorie situationniste à elle-seule.

Ken Knabb, un représentant important du milieu pro-situ états-unien, reconnaît dans ses écrits cette tendance vaneigemiste évidente des groupes dont il a fait partie, plus souvent intéressés à réaliser une vie hédoniste, à avoir un *style* situationniste, qu'à faire la révolution. Dans un de ses livres, il décrit ainsi les activités du groupe 1044, associé au *Conseil pour l'irruption du merveilleux* :

---

<sup>434</sup> T.J. Clark, Donald Nicholson-Smith, *Why art can't kill the Situationist International*, op.cit.

« Lors de notre principale expérience de ce genre, nous avons réservé toute une journée pour un programme arbitraire mais détaillé d'activités diverses: de brèves périodes successives de lecture, de correspondance, de brainstorming, de dessin, de cuisine, de repas, d'écriture automatique, de danse, de ménage, de traduction, de comédie, de composition de tracts, de détournement de bandes dessinées, de jardinage, de méditation, d'exercice physique, de repos, de discussion, d'improvisation; puis nous avons occupé la semaine suivante en écrivant un compte-rendu de dix pages sur cette expérience, que nous avons fait imprimer à une douzaine d'exemplaires pour quelques amis. »<sup>435</sup>

Bien que Ken Knabb précise que cette expérience n'était pas typique de ce que ces groupes faisaient, elle représente bien l'évacuation des thèmes plus théoriques et révolutionnaires qui étaient propres à l'I.S.. De plus, comme l'explique cet écrit, l'ensemble de l'activité dirigée vers l'extérieur de ces groupes était le plus souvent contre-culturel plutôt que politique.

D'autres philosophes ayant une grande influence aux Etats-Unis peuvent être rattachés à cette interprétation, dont le plus iconique est Hakim Bey, de son vrai nom Peter Lamborn Wilson. Délaissant toute idée de révolution collective nécessitant certains sacrifices organisationnels, celui-ci affirme que «le seul objectif utile de notre jeu “après la révolution” est en gros de faire la lumière sur notre situation actuelle et nos options possibles pour une action concrète ici et maintenant.»<sup>436</sup> Bey insère et remodèle les concepts situationnistes dans une optique entièrement stirnérienne où prime l'affinité, l'immédiatisme, les actes individuels de révoltes comme le sabotage artistique ou le terrorisme poétique. Le même type de réappropriation de l'œuvre de l'I.S. se retrouve également dans l'importante revue anarchiste *Anarchy magazine*.

Tout aussi intéressant est le caractère partiel du prolongement de la théorie situationniste dans le mouvement punk, abordé surtout par Grail Marcus dans *Lipstick Traces*, mais aussi par A. Bonnett qui rappelle dans un article qu'au-delà de la transmission de certains thèmes, Malcolm McLaren, le « créateur » du mouvement punk ou celui qui lui en a donné la cohérence théorique dans les années 70, affirmait sa filiation avec l'I.S. et a aidé à publier la

---

<sup>435</sup> Ken Knabb, *Confession d'un ennemi débonnaire de l'État*, 1997, en ligne, <http://www.bopsecrets.org/French/autobiol.htm>, consulté en juin 2006.

<sup>436</sup> Hakim Bey, *L'art du chaos*, Paris, Nautilus, 2000, p.91.

traduction anglaise de la revue *Internationale situationniste*<sup>437</sup>. Ce prolongement unit deux éléments : l'éloignement des thèmes révolutionnaires au profit d'un spontanéisme et de la création de petits groupes autonomes possédant un style en commun, ce qui se rapproche des thèses de Vaneigem, mais aussi un nihilisme très post-moderne qui délaisse le plus souvent tout changement collectif profond et qui se réflète dans le slogan « No future ». En effet, le mouvement punk joue constamment avec cette contradiction : d'une part il crée par lui-même une panoplie de réseaux autonomes de musique, de squats, de fanzines, etc, qui se reconnaissent clairement par un style; d'autre part, le punk ne propose aucun méta-récit, comme le faisait l'I.S., et se contente de tout détruire, autant au niveau vestimentaire, de la danse, ou de la musique (les mélodies devenant à la portée de n'importe quel amateur, le punk niant « la légitimité du moindre artiste ayant jamais décroché un tube »<sup>438</sup>), qu'au niveau des aspirations sociales où le pessimisme et la défiance envers le futur et la « société » règnent. Le punk illustre parfaitement l'aboutissement de l'attitude ultra-subjectiviste de Vaneigem qui a divisé l'I.S. vers la fin, oubliant le sujet révolutionnaire et le lien étroit entre le conseilisme et l'autogestion généralisée pour un agir localisé sans grandes perspectives historiques. Si le mouvement punk ne manque pas d'intérêt dans une optique situationniste ou même d'ultra-gauche, c'est donc surtout comme la manifestation d'un échec face aux prétentions de ces deux mouvements.

#### 8.4 Tendance post-moderne

Un dernier prolongement de l'I.S., cette fois-ci beaucoup plus théorique que pratique, mérite notre attention pour la grande importance qu'il a pris tout en retournant le plus complètement l'aspect révolutionnaire des théories situationnistes. Nous pouvons attribuer l'étiquette de *post-moderne* à cette tendance dont le groupe *Tiqqun* et le philosophe-sociologue

---

<sup>437</sup> Bonnett, « Situationism, geography and post-structuralism », dans *Society and space*, Volume 7, 1989, p.135.

<sup>438</sup> Greil Marcus, *Lipstick traces*, op.cit., p.58.

Jean Baudrillard sont les représentants les plus typiques. Ces théoriciens, partis de l'analyse de la société spectaculaire-marchande par Debord, dissolvent tout l'appareillage révolutionnaire au cœur de l'I.S.: classe, sujet, révolution, organisation, autogestion, conseilisme, autonomie, tout disparaît dans une analyse extrêmement sombre d'un système sans faille. C'est ce qu'exprime avec clarté le groupe *Tiqqun*, tout en reprenant le concept de spectacle :

« Nous évoluons dans un espace entièrement quadrillé, entièrement *occupé*, d'un côté par le Spectacle, de l'autre par le Biopouvoir. Et ce qu'il y a de terrible dans ce quadrillage, dans cette occupation, c'est que la soumission qu'ils exigent de nous n'est rien contre quoi nous puissions nous rebeller en un geste définitif de rupture, mais avec quoi nous ne pouvons que *composer stratégiquement*. »<sup>439</sup>.

Plus loin dans le même livre, une phrase prétend que « tous les ailleurs vers quoi nous pourrions fuir ont été liquidés, nous ne pouvons que désertier à l'intérieur de la situation »<sup>440</sup>. Il s'agit d'une pensée qui relègue l'action et la constitution d'un sujet révolutionnaire à un passé révolu par les nouvelles réalités spectaculaires. Leurs livres accumulent les descriptions d'un monde rempli de formes d'aliénation et de pertes de soi (bloom, spectacle, biopouvoir), tout en sortant de, ou même en dénonçant, tout schéma confrontationnel dominant/dominé qui n'existerait tout simplement plus, comme ils l'affirment dans ce passage :

« par « domination » nous n'entendons rien d'autre que *le rapport symboliquement médié de complicité entre dominants et dominés* ; tant il fait peu de doute, pour nous, que « le tourmenteur et le tourmenté ne font qu'un, que l'un se trompe en croyant qu'il ne participe pas au tourment, l'autre en croyant qu'il ne participe pas à la faute » : à la niche, Bourdieu ! »<sup>441</sup>

Un autre prolongement de la théorie situationniste se trouve chez les penseurs ayant eux-mêmes participé à l'élaboration théorique de la postmodernité, soit Jean-François Lyotard et Jean-Baudrillard. Tous deux ont émergé dans des milieux proches de l'I.S., l'ultra-gauche de *Socialisme ou barbarie* pour le premier et la proximité avec Debord et son œuvre pour le second. Comme le mentionne Sadie Plant, le style, le vocabulaire, les tactiques et les thèmes

---

<sup>439</sup> Tiqqun, *Théorie du Bloom*, Paris, La fabrique éditions, 2000, p.33.

<sup>440</sup> Idem, p.135.

<sup>441</sup> Tiqqun, *Qu'est-ce que la métaphysique critique*, 1999, en ligne, <http://perso.wanadoo.fr/marxiens/politic/metacrit.htm>, consulté en mai 2006.

sont très proches, que ce soit la poésie, l'urbanisme, le plaisir, le jeu, le spectacle, la subversion, leur hostilité envers la gauche classique, leur façon de lier art et vie quotidienne, leur analyse du langage, le détournement, etc<sup>442</sup>. Dans le cas de Lyotard, en opposition avec son passé d'ultra-gauchiste, tous ces thèmes situationnistes sont repris, mais complètement retournés et aucunement mobilisés en faveur de la réalisation du méta-récit moderne de l'« émancipation progressive de la raison et de la liberté »<sup>443</sup> : « mon argument », affirme-t-il, « est que le projet moderne (de réalisation de l'universalité) n'a pas été abandonné, oublié, mais détruit, "liquidé". »<sup>444</sup>.

Tout aussi éclairante est la critique anti-révolutionnaire de Baudrillard encore plus collée aux concepts situationnistes, surtout celui de spectacle qui devient *hyperréalité* sous sa plume<sup>445</sup>. Dans ses premiers livres, dont *La société de consommation* et *Le système des objets*, Baudrillard partage avec Debord une analyse du capitalisme où la consommation occupe une place toujours plus importante, tout en mentionnant en exergue la valeur de certains types de résistances<sup>446</sup>. Cependant, dans ses livres postérieurs, celui-ci développe une description du monde marchand et des médias où les signes reliés aux marchandises n'ont plus rien de réel et où les images remplacent le sens et la réalité. Alors que le spectacle représentait pour Debord une dépossession inacceptable devant être combattue, Baudrillard ne voit aucun au-delà à l'hyperréalité et critique Debord, parmi d'autres, pour son incapacité à dépasser une vision téléologique de l'histoire fondée sur les rapports de production<sup>447</sup>. Comme pour le Tiqqun, il n'y a plus de sortie.

L'I.S. est-elle responsable de ces utilisations de son œuvre ? Afin de répondre à cette question, deux écrits portant sur le rapport de cette organisation à la modernité et à la

<sup>442</sup> Sadie Plant, *The most radical gesture, The Situationist International in a postmodern age*, Londres, Routledge, 1992, p.6.

<sup>443</sup> Jean-François Lyotard, *Le post-moderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986, p.36.

<sup>444</sup> Idem, p.36.

<sup>445</sup> Cf. Jean Baudrillard, *La Guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée, 1991, 100p.

<sup>446</sup> Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Paris, Gallimard, 1970, pp.286-287.

<sup>447</sup> Cf. Jean Baudrillard, *Le miroir de la production, ou l'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Éditions Galilée, 1985, 187p.

postmodernité peuvent être utiles, soit *The most radical gesture* de Sadie Plant et *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, de Sylvie Goupil. Comme nous l'avons exposé dans ce mémoire, la première affirme que l'I.S. est résolument moderne et n'a rien à voir avec la pensée postmoderne, proposant une reprise des idéaux émancipateurs de la modernité et un projet de changement du monde et de la vie<sup>448</sup>. Si celle-ci reconnaît que les thèmes post-modernes et situationnistes se recoupent et que les moyens utilisés sont souvent semblables, le but visé, lui, classe l'I.S. uniquement dans la pensée moderne. Pour Sylvie Goupil, au contraire, « les situationnistes représentent un maillon dans ce processus de déconstruction de la modernité qui mène à la pensée post-moderne »<sup>449</sup>, puisqu'on ne peut ainsi séparer les moyens annonçant la postmodernité de la fin moderne poursuivie par l'I.S.<sup>450</sup>. Pour cette dernière, l'I.S. est entièrement responsable de cette postérité, une critique de la modernité esthétique-culturelle et philosophico-politique étant bien présente dans cette œuvre. Sur le plan esthétique, premièrement, Goupil affirme que :

« L'esthétique post-moderne ouvre donc une dimension ludique qui se manifeste aussi bien dans l'ironie présente dans l'appropriation du passé que dans la multiplicité des formes qui laissent libre cour à l'imagination du spectateur. Ce phénomène serait lié à l'émergence d'une société plus éclatée où il n'existe plus un code de conduite mais des codes. »<sup>451</sup>

Force est d'avouer que cette définition correspond entièrement à l'esthétique situationniste, surtout en raison de l'utilisation du détournement à l'endroit de l'histoire, des images, des écrits, etc., qui manifeste très bien cette réappropriation du passé sous un mode ludique. Cependant, lorsque Sylvie Goupil associe l'I.S. à la post-modernité politique et philosophique en raison de la présence des thèmes hédonistes et individualistes qui favorisent un plein épanouissement du potentiel et des passions de l'individu, il s'agit d'un oubli flagrant de l'opposition systématique existant entre la liberté individuelle défendue par les situationnistes,

<sup>448</sup> Cf. Sadie Plant, *The most radical gesture*, op.cit.

<sup>449</sup> Sylvie Goupil, *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, Montréal, UQAM, 1994, p.220.

<sup>450</sup> Idem, p.165.

<sup>451</sup> Idem, p.185.



toujours liée à l'autonomie et au pouvoir d'agir sur la collectivité par le conseilisme et l'autogestion, même chez Vaneigem, et l'individualisme post-moderne au sein du capitalisme. À ce compte, Bakounine et toute la tradition anarchiste sont responsables de la post-modernité philosophique.

Finalement, elle souligne le caractère totalisant de la critique situationniste, en lien avec les penseurs post-modernes présentés ci-haut, entre autre dans ce passage :

« Cependant, aussi bien pour Debord que pour Vaneigem, la critique des sociétés modernes est si radicale que seul un projet visant une mise hors-système est concevable. Contrairement à Marx, pour lequel un projet d'émancipation peut se faire à partir des conditions sociales existantes, puisque sa critique de la modernité est une critique immanente, les situationnistes n'ont rien d'autre à proposer qu'une rupture radicale car leur lecture de la modernité est basée sur la vision d'un système clos, dans lequel il n'y a aucun signe objectif d'émancipation. »<sup>452</sup>

Or, et c'est ce que les chapitres précédents tendent à démontrer, l'I.S. a bien au contraire toujours placé les traces d'émancipation, le sujet révolutionnaire, le conseilisme et l'autogestion généralisée au cœur de son système, la mise de côté de ces thèmes brisant la liaison organique de la théorie situationniste. Que leurs propositions, stratégies et espoirs révolutionnaires aient échoué est une chose indéniable qui demande un retour critique sur ces concepts de base plutôt qu'une négation de leur existence et de leur valeur dans une relecture masquée par notre nouvelle réalité historique. Les seuls endroits où nous pouvons véritablement trouver un abandon du projet moderne philosophique et politique se trouvent dans les livres de Vaneigem et de Debord *après* la dissolution de l'I.S. et à l'extérieur de la logique de groupe révolutionnaire qui liait l'ensemble de ces personnes. Lorsque Debord, affirme, dans *Commentaire sur la société du spectacle* en 1988, qu'il n'envisage pas « ce qui est souhaitable, ou seulement préférable », mais s'en tient « à noter ce qui est »<sup>453</sup>, il n'est tout simplement plus situationniste. Au niveau de la fin poursuivie, l'I.S. est donc sans tache; ce qui reste en suspend est cependant la force avec laquelle l'utilisation de certains moyens artistiques

<sup>452</sup> Sylvie Goupil, *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, op.cit., p.132.

<sup>453</sup> Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p.17.

et thématiques philosophiques ont pu influencer des penseurs ayant bâti des philosophies à l'encontre de la théorie situationniste, et dans quelle mesure cela aurait pu être évité.

En résumé, la postérité situationniste est multiple autant sur le plan pratique et théorique, mais outre quelques groupes mineurs, sa manifestation se présente surtout sur le mode de l'oubli de ce qui constitue le cœur de l'I.S., soit les deux concepts que nous avons étudiés et une attitude clairement révolutionnaire. Plusieurs hypothèses tentant d'expliquer ce retournement ont été fournies et permettent d'appréhender de façon plus critique cet héritage très riche en concepts que nous lègue l'I.S.. Reprendre à partir des situationnistes n'est certainement pas figer les propositions et analyses de l'I.S. sans les confronter à la réalité historique, mais c'est assurément conserver ce lien étroit entre une *analyse* du capitalisme et du système de domination, la proposition d'une *alternative* à ce système et une *stratégie de renversement* de celui-ci. Si notre époque historique ne permet plus l'union de ces trois moments, alors la pensée de l'I.S. ne peut être réutilisée que par brides, comme dans les cas mentionnés ci-haut, et elle s'avère définitivement morte; dans le cas contraire, le conseilisme et l'autogestion offrent une clé pour reprendre où ils avaient laissé.

## CONCLUSION

Dans le but de vérifier le rôle que tient le conseilisme et l'autogestion dans l'œuvre de l'I.S., en plus de ses forces et ses limites, ce mémoire a commencé par décrire la progression des thématiques leur étant rattachées au sein de deux mouvances qui fusionnèrent au sein de cette organisation, soit les avant-gardes artistiques et l'ultra-gauche. Du futurisme au lettrisme, il fut démontré que les avant-gardes ont étendu leurs ambitions artistiques à une intégration complète de l'art à la vie quotidienne, alors que l'ultra-gauche, de Pannekoek à *Socialisme ou barbarie*, s'est mise à critiquer la colonisation de la vie quotidienne et à désirer la libérer. C'est donc naturellement qu'art et théorie politique se sont réunis dans un même but.

Dans le deuxième chapitre, l'I.S. et son histoire mouvementée furent présentées, cette dernière étant surtout caractérisée par un début davantage axé sur les thèmes artistiques du dépassement de l'art, du détournement, de la dérive, de l'urbanisme unitaire et de la psychogéographie, pour ensuite s'orienter vers une démarche toujours plus politique où le conseilisme et l'autogestion généralisée formèrent le socle de leur théorie. Il fut également démontré que cette progression se réalisa grâce aux contacts et en se distinguant de certaines thèses de *Socialisme ou barbarie* et qu'elle fut le fruit d'intenses débats au sein de l'organisation qui se manifestèrent par des expulsions et des scissions.

Le chapitre trois, d'une grande importance, eut pour fonction de souligner le lien étroit entre certains concepts plus artistiques ou culturels, tels que l'*homo ludens* et la *construction de situations*, et une conception maximaliste d'une révolution situationniste où le conseilisme et l'autogestion ne signifient pas seulement une transformation des relations de travail, mais un remodelage en profondeur de la vie quotidienne des individus et un refus de toute hétéronomie politique institutionnalisée, peu importe sa forme. Ce lien organique qui part de la définition même du mot situationniste et va vers l'idée d'une révolution très chargée en

exigences démontre que l'apparition des thèmes du conseilisme et de l'autogestion ne sont en aucun cas une erreur de parcours dans l'I.S.

Dans le quatrième chapitre, le concept de conseilisme fut plus précisément analysé, impliquant tout d'abord une prise de position face à un sujet révolutionnaire, le prolétariat, complètement redéfini en fonction des nouvelles réalités du capitalisme. Issu des grandes expériences révolutionnaires anti-léninistes, le conseilisme se présente à la fois comme un moyen et une fin vers une société sans classe, et représente une alternative à l'instrumentalisation de l'État dans le processus révolutionnaire. Finalement, dans la mesure où il concerne prioritairement le champ productif et le milieu de travail, ce concept apporte une critique du travail salarié et la présentation d'une alternative crédible à celui-ci.

Dans le cinquième chapitre, la complémentarité du conseilisme et de l'autogestion généralisée fut présentée, dans la mesure où l'objectif situationniste était de proposer une libération du capitalisme qui dépasserait le lieu de production pour englober l'ensemble de la vie quotidienne colonisée par le capitalisme. À cette fin, des critiques de la prédominance du système marchand et des formes de hiérarchies dans le domaine artistique, de l'urbanisme et de l'architecture, des médias, du système d'éducation et du milieu scientifique furent associées à des possibilités de réappropriation par les citoyens, l'I.S. proposant la capacité pour chacun de construire le plus librement possible l'espace-temps social, et donc de participer aux prises de décision dans tous ces domaines.

Le sixième chapitre, pour sa part, continua de présenter l'originalité des situationnistes dans leur traitement des deux concepts qui nous occupent, ces derniers intégrant la souveraineté intellectuelle et la valorisation de l'individu dans leur discours, à l'encontre des tendances du marxisme classique. Ce chapitre démontre que dans le projet révolutionnaire de l'I.S., il n'y a aucune opposition fondamentale entre la défense de la subjectivité radicale de l'individu contre tout ce qui pourrait l'entraver et une révolution collective. Cette prise de

position mène également à la présence de la critique des idéologies, de la religion et du langage dans une œuvre où la pensée souveraine a sa place.

Dans le septième chapitre, nous avons analysé comment le conseillisme et l'autogestion généralisée, liant indissolublement libération individuelle et collective, ont pu influencer le mode d'organisation et les tactiques révolutionnaires d'un groupe comme l'I.S. qui se proposait d'unir les moyens et la fin dans leur combat contre le léninisme et ses dérivés. Partisane d'une organisation pré-conseilliste aux fonctions bien délimitées, l'I.S. tenta donc de créer une démocratie directe sans hiérarchie la plus égalitaire possible en son sein, ce qui fut en grande partie un échec vu les différents niveaux de participation et l'influence très forte de certains membres. En raison de sa fonction, qui n'était pas d'être un organisme social de base comme un conseil ouvrier, les membres de l'I.S. pratiquèrent d'une part l'exclusion au sein de leur organisation afin de conserver une cohérence théorique, et d'autre part la critique ou la rupture radicale avec les divers éléments organisés du prolétariat afin de ne pas entrer dans une relation hiérarchique.

Finalement, le chapitre huit présenta certains points faibles ou contradictions présentes dans l'œuvre de l'I.S. et amplifiés chez les groupes et penseurs qui s'en sont réclamés après sa dissolution. Cette analyse critique de la postérité permet d'observer une évacuation de la thématique du conseillisme et de l'autogestion, pourtant au cœur de cette œuvre, et des pivots sur lesquels s'appuient ces reformulations de la théorie situationniste au sein même des écrits ou des pratiques de l'I.S., mais à l'encontre de son projet révolutionnaire. De plus, ces prolongements de l'œuvre ouvrent un questionnement sur le rapport du projet et des moyens utilisés par l'I.S. avec la modernité et la post-modernité sur le plan esthétique-culturel et philosophico-politique.

En conclusion, il est indéniable que l'ensemble de l'œuvre de l'I.S. devient incompréhensible sans une prise en compte de la centralité de son projet révolutionnaire qui

inclus un sujet révolutionnaire (le prolétariat), un but (une société autogérée offrant une véritable libération individuelle et collective) et un moyen pour y parvenir (organisation préconseilliste qui ne soumet pas le prolétariat). S'ils affirmaient dans un article que leur « démarche est ce que l'on a fait de mieux jusqu'ici *pour sortir du vingtième siècle* », ce mémoire tend à démontrer que par leur critique féroce de l'État et du capitalisme et les alternatives originales qu'ils proposèrent, leur œuvre peut également nous aider à entrer dans le 21<sup>ème</sup> siècle.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adret, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Éditions du seuil, 1977, 188p.
- Althusser, Louis, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1966, 258p.
- Althusser, Louis, *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995, 314p.
- Antony, Michel, *Les positions des libertaires*, 2006, En ligne, [http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/Utopies/utopies.htm](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/Utopies/utopies.htm), Consulté en juillet 2006.
- Apostolidès, Jean-Marie, *Les tombeaux de Guy Debord*, Paris, Exils éditeurs, 1999, 161p.
- Baillargeon. Normand, *Les chiens ont soif, critiques et propositions libertaires*, Montréal, Agone, 2001, 180 p.
- Bakounine, Michel, *Étatisme et anarchie*, Paris, Champ libre, 1876, 465p.
- Bakounine, Michel, *Dieu et l'État*, 1882, en ligne, <http://iquebec.ifrance.com/nouvelordre>, consulté en août 2008.
- Bandini, Mirella, *L'esthétique, le politique, de Cobra à l'Internationale situationniste*, Rome, Sulliver et Via Valeriano, 1998, 353p.
- Bandini, Mirella, *Pour une histoire du lettrisme*, Paris, J-P Rocher, Paris, 2003, 112p
- Barrot, Jean, *Critique of the Situationist International*, 1979, en ligne, <http://www.geocities.com/%7Ejohngray/barsit.htm>, consulté en août 2006.
- Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Gallimard, 1970, 316p.
- Baudrillard, Jean, *Le miroir de la production, ou l'illusion critique du matérialisme historique*, Éditions Galilée, Paris, Gallimard, 1985, 187p.
- Baudrillard, Jean, *La Guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée, 1991, 100p.
- Béhar, Henri, Carassou, Michel, *Dada : Histoire d'une subversion*, Paris, Fayard, 1990, 258 p.
- Bernstein, Michèle, « Refus de discuter », dans *Les lèvres nues*, numéro 7, décembre 1955, Bruxelles, p.38.
- Berréby, Gérard, *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, 229p
- Bey, Hakim, *TAZ - Zone autonome temporaire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997, 90p.
- Bey, Hakim, *L'art du chaos*, Paris, Nautilus, 2000, 94p.
- Black, Bob, *Travailler, moi? Jamais !*, Paris, L'esprit frappeur, 1997, 61 p.

- Boal, Augusto, *Théâtre de l'opprimé*, Paris, Petite collection maspero, 1980, 209p.
- Bonnett, A., « Situationism, geography and post-structuralism », dans *Society and space*, Volume 7, 1989, p.131-146.
- Bourseiller, Christophe, *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, Paris, PLON, 1999, 441p.
- Bourseiller, Christophe, « Aux origines de Mai 1968 », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, pp.42-44.
- Bourseiller, Christophe, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denöel impacts, 2003, 546p.
- Brau, Éliane, *Le situationnisme ou la nouvelle internationale*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1968, 189p.
- Brau, Jean-Louis, *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !: histoire du mouvement révolutionnaire étudiant en Europe*, Paris, Éditions Albin Michel, 1968, 346p.
- Breton, André, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1988, 173p.
- Canjuers, P., Debord, Guy, *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*, 1960, dans *Textes et documents situationnistes, 1957-1960*, Paris, Éditions Allia, 2004, pp.222-228.
- Castoriadis, Cornelius, « La polis grecque et la création de la démocratie », dans *Domaines de l'homme : Les carrefours du labyrinthe II*, Paris, Seuil, 1986, pp.261-306.
- Castoriadis, Cornelius, « Phusis, création, autonomie », dans *Fait et à faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1997, pp.197-207.
- Chollet, Laurent, *L'insurrection situationniste*, Paris, Éditions Dagorno, 2000, 351p.
- Ciret, Yan, « Guy Debord, un stratège dans son siècle », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, pp.20-25.
- Clark, T.J., Nicholson-Smith, Donald, *Why art can't kill the Situationist International*, 1997, en ligne, <http://www.notbored.org/why-art.html>, consulté en juillet 2008.
- Collectif, *Des tracts en mai 68*, Paris, Champ libre, 1978, 488p.
- Colombo, Eduardo, *La « centralité » dans les origines de l'imaginaire occidental*, 1997, en ligne, <http://www.refractions.plusloin.org/textes/refractions1/colombocentralite.htm>, consulté en juillet 2006.
- Eduardo Colombo, *Anarchisme, obligation sociale et devoir d'obéissance*, 1997, en ligne, <http://www.refractions.plusloin.org/textes/refractions2/obligso.html>, consulté en juillet 2006.
- Debord, Guy, *Mémoires*, Paris, Éditions Allia, 2004, non-paginé.



Debord, Guy, « Hurlements en faveur de Sade », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ libre, 1978, pp.7-14.

Debord, Guy, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », dans *Les lèvres nues*, numéro 6, septembre 1955, pp.11-15.

Debord, Guy, Wolman, Gil, « Mode d'emploi du détournement », dans *Les lèvres nues*, numéro 8, mai 1956, pp.2-9.

Debord, Guy, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale*, Paris, Mille et une nuits, 2000, 63p.

Debord, Guy, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art », dans *Rapport sur la construction des situations*, Paris, Mille et une nuits, 2000, pp.46-58.

Debord, Guy, « Le surréalisme est-il mort ou vivant », dans *Textes et documents situationnistes*, Paris, Éditions Allia, pp.85-87.

Debord, Guy, « Thèses sur la révolution culturelle », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.20-21.

Debord, Guy, Nieuwenhuis, Constant, « La déclaration d'Amsterdam », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, pp.31-32.

Debord, Guy, « Positions situationnistes sur la circulation », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, p.36.

Debord, Guy, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ libre, 1978, pp.17-35.

Debord, Guy, « Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.20-27.

Debord, Guy, « La question de l'organisation pour l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.112.

Debord, Guy, *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, 209p.

Debord, Guy, *Citations et détournements de La société du spectacle*, 2002, En ligne, <http://cf.geocities.com/contrefeu/spectacle.html>, Consulté en juin 2006.

Debord, Guy, « Notes pour le "manifeste" Contre-Cobra », dans *Le Consul*, Paris, Éditions Allia, 1999, p.82.

Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », dans *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Champ libre, 1972,

Debord, Guy, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, 147 p.

Debord, Guy, « Écologie, psychogéographie et transformation du milieu humain », *Le Consul*, Paris, Éditions Allia, p.77.

Dumontier, Pascal, *Les situationnistes et mai 68, théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1990, 307p.

Edwards, Phil, *The construction of situations and the spectre of "situationism"*, 1996, en ligne, [http://members.chello.nl/j.seegers1/bib\\_si/bib\\_si.html](http://members.chello.nl/j.seegers1/bib_si/bib_si.html), consulté en août 2008.

Ellul, Jacques, *Propagandes*, Paris, Librairie Armand Colin, 1962, 335p.

Genty, Thomas, « La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art », 1998, En ligne, <http://library.nothingness.org/articles/all/all/display/218>, Consulté en juillet 2006.

Gombin, Richard, *Les origines du gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 186p.

Gonzalvez, Shigenobu, *Guy Debord ou la beauté du négatif*, Paris, Mille et une nuits, 1998, 141p.

Goupil, Sylvie, *L'internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, Montréal, UQAM, 1994, 338p.

Hess, Rémi, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, A.M. Métailié, 1988, 354p.

Huizinga, J., *Homo Ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951, 340p.

Iketnuq, « Travaillez, travaillez, travaillez », dans *Conjonctures*, numéro 38, hiver-été 2004, pp.169-177.

Internationale lettriste, « Le jeu psychogéographique de la semaine », dans *Poltatch 1954-1957*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1985, 243p.

Internationale situationniste, « Amère victoire du surréalisme », *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.3-4.

Internationale situationniste, « La liberté pour quoi lire ? des bêtises », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.6.

Internationale situationniste, « La lutte pour le contrôle des nouvelles techniques de conditionnement », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.6-8.

Internationale situationniste, « Contribution à une définition situationniste du jeu », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.9-10.

Internationale situationniste, « Définitions », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.13-14.

Internationale situationniste, « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.11-13.

Internationale situationniste, « Le bruit et la fureur », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, pp.4-6.

Internationale situationniste, « Le tournant obscur », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, pp.10-11.

Internationale situationniste, « L'activité de la section italienne », dans *Internationale situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, pp.27-30.

Internationale situationniste, « Le sens du dépérissement de l'art », dans *Internationale Situationniste*, numéro 3, 1959, pp.3-8.

Internationale situationniste, « Le détournement comme négation et comme prélude », dans *Internationale situationniste* 3, Paris, 1959, pp.10-11.

Internationale situationniste, « Renseignements situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, pp.16-18.

Internationale situationniste, « Discussion sur un appel aux intellectuels et artistes révolutionnaires », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, pp.22-24.

Internationale situationniste, « Sur l'emploi du temps libre », dans *Internationale Situationniste*, numéro 4, 1960, pp.3-5.

Internationale situationniste, « Théorie des moments et construction des situations », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.10-11.

Internationale situationniste, « Renseignements situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.12-15.

Internationale situationniste, « À propos de quelques erreurs d'interprétation », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.30-33.

Internationale situationniste, « Manifeste », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.36-39.

Internationale situationniste, « L'aventure », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, pp.3-5.

Internationale situationniste, « La quatrième conférence de l'I.S. à Londres », dans *Internationale situationniste*, numéro 5, Paris, 1960, pp.19-23.

Internationale situationniste, « Instructions pour une prise d'armes », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, 1961, pp.3-5.

Internationale situationniste, « Critique de l'urbanisme », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.5-11.

Internationale situationniste, « Encore une fois, sur la décomposition », *Internationale Situationniste* 6, Paris, 1961, pp.12-13.

Internationale situationniste, « Géopolitique de l'hibernation », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.3-10.

Internationale situationniste, « Les mauvais jours finiront », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.10-17.

Internationale situationniste, « Du rôle de l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.17-20.

Internationale situationniste, « Communication prioritaire », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.20-24.

Internationale situationniste, « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.25-31.

Internationale situationniste, « Domination de la nature, idéologies et classes », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.3-14.

Internationale situationniste, « L'avant-garde de la présence », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.14-22.

Internationale situationniste, « L'opération contre-situationniste dans divers pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.23-29.

Internationale situationniste, « All the king's men », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.29-33.

Internationale situationniste, « Maintenant, l'I.S. », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.3-5.

Internationale situationniste, « Les luttes de classes en Algérie », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1966, pp.12-21.

Internationale situationniste, « Le questionnaire », dans *Internationale Situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.24-27.

Internationale situationniste, « Les mois les plus longs », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.30-37.

Internationale situationniste, « Le monde dont nous parlons », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.6-23.

Internationale situationniste, « Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, pp.3-11.

Internationale situationniste, « Adresse aux révolutionnaires d'Algérie et de tous les pays », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, pp.43-49.

Internationale situationniste, « De l'aliénation, examen de plusieurs aspects concrets », dans *Internationale situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, pp.56-82.

Internationale situationniste, « Le point d'explosion de l'idéologie en Chine », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, pp.3-12.

Internationale situationniste, « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, pp.23-31.

Internationale situationniste, « La pratique de la théorie », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, pp.54-69.

Internationale situationniste, « Le commencement d'une époque », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.3-34.

Internationale situationniste, « Réforme et contre-réforme dans le pouvoir bureaucratique », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.35-43.

Internationale situationniste, « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, p.45.

Internationale situationniste, « La pratique de la théorie 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.82-106.

Isou, Isidore, « L'Internationale situationniste, un degré plus bas que le jarrivisme et l'englobant », dans *Poésie nouvelle*, Paris, 1960, pp.2-137.

Ivain, Gilles, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », dans *Internationale situationniste*, numéro 1, Paris, 1958, p.18. pp.15-20.

Jappe, Anselm, *Guy Debord*, Pescara, Éditions sulliver, 1998, 251p.

Jappe, Anselm, « Les situs à l'étranger », dans *Magazine littéraire*, numéro 399, juin 2001, pp.62-65.

Jorn, Asger, « La fin de l'économie et la réalisation de l'art », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.19-22.

Jorn, Asger, « La pataphysique, une religion en formation », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.29-32.

Khayati, Mustapha, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », dans *Internationale Situationniste*, numéro 10, Paris, 1966, pp.50-55.

Khayati, Mustapha, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, 59p.

Knabb, Ken, *Confession d'un ennemi débonnaire de l'État*, 1997, en ligne, <http://www.bopsecrets.org/French/autobio1.htm>, consulté en juin 2006.

- Kotanyi, Attila, « L'étage suivant », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.47-48.
- Kotanyi, Attila, Vaneigem, Raoul, « Programme élémentaire du bureau d'urbanisme unitaire », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.16-19.
- Kropotkine, Pierre, *L'entraide, facteur de l'évolution*, Montréal, Écosociété, 2001, 400p.
- Lambert, Jean-Clarence, « Portrait de l'artiste en utopien », dans *Constant, New Babylon, Art et utopie*, Paris, Cercle d'art, 1997, 159p.
- Lefebvre, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'arche, 1958, 267 p.
- Lefebvre, Henri, *Introduction à la modernité*, Paris, Éditions de minuit, 1962, 373p.
- Lefebvre, Henri, *Le temps des méprises*, Paris, Stock, 1975, 252p.
- Lefebvre, Henri, *Henri Lefebvre on the Situationist International*, 1997, En ligne, <http://www.notbored.org/lefebvre-interview.html>, Consulté en août 2006.
- Lénine, *La maladie infantile du communisme : le « communisme de gauche »*, Paris, Éditions sociales, 1946, 77p.
- Lénine, *Que faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, 318p.
- Lewino, Walter, *L'imagination au pouvoir*, Paris, Éric Losfeld Éditeur, 1968, non-paginé.
- Lista, Giovanni, *Futurisme, Manifestes – proclamations – documents*, Lausanne, L'âge d'homme, 1973, 450p.
- Lista Giovanni, *Le futurisme*, Paris, Éditions Pierre Terrail, 2001, 207p.
- Löwy, Michael, « Marxisme occidental », dans *Dictionnaire critique du marxisme*, Labica-Bensussan, Paris, P.U.F., 1982, pp.717-718.
- Luxembourg, Rosa, *Marxisme contre dictature*, Paris, Spartacus, 1974, 47p.
- Lyotard, Jean-François, *Le post-moderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986, 165p.
- Marcus, Greil, *Lipstick traces, Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Éditions Allia, 1998, 602p.
- Marelli, Gianfranco, *L'amère victoire du situationnisme, Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste 1957-1972*, Arles, Éditions Sulliver, 1998, 425p.
- Martin, Jim, *Orgon addicts: Wilhelm Reich versus the situationists*, 2000, en ligne, <http://library.nothingness.org/articles/SI/en/display/243>, consulté en juillet 2006.

Martin, J.V., Strijbosch, J., Vaneigem, Raoul, Vienet, R., « Réponse à une enquête du centre d'art socio-expérimental », dans *Internationale situationniste*, numéro 9, Paris, 1964, pp.40-44.

Martos, Jean-François, *Histoire de l'Internationale Situationniste*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1989, 281p.

Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 622p.

Nieuwenhuis, Constant, « Hosterport », dans *Cobra 1948-1951*, Paris, J-M. Place, 1980, p.4

Nieuwenhuis, Constant, « Sur nos moyens et nos perspectives », dans *Internationale Situationniste*, numéro 2, Paris, 1958, pp.23-26.

Nieuwenhuis, Constant, *Constant, New Babylon, Art et utopie*, Paris, Cercle d'art, 1997, 159p.

Onfray, Michel, *L'invention du plaisir*, Paris, Librairie générale, 2002, 284p.

Ovadia, Jacques, « Signal pour commencer une culture révolutionnaire en Israël », dans *Internationale situationniste*, numéro 4, Paris, 1960, pp.22-23.

Pinot-Gallizio, Giuseppe, « Discours sur la peinture industrielle et sur un art unitaire applicable », dans *Internationale situationniste*, numéro 3, Paris, 1959, pp.31-35

Plant, Sadie, *The most radical gesture, The Situationist International in a postmodern age*, Londres, Routledge, 1992, 1992, 226p.

Raspaud, Jean-Jacques, Voyer, Jean-Pierre, *L'Internationale Situationniste*, Paris, Éditions Champ libre, 1972, 168p.

Riesel, René, « Préliminaires sur les conseils et l'organisation conseilliste », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.64-73.

Rothe, Eduardo, « La conquête de l'espace dans le temps du pouvoir », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.80-81.

Rumney, Ralph, *Le consul*, Paris, Éditions allia, 1999, 125p.

Saint-Just, *Œuvres choisies*, Paris, Gallimard, 1968, 378p.

Schlegel, Jean-Louis, « Trente ans après La Société du spectacle », dans *Esprit*, numéro 11, novembre 2001, pp.143-150

Semprun, Jaime, *Précis de récupération, illustré de nombreux exemples tirés de l'histoire récente*, Paris, Champ libre, 1976, 123p.

Sénécal, Daniel, *La théorie situationniste du spectacle, l'esthétique, le politique, le philosophique dans l'I.S.*, Montréal, U.Q.A.M., 2002, 147p.

- Spur, « Manifeste de janvier », 1961, dans *Archives situationnistes : Volume 1 Documents traduits 1958-1970*, Paris, Contre-Moule / Parallèles, 1997, p.42.
- Spur, « Tract », dans *Archives situationnistes : Volume 1 Documents traduits 1958-1970*, Paris, Contre-Moule / Parallèles, 1997, p.79.
- Stirner, Max, *L'unique et sa propriété (et autres écrits)*, Lausanne, L'âge d'homme, 1972, 437p.
- Straram, Patrick, *Cahier pour un paysage à inventer*, Montréal, UQAM, 1960, non-paginé.
- Tiqqun, *Théorie du Bloom*, Paris, La fabrique éditions, 2000, 137p.
- Tiqqun, *Qu'est-ce que la métaphysique critique*, 1999, en ligne, <http://perso.wanadoo.fr/marxiens/politic/metacrit.htm>, consulté en mai 2006.
- Trocchi, Alexander, « Technique du coup de monde », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.48-56.
- Vachon, Marc, *L'arpenteur de la ville, L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, Montréal, Triptyque, 2003, 289p.
- Vaneigem, Raoul, « Commentaires contre l'urbanisme », dans *Internationale situationniste*, numéro 6, Paris, 1961, pp.33-36.
- Vaneigem, Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992, 361p.
- Vaneigem, Raoul, « Banalités de base 1 », dans *Internationale situationniste*, numéro 7, Paris, 1962, pp.32-41.
- Vaneigem, Raoul, « Banalités de base 2 », dans *Internationale situationniste*, numéro 8, Paris, 1963, pp.34-47.
- Vaneigem, Raoul, « Avoir pour but la vérité pratique », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, Paris, 1967, pp.37-39.
- Vaneigem, Raoul, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, 1969, pp.74-79.
- Vaneigem, Raoul, *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, 123 p.
- Vaneigem, Raoul, *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire*, Paris, Éditions Seghers, 1990, 261p.
- Vaneigem, Raoul, *Nous qui désirons sans fin*, Paris, Le cherche midi éditeur, 1996, 159p.
- Vaneigem, Raoul, « Dada et les situationnistes », dans *Magazine littéraire*, numéro 446, octobre 2005, pp.64-66.



Viénet, René, *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968, 316p.

Vienet, René, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action contre la politique et l'art », dans *Internationale situationniste*, numéro 11, 1967, pp.32-36.

Violeau, Jean-Louis, *Situations construites*, Paris, Sens et tonka, 1998, 93p.

Virilio, Paul, *Cybermonde, la politique du pire*, Paris, Textuel, 1996, 108p.

Voline, *La synthèse anarchiste*, 1934, En ligne, <http://iquebec.iframe.com/nouvelordre/>, Consulté en juin 2006.

Voline, *La révolution inconnue*, Paris, Verticales, 1997, 772 p.

Voyer, Jean-Pierre, *Introduction à la science de la publicité*, Paris, Éditions Champ libre, 1975, 91p.

Voyer, Jean-Pierre, *Discretion est mère de valeur*, 1973, En ligne, <http://perso.wanadoo.fr/leuven/reich4.htm>, consulté en juin 2008.

Voyer, Jean-Pierre, *Une enquête sur la nature et les causes de la misère des gens*, 1976, En ligne, <http://perso.wanadoo.fr/leuven/enquete.htm>, Consulté en janvier 2006.

Williams, Raymond, *The politics of modernism, against the New Conformists*, New York, Verso, 1989, 201p.

